

LA
FÊTE DU ROI SALOMON

ŒUVRES DE PAUL FÉVAL

SOIGNEUSEMENT REVUES ET CORRIGÉES

NOUVELLE COLLECTION OLLENDORFF (IN-8° ÉCU)

Les Merveilles du Mont-Saint-Michel.
Les Étapes d'une conversion (Ire série). *La Mort d'un père.*
Pierre Blot (IIe série des *Étapes).*
La Première Communion, 3e récit de Jean (IIIe série des *Étapes).*
Le Coup de grâce, dernière étape.
Jésuites !
Pas de divorce !
La Fée des Grèves
L'Hommes de Fer (suite de *la Fée des Grèves).*
Châteaupauvre, voyage au dernier pays breton.
Le dernier Chevalier.
Frère Tranquille.
La fête du Roi Salomon (suite du précédent).
La Fille du Juif-Errant.
Le Château de Velours.
La Louve.
Valentine de Rohan (suite de *la Louve).*
L'Oncle Louis. 2 vol.
Le Loup blanc.
Le Mendiant noir.
Le Poisson d'Or.
Le Régiment des Géants.
Les Fanfarons du Roi.
Le Chevalier Ténèbre.
Les Couteaux d'or.
Les Errants de Nuit.
Fontaine-aux-Perles.
Les Parvenus.
La Reine des Épées.
Les Compagnons du Silence.
Le Prince Coriolani (suite du précédent).
Une Histoire de Revenants.
Roger Bontemps.
La Chasse au Roi.
La Cavalière (suite de *la Chasse au Roi).*
Le Capitaine Simon. — La Fille de l'Émigré. 1. vol.
Le Chevalier de Kéramour.
Les Libérateurs de l'Irlande, 2. vol.
L'Homme du Gaz.
Corbeille d'Histoires.
Chouans et Bleus.
La Belle-Étoile.
La première Aventure de Corentin Quimper.
Contes de Bretagne.
Romans enfantins.
Veillées de la Famille.
Rollan Pied-de-Fer.
Le Maçon de Notre-Dame.

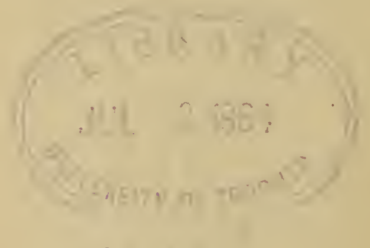
PAUL FÉVAL

LA FÊTE DU ROI SALOMON

SEULE ÉDITION SOIGNEUSEMENT REVUE ET CORRIGÉE



PARIS
Société d'Editions Littéraires et Artistiques
LIBRAIRIE OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50



LA FÊTE DU ROI SALOMON

PREMIÈRE PARTIE

I

LA JALOUSIE

Jean le Blond, costumé en page de la reine de Saba avec la vérité de style que nous avons dite, se promenait, de long en large, devant la principale entrée de la tente. Si quelqu'un avait remarqué notre beau jeune homme, alors qu'il était vêtu de sa casaque de gros drap et de son pauvre manteau, on doit penser que ce quelqu'un se serait étonné grandement de le retrouver sous sa brillante livrée; ce n'était pas un bon moyen qu'on avait pris là pour le perdre dans la foule.

Mais les couleurs de madame Blanche étaient du moins un excellent porte-respect; l'attention dont maître Jean le Blond était le but ne se traduisit qu'en regards curieux de la part des hommes, de la part des dames qu'en bienveillants sourires.

Une ou deux fois, pendant qu'il faisait ainsi faction, le souvenir de Jean le Brun lui vint et il regarda tout autour de lui pour voir s'il n'apercevrait pas au loin son aventureux compagnon, mais Jean le Brun était occupé de son côté à quelque besogne sans doute fort importante et Jean le Blond avait, Dieu merci, autre chose à penser.

Sa pauvre jeune tête éclatait tant elle était pleine.

Au bout d'une demi heure, qui lui sembla longue comme un siècle, des fanfares retentirent dans la direction du château de la Marche. Toute la partie du paysage qui environnait le palais de Salomon s'illumina toutà coup; en même temps le perron du château exhaussé et prolongé, se couvrit d'une foule de seigneurs et de lévites dans toutl'éclat de ce costume de fantaisie que l'ordonnateur des fêtes données par Olivier de Graville avait choisi pour représenter le costume hébreu, au siècle du fils de David.

Une armée d'esclaves descendit portant des flambeaux à trois branches et fit pénétrer la lumière dans les massifs les plus profonds; les guerriers, les scribes et les prêtres se rangèrent en double haie le long des marches, un grand éclat se fit : et l'on vit apparaître, comme au milieu d'une gloire sur le degré le plus élevé du perron, le roi Salomon en personne.

Tous les assistants mirent leurs mains au-devant de leurs yeux, suivant la coutume orientale, pour éviter d'être aveuglés par la présence soudaine de ce soleil; le niveau de la foule s'abaissa comme par enchantement parce qu'il n'y eut pas une tête qui ne s'inclinât, pas un genou qui ne s'empressât de fléchir.

Ce mouvement fit remarquer, au plus épais de la foule bigarrée, une espèce de tache sombre parmi tous les costumes voyants et brillants : il y avait là un groupe composé de douze personnes toutes habillées de noir. Le groupe s'était perdu jusqu'alors dans la profondeur de la presse, mais, quand l'assistance entière se prosterna, le groupe resta debout et sembla ainsi saillir hors de cette mer humaine.

Il y eut bien des chuchottements à l'entour, on n'avait point oublié les douze chevaliers qui étaient entrés les derniers et presque de vive force au moment où le pont-levis allait tendre ses chaînes.

La conduite de ce quadrille, aux couleurs lugubres, répondait à son entrée mystérieuse. Depuis que les douze chevaliers noirs étaient dans là fête on ne les avait pas vu se séparer un seul instant; ils ne communiquaient avec personne, et quelques femmes ayant pris la hardiesse de leur demander quel rôle ils jouaient dans la comédie, celui qui paraissait être le chef du quadrille répondit laconiquement :

— Votre roi Salomon va bien le voir !

Quoi qu'il en soit, le roi Salomon, quand il se montra entouré d'une gloire éblouissante et vêtu de cette blanche tunique qui faisait l'admiration du peuple hébreu, le diadème au front, le sceptre à la

main, le glaive de justice à la ceinture, le roi Salomon méritait bien l'hommage qu'on lui rendait.

Il était beau, suivant l'histoire sacrée, mais messire Olivier de Graville, qui portait aujourd'hui son nom et sa couronne, ne lui cédait en rien sous ce rapport.

Du haut des degrés, Salomon bénit son peuple et aussitôt le feu du ciel, descendant sur l'autel adossé au château, alluma la flamme des sacrifices.

Pendant cela les draperies de la tente, préparée pour la reine de Saba, s'ouvraient à grande volée au bruit des trompettes et des harpes. Un spectacle nouveau éveillait encore ici l'enthousiasme des spectateurs. Olivier de Graville s'était procuré, en effet, à grands frais, un éléphant, animal presque inconnu en Europe. Ce fut sur un éléphant que la jeune souveraine du pays d'Arabie couverte de diamants et d'or apparut aux regards éblouis de la foule.

L'éléphant fit quelques pas hors de la tente, puis, comme la jeune reine manifestait quelque frayeur, on descendit son trône et l'éléphant fut promené triomphalement par la campagne de Jérusalem.

Le cérémonial était réglé de telle façon que Salomon et la reine de Saba devaient se rencontrer aux portes du temple pour marcher ensemble vers le palais qui étincelait au lointain, la double procession suivait donc un itinéraire tracé à l'avance.

Au sortir de la tente, une dame d'atour et un page prirent rang derrière la reine, puis venait une seconde dame d'atour qui était seule et qui portait sur sa fraîche toilette une mantille d'azur.

Jean le Blond était là, auprès du seuil, tout pâle d'émotion; ses jambes chancelaient sous le poids de son corps et sa tête en feu était perdue. Mais il eut néanmoins la force de s'élancer et de prendre place auprès de la dame d'atour selon l'instruction que Marie d'Argennes lui avait transmise.

Il offrit sa main timidement ; la dame la prit et, soit émoi soit tremblement involontaire, Jean le Blond sentit une pression sur ses doigts.

— Oh ! ma noble dame !... murmura-t-il, sans trop savoir ce qu'il disait.

— Silence ! fit la prétendue dame d'atour, et Jean le Blond reconnut bien la voix de Blanche d'Armagnac.

Blanche eut l'air de se recueillir ; elle reprit aussitôt après d'un accent bref et ferme :

— Nous avons bien peu de temps, Messire. Il faut m'écouter et ne point m'interrompre. Répondez seulement à mes questions en homme de cœur et de foi. Est-ce pour moi que vous êtes venu à Paris?

— Pour vous, pour vous seule ! répliqua le beau jeune homme.

— Alors, vous êtes mon ami?

— Je voudrais vous donner ma vie !

— S'il en est ainsi, vous devez avoir grand désir de gagner vos éperons afin de pouvoir un jour être mon chevalier?

— S'il ne fallait que prodiguer mon sang, jusqu'à la dernière goutte... commença Jean le Blond.

— Bien, bien ! interrompit madame Blanche qui eut un sourire, tout votre sang, ce serait un peu trop, sire page. Je ne vous demande pas tant que cela. Je pense que vous êtes brave : tout le monde l'est à votre âge; vos yeux me disent que vous êtes loyal, et je ne sais pas si c'est raison ou folie, mais j'ai confiance en votre dévouement.

Jean le Blond porta la main de sa dame à ses lèvres, comme s'il eut fait métier de courtisan toute sa vie.

— Je vais vous donner les moyens, reprit Blanche d'Armagnac de gagner vos éperons tout d'un coup et d'être chevalier avant le coucher du soleil, qui va nous éclairer dans quelques heures.

— Est-il possible ! s'écria Jean le Blond, et quand je serai chevalier, il me sera permis d'espérer?...

— Sire page, prononça madame Blanche avec un peu de sévérité dans la voix, j'aimerais mieux que vous me disiez tout simplement : Que faut-il faire?

Jean le Blond baissa la tête et répéta d'un accent contrit :

— Que faut-il faire?

Le cortège de la reine de Saba rencontrait en ce moment Salomon et sa suite; le roi et la reine échangèrent, je ne sais sous quel prétexte, des demandes et des réponses en latin que ne comprenaient assurément ni le roi ni la reine, mais le latin était la langue vénérée et sans le latin il n'y aurait pas eu de bonne fête.

La reine ne quitta point son trône et garda son voile épais par-dessus son masque, ce qui n'empêcha point Salomon, au prix d'un anachronisme naïf mais galant, de lui réciter plusieurs vers de Virgile en manière de compliment sur sa divine beauté.

La reine fit la révérence et le double cortège prit la route du palais.

— Ce qu'il faut faire? dit tout bas madame Blanche, qui ne put s'empêcher de sourire en voyant tous les frais d'esprit et de mémoire que messire Olivier faisait pour Berthe de Sauves, sa suivante, il faut graver chacune de mes paroles dans votre souvenir, sire page, avoir l'œil ouvert et la main leste, saisir le moment, jouer votre vie sans peur et gagner la partie.

Jean le Blond n'interrogeait plus, il écoutait et attendait.

Le front charmant de Blanche s'inclina tout à coup comme si la rêverie eut pesé sur lui.

— Il y a un homme qui est ici pour s'emparer de moi, dit-elle.

Jean le Blond tressaillit.

— Et il s'agit de tuer cet homme? s'écria-t-il.

Blanche d'Armagnac secoua la tête lentement.

— Non, murmura-t-elle, la vie de cet homme est plus précieuse mille fois que la mienne, sire page. Il s'est engagé là, comme un jeune fou qu'il est, dans une périlleuse aventure... Il s'agit de le protéger.

Jean le Blond recula d'un pas; la jalousie lui faisait bondir le cœur.

— Oh! ma noble dame... balbutia-t-il, — quels que soient vos ordres, je les exécuterai... Mais celui-là, dont vous parlez, vous l'aimez donc bien, puisque vous lui pardonnez l'outrage qu'il médite? puisqu'au moment même où il s'attache à vous perdre, vous songez, vous, à le protéger?

— Celui-là est un enfant, je vous l'ai dit, répliqua Blanche d'Armagnac, je ne l'aime pas, sire page; mais, pour employer votre langage de tout à l'heure, je donnerais pour lui mon sang jusqu'à la dernière goutte!

Et comme elle sentit la main de Jean le Blond trembler violemment dans sa main, elle ajouta d'une voix si douce que le page crut entendre la musique des anges :

— Il y a bien longtemps que je vous connais et que je suis votre amie! Ce carrefour de la forêt où vous m'attendiez, sire page, n'avez-vous pas remarqué que j'y passais toujours? Écoutez, je ne sais pas ce que l'avenir nous réserve à tous deux, mais quand je quittai le pays de la Marche, mon cœur battait bien fort. Je me disais, et que ma patronne sainte ait pitié de moi si ce fut un péché, je me disais : Il vient, je le devine, j'en suis sûre, je vais le voir là-bas tout au bout du chemin!

Jean le Blond pleurait des larmes de joie sous son masque.

— Et j'accourais là, ma noble dame, s'écria-t-il, j'avais tout abandonné pour suivre la trace de vos pas !

— Et je n'osais pourtant tourner la tête, poursuivit la jeune fille, car je me disais encore : Si je me trompais, si je n'allais pas le voir; il me semble que je m'en irais bien triste.

Jean le Blond eut voulu se mettre à genoux pour remercier Dieu.

— Maintenant parlons de ce que j'attends de vous, Messire, ajouta la jeune fille en se redressant. Nous voici arrivés bien près du lieu où nous devons nous séparer. Regardez ici, à votre gauche, au milieu de ces chevaliers vêtus de noir, n'en distinguez-vous pas un qui est plus petit et plus frêle?

— Et qui porte à son chaperon, ajouta Jean le Blond en fronçant le sourcil, une rosette pourpre et azur? vos couleurs, Madame !

— Regardez-le bien, dit Blanche, afin de le reconnaître quand le moment sera venu.

Jean le Blond n'avait pas besoin pour cela de tant regarder, il était comme tous ceux qui aiment, injuste et insatiable. Dix minutes auparavant, si quelqu'un lui eût prédit la dixième partie du bonheur qu'il venait d'éprouver, Jean le Blond aurait crié à l'imposture.

Eh bien, Jean le Blond, dans la fièvre de ce bonheur inespéré, Jean le Blond n'était pas content; la jalousie naissait en lui au milieu même de cette félicité; il jetait des regards sombres sur ce jeune inconnu qui portait les couleurs de madame Blanche et autour de qui les chevaliers noirs se rangeaient comme un rempart vivant.

— Et c'est celui-là, dit-il avec amertume, qui vient pour vous enlever, Madame?

— C'est celui-là, répondit Blanche.

— Et c'est celui-là, demanda encore Jean le Blond, que vous voulez protéger contre un péril de mort?

— C'est celui-là ! répondit une seconde fois la jeune fille.

— Chaperon bas ! crièrent en ce moment les hérauts d'armes, et le genou en terre devant le roi !

Ils parlaient ainsi parce que, au beau milieu de la foule prosternée, le quadrille entier des chevaliers noirs restait debout le chaperon en tête.

Au commandement des hérauts, ils restèrent immobiles et les gardes du roi Salomon ayant fait mine de s'avancer la hallebarde haute, douze épées sortirent du fourreau et renvoyèrent en gerbes étincelantes la lumière des girondoles.

Un chevalier de riche taille, qui semblait être le chef du quadrille,

trancha d'un revers la hallebarde du héraut qui se trouvait devant lui et dit avec un calme méprisant :

— Passez votre chemin, bonnes gens, vous et votre vieux fou de roi, qui a plus de fard à ses joues ridées qu'il n'en faudrait à une douzaine de cadavres pour reprendre vive mine ! Passez votre chemin et allez à vos affaires : nous sommes aux nôtres.

La foule écoutait stupéfaite. Jean le Blond sentit frémir et devenir froide la main de Blanche d'Armagnac.

Le cortège s'était arrêté; le comte Olivier de la Marche, qui ne pouvait guère pâlir à cause de son fard, regardait d'un œil courroucé les douze chevaliers immobiles et debout.

Un instant on put lire dans les yeux le désir qu'il avait de faire un exemple en apparence bien facile. Mais le bon roi de Tyr, Hiram, son allié, qui n'était autre que Thibaut de Ferrières, se pencha jusqu'auprès de son oreille et lui dit :

— Vous avais-je trompé, mon seigneur?

— Non, de par Dieu ! s'écria le comte, j'ai reconnu la voix de Louis d'Orléans !

— Tarchino, reprit Thibaut de Ferrières, vous avait dit que le duc d'Orléans était à l'Isle d'Adam, moi je vous ai dit : Le duc est à Paris. De nous deux vous saurez maintenant lequel croire?

— Ils sont donc fous ! murmura Graville, qui réfléchissait profondément.

— Maintenant, poursuivit Thibaut de Ferrières, prenez seulement patience; le piège à loup est tendu, ils y viendront et tout sera fini.

En même temps il fit un signe sans attendre la réponse de son seigneur et le cortège se remit en marche.

Le plus jeune des chevaliers noirs, celui qui se tenait au centre de ses compagnons et qui portait les couleurs de madame Blanche, brandit en l'air son épée et cria :

— Pour la belle reine de Saba !

Thibaut de Ferrières regarda Graville en souriant.

— Et je dis que le piège est amorcé comme il faut ! murmura-t-il.

Jean le Blond laissa échapper une exclamation de colère.

— Madame ! Madame ! dit-il entre ses dents serrées, voulez-vous toujours le sauver?

— Je le veux, répondit Blanche.

On montait en ce moment les degrés du palais de Salomon.

— Mais qui est-il donc? demanda Jean le Blond qui ne pouvait retenir sa fougue ombrageuse.

Blanche d'Armagnac jeta sur lui un regard de reproche, et lâchant son bras, elle lui fit signe de rester au dehors.

— Il est le roi de France, Messire... répondit-elle lentement. Que Dieu vous garde!

Et elle entra à la suite du cortège, laissant le pauvre Jean le Blond pétrifié en dehors du seuil.

II

MADAME BLANCHE

C'était une étrange fille que cette belle Blanche d'Armagnac, dont le roi Charles VIII disait qu'elle était unique en ce bas monde, comme le soleil aux cieux; son caractère se ressentait énergiquement du milieu où elle avait vécu depuis son enfance. Elle était hardie à ce point, que nos lecteurs ont bien pu lui trouver physionomie d'aventurière; et, cependant, rien n'égalait, au dire de ses compagnes, sa douceur timide et discrète. Nous l'avons vue jeter au premier venu sa confiance et pourtant jamais de sa vie elle ne s'était confiée à personne.

C'était un assemblage de qualités opposées parmi lesquelles on n'eût point trouvé de vices assurément; mais bien peut-être quelques défauts.

Ce qui avait manqué à madame Blanche d'Armagnac, c'était l'enseignement d'une mère; elle était impérieuse parfois, elle était capricieuse souvent, et les excellents instincts de son cœur ne lui avaient pas toujours épargné l'injustice.

Ceux qui sont nés au sein de la puissance n'ont point d'ordinaire, c'est là un fait constaté dès longtemps, la fierté jalouse de ces grands de hasard, de ces manants nettoyés qu'on appelle des parvenus. Pourquoi madame Blanche montrait-elle parfois, au milieu de sa

modestie noble de soudains caprices d'orgueil? Pourquoi semblait-elle réclamer à certaines heures les exagérations du respect et même la flatterie? Avait-elle donc frayeur que quelqu'un fût assez fou pour méconnaître la splendeur quasi royale du sang d'Armagnac qui coulait dans ses veines?

Elle n'avait jamais dit le fond de sa pensée. Ses compagnes, qui l'aimaient, n'étaient point ses confidentes, et madame Blanche fuyait bien souvent les plaisirs de son âge pour s'en aller poursuivre je ne sais quelle rêverie solitaire dans le silence de la forêt.

Quand elle était seule ainsi, un singulier travail s'opérait dans son esprit, elle cherchait à soulever certain voile qui lui cachait les premières impressions de son enfance comme la brume cache les horizons perdus. Le souvenir naissait, brillait un instant et s'effaçait. Nous ne pourrions comparer cet état mental de la jeune fille qu'aux vagues ressouvenances dont parlait Jean le Brun dans sa conversation avec Jean le Blond à l'augerbe de la Pie.

Et cette comparaison, nous la faisons d'autant plus volontiers que les souvenirs du jeune soldat et ceux de la jeune princesse avaient en vérité un air de famille. Quand le voile se soulevait à moitié, c'était aussi une pauvre cabane que madame Blanche apercevait au lointain de sa mémoire : dans la cabane, des paysans, au regard morne, aux reins courbés par le travail, malheureux toujours, souvent affamés, et parfois, — cette impression était plus vive en elle, — un homme à la figure douce et souffrante qui se penchait sur son berceau en pleurant.

La fille d'Armagnac ne pouvait certes pas se demander comme le page Jean le Brun, si c'était là son père et pourtant...

Mais achevons. Brusquement, et sans que la transition apparût à ses yeux, elle se voyait dans le palais héréditaire des seigneurs de la Marche; on lui disait qu'elle était Bourbon par son aïeule, cousine de madame Anne, régente de France et cousine du roi. On exaltait devant elle tout haut et avec une emphase étudiée la noblesse incomparable de sa race, on lui disait : Vous êtes la première demoiselle du royaume.

Et, chose bizarre dont la jeune fille retrouvait la trace dans ces vives appréciations qui n'appartiennent qu'à l'enfance, tout cela prenait pour elle un air de feinte et de comédie; il lui semblait que messire Olivier de Graville avait souri la première fois qu'il l'avait appelée madame.

De tous ces respects qui l'entouraient alors, se dégageait comme un vague parfum de moquerie.

Puis, on ne se gêne pas toujours assez devant les enfants : madame Blanche avait entendu çà et là des demi-mots qui intriguèrent fortement dès l'abord sa précoce intelligence.

Cet Italien, Vincenzio Tarchino, qu'elle détestait sans trop savoir pourquoi, s'inclinait jusqu'à terre dès qu'il l'apercevait ; mais quand elle avait le dos tourné, il relevait son échine, haussait les épaules et murmurait :

— Voici l'œuf de cane que nos poules ont couvé !

Ce fut pendant longtemps sa plaisanterie favorite, plaisanterie comprise ou non par les soudards qu'il commandait au château.

Il y avait, parmi ces soldats, un brave, du nom de Jérôme Ripaille, vaillant homme de guerre, mais adonné au vice d'ivrognerie. Un soir, madame Blanche rencontra Jérôme dans le principal corridor du château ; Jérôme était ivre, suivant sa coutume, à ne pouvoir se tenir ; il ne se rangea pas assez vite et madame Blanche, qui était dans un de ces jours de hautaine humeur, le malmena rudement.

Jérôme Ripaille s'adossa au mur de la galerie et se tint les côtes à force de rire.

— Ma petite reine, lui dit-il, parle encore plus haut, je te le conseille ! Ta mère gardait les moutons, ton père était un valet de moine. Ah ! vertubleu ! comme dit maître Tarchino, nos poules ont couvé un œuf de cane et la canette se croit maîtresse du poulailler !

Il fit un geste équivoque à la jeune fille qui restait stupéfaite, et s'en alla en décrivant de larges zigs-zags dans le corridor. Madame Blanche atteignait à peine, en ce temps, sa douzième année. Elle ne fit point punir Jérôme Ripaille, le soldat. Seulement, quelques jours après, Jérôme fut mandé de la part de madame Blanche et introduit dans son appartement.

A toutes les questions de la jeune fille, Jérôme répondit : « Ma noble dame, j'étais ivre, et je vous prie d'avoir pitié de moi. » Il prétendait n'avoir aucun souvenir de ses paroles.

Cependant cette entrevue même, où Jérôme s'était si bien tenu sur la réserve, dut augmenter les doutes de madame Blanche, car Jérôme prit congé d'elle en disant :

— Le jour où j'ai dit cela, j'aurais dû couper ma langue qui sait trop de choses.

Postérieurement, Jérôme Ripaille sauva la vie de madame Blanche d'Armagnac dont le cheval avait été éventré par un sanglier. Une

sorte de liaison secrète s'établit entre eux; Jérôme but un petit peut moins, et on le vit franchir parfois, sous prétexte de vénerie, le seuil de l'appartement privé de madame Blanche.

Madame Blanche prit ses quinze ans; sa position changea. Olivier de Graville s'était épris d'elle jusqu'à perdre le peu de cervelle qu'il avait. A dater de ce moment, madame Blanche ne fut plus pour personne une princesse pour rire; il fallut la respecter tout de bon. Tarchino lui-même, dut perdre ses méchantes habitudes de raillerie et ne garder que la coutume qu'il avait de lui parler ventre à terre.

Il se consola en disant tout bas à ses intimes que les choses allant ainsi, un beau jour viendrait où madame Anne de Beaujeu étranglerait la « canarde ».

Ce fut vers cette époque qu'on attacha à la personne de Blanche, en qualité de page, notre mauvais sujet de Jean le Brun. La première fois que les deux jeunes gens se virent il y eut en même temps chez tous les deux un émoi inexplicable; on eût dit qu'ils se reconnaissaient, eux qui ne s'étaient jamais vus. Blanche se sentait attirée vers son nouveau page, mais les yeux noirs de Jean le Brun brillaient si hardiment quand ils se fixaient sur elle, que Blanche eut peur de lui. Elle se fit sévère pour l'enfant audacieux, elle qui était si communicative et si bonne bonne envers tout le monde quand il ne s'agissait pas de son grand secret.

L'enfant n'était pas de ceux qui maigrissent et qui blémissent aux pieds d'une idole, il se tourna lestement d'un autre côté et fit le diable au dedans comme au dehors de la maison, buvant avec Jérôme Ripaille et jouant des tours à tout le monde.

Madame Blanche, en ayant connaissance de ses fredaines, apprit en outre que le page était comme le fils d'adoption de Tarchino, créé récemment sire de Bruns par Olivier comte de la Marche. Cette dernière circonstance nuisit au page plus que tout le reste et madame Blanche ne s'occupa plus de lui.

Pendant les années qui suivirent, ce fut une succession non interrompue de fêtes et d'enchantements, tantôt à Paris, tantôt dans le pays de la Marche; madame Blanche était la reine de beauté, Madame Blanche était, selon l'expression du petit roi Charles, le soleil unique et sans rival.

Le roi le dit lui-même, un soir de bal, au palais des Tournelles. A une passe d'armes, que la régente donna dans les jardins de l'hôtel Saint-Paul, le petit roi porta les couleurs de madame Blanche et se déclara son chevalier.

Le roi est toujours le roi, et madame Blanche fut peut-être flattée dans son cœur, elle éprouva pour le pauvre enfant couronné, un sentiment où il y avait un peu de compassion et beaucoup de dévoûment respectueux.

En grandissant, cependant, elle n'avait pu manquer d'apprendre la tragique histoire du dernier duc de Nemours, son père, et le rôle que Graville avait joué dans ce drame sanglant ; il est vrai qu'on essayait de lui représenter son père et sa mère comme indignes d'occuper son souvenir puisqu'ils l'avaient violemment rejetée pour mettre un étranger à sa place. Il est vrai encore qu'on entourait pour elle d'un nuage, condensé à plaisir, ces événements déjà si confus dans la réalité, mais Blanche était d'un esprit droit et clair qui allait au fond des choses. Quelle que fût la nuit qu'on essayât de faire autour du drame de l'hôtel de la Marche, il n'y avait que deux hypothèses possibles :

Ou bien les rumeurs qui couraient dans le public et qui arrivaient parfois jusqu'aux oreilles de Blanche étaient vraies, et alors Blanche n'occupait qu'une position usurpée, ou bien Blanche était la fille de Jacques et d'Isabelle, et alors elle avait pour tuteur et pour protecteur le meurtrier de ses parents.

En dehors de ces deux suppositions, il n'y avait rien.

La première était soutenue par ces vagues souvenirs qui assiégeaient depuis si longtemps la jeune fille : cette pauvre cabane, qu'elle revoyait dans ses rêves, ne lui criait-elle pas bien haut, comme avait fait l'ivresse du soldat Jérôme Ripaille : « Tu es la fille d'un pauvre homme et d'une pauvre femme ! »

Pour la seconde hypothèse, militait l'orgueil natif de madame Blanche ; elle était bonne, elle avait un cœur d'or, mais elle était fière ; et tomber de si haut, si bas, l'aurait tuée.

Elle ne savait pas, elle ne voulait pas savoir, elle cherchait à s'étourdir et se disait que la sagesse était d'attendre.

Mais comme attendre ne convenait point à sa nature passionnée, la première fois que Dieu mit sur sa route un ami, ses idées se transformèrent avec une violence soudaine. Elle espéra follement, il lui sembla que c'était là un flambeau qui dirigerait sûrement sa course hors des ténèbres de sa destinée.

Ce pauvre enfant, Jean le Blond, qui avait tant besoin de se sauver lui-même, fut tout d'abord pour elle un sauveur. Elle le fit à l'image de ses désirs, elle le grandit à la taille de son rêve, elle lui donna en force tout ce qu'elle avait en beauté et Jean le Blond, ainsi

doué par la plus charmante des fées, grandit tout à coup à son insu et devint un héros parfait de roman.

Jean le Blond l'aimait bien, cette noble chasseresse qui lui était apparue comme un être au-dessus de l'humanité ! mais je ne sais pas si Blanche n'aimait pas mieux encore.

Dans tout sentiment humain, il y a le Moi; plus nous mettons de nous dans l'objet aimé, plus nous l'aimons, parce qu'alors cette affection se rapproche davantage de celle que nous nous portons à nous-même, malgré le commandement de Dieu.

Si bien que la dernières expression de l'amour humain est une sorte de confusion égoïste entre le cœur de celui qui aime et le cœur de l'objet aimé.

Le païen Pygmalion adorait ainsi la statue animée par son génie, ce qui veut dire que Pygmalion s'adorait lui-même dans son œuvre : le mythe éternellement vrai, n'a pas voulu démontrer autre chose.

Pour Blanche, ce bel enfant, qui venait tous les jours l'attendre et l'admirer de loin au carrefour de la forêt était un peu la statue de Pygmalion. Blanche ne le connaissait pas, Blanche ne lui avait jamais parlé, ce n'était donc pas le bel enfant lui-même que Blanche aimait si ardemment, c'était son œuvre à elle, une création de son cerveau qu'elle avait revêtus de la forme du beau jeune homme.

Et, je vous le dis, ces sortes de passions, qui naissent dans l'imagination, creusent le cœur avec une force inouïe.

Quand Blanche quitta le pays de la Marche, elle nous l'a dit : Elle était sûre que Jean le Blond la suivrait, et quoiqu'elle fût sûre de cela, quand elle vit Jean le Blond la suivre, elle l'en remercia dans son cœur.

Ce furent des heures joyeuses que celles de la route; Blanche n'avait garde de sentir la fatigue. De temps en temps, au sommet d'une colline ou bien entre les grands arbres d'une futaie bordant le chemin, Blanche apercevait Jean le Blond qui trottait sur son petit cheval hors d'haleine.

Elle souriait alors sous son voile; et se disait : « Dieu m'a choisi mon défenseur ! »

Le dernier jour, entre Fontainebleau et Corbeil, le capitaine Tarchino, qui commandait l'escorte, prit enfin ombrage de ce jeune inconnu qui semblait suivre madame Blanche comme son ombre. Il donna l'ordre de le poursuivre et Blanche cessa de respirer tant elle eut de frayeur; mais Jean le Blond et son petit cheval, harassés qu'ils

étaient tous les deux, firent merveille et se moquèrent comme il faut des cavaliers de l'escorte.

Décidément Dieu protégait le futur chevalier de Blanche.

C'était vers la fin de cette journée, on approchait des murs de Paris, le crépuscule du soir voilait déjà les objets; l'escorte s'arrêta dans une auberge pour boire le coup de la brune. Dans l'auberge il y avait déjà des hommes d'armes attablés, qui appartenaient à la suite de Thibaut de Ferrières, revenant après avoir accompli la mission que le comte de la Narche lui avait confiée.

Au moment où Madame Blanche mettait pied à terre elle sentit une main se poser sur son bras.

— Suivez-moi, dit à son oreille une voix connue, et vous allez entendre quelque chose qui vous regarde.

Blanche d'Armagnac se retourna, c'était le soldat Jérôme Ripaille. Il la conduisit dans la salle commune où les compagnons de Thibaut de Ferrières étaient attablés avec des soldats du roi. Au xve siècle, nos auberges ne brillaient point par le luxe de l'éclairage. Blanche et Jérôme purent s'asseoir dans un coin sans exciter l'attention des buveurs.

— Es-tu bien sûr de ce que tu dis, mon brave? demandait en ce moment Thibaut de Ferrières à un soudard.

— J'étais de garde ce matin au retrait de notre sire le roi, répliqua le soldat, et j'ai tout entendu de mes oreilles.

Blanche écoutait.

— Mais ce sont donc des fous, que ceux qui entourent Charles de France! s'écria Thibaut.

— Bah! répondit le soldat, ils disent que messire Olivier n'osera pas!

Il y eut un silence, après quoi Thibaut de Ferrières reprit en baissant la voix :

— Et combien seront-ils pour cette belle équipée?

— Douze, en comptant le roi, Messire.

— Leur costume?

— Tout noir, excepté le roi, qui portera au chaperon les couleurs de sa dame.

— Tubleu! s'écria Thibaut en riant, je lui connais plus d'une fiancée, à notre bon petit sire! Il y a d'abord la fille de Maximilien d'Autriche, qui mange et boit comme une grosse Allemande qu'elle est, en l'hôtel royal des Tournelles. Il y a ensuite la duchesse Anne de Bretagne, qui fait route vers Paris, le long de la Loire, en habits

d'accordée, maintenant, voilà qu'il s'agît de madame Blanche d'Armagnac ! je vous dis que si nous le laissons faire, il finira par devenir un diable à quatre ! à moins qu'on ne l'arrête en chemin... Quelles armes auront-ils?

— L'estoc et la dague.

— Quand et comment comptent-ils exécuter leur coup?

— Au moment où Graville et madame Blanche sortiront du palais de Salomon pour gagner le temple

Thibaut paya le soldat et se leva viement.

— Holà ! mes compagnons, à cheval ! s'écria-t-il, si messire Olivier n'ose pas, j'irai, moi jusqu'à madame Anne, duchesse de Bourbon... En avant !

Ils sortirent du cabaret en tumulte et se mêlèrent à l'escorte commandée par Tarchino.

Ces deux excellents serviteurs de Graville, Vincent Tarquin et Thibaut de Ferrières, étaient rivaux, chacun d'eux avait sa route tracée : Tarchino voulait détruire les derniers Armagnac pour arriver à la possession des fiefs de Nemours ; Thibaut de Ferrières, niait l'existence de la duchesse Isabelle et de son fils Jean, traitait de folie les appréhensions de Tarchino et conseillait à Graville de quitter ce terrain de procédure, où il s'embourbait, pour tenter les chances plus hardies de la politique.

Thibaut était toujours l'âme damnée de madame la régente. Au fond de l'intrigue qu'il menait il y avait une révolution. En passant sur deux cercueils dans l'un desquels serait le petit roi, dans l'autre Louis, duc d'Orléans, la fille de Louis XI pouvait arriver au trône.

Et alors quelles bornes assigner à la fortune de Graville?

Blanche ne devinait pas tout cela. Elle rapportait les paroles entendues à la jalousie de messire Olivier, mais elle n'en restait pas moins épouvantée : il s'agissait de la vie du roi !

Elle était seule, elle n'avait point d'ami à qui se confier; un instant le découragement s'empara d'elle.

Mais avant que l'escorte se remît en marche, elle entendit le trot d'un cheval qui sonnait contre les pierres de la route.

Elle releva la tête, son regard s'éclaira. Sur le cheval il y avait un bel enfant à la blonde chevelure.

Il sera là cette nuit !... pensa-t-elle.

Et il lui sembla que tout danger avait disparu, et qu'elle pouvait confier à son petit héros la garde du roi de France.

Pensez que voilà une jeune fille bien raisonnable et un monarque admirablement gardé !

Revenons à la fête. Jean le Blond était resté tout étourdi du brusque congé que lui avait donné sa dame à la porte du palais de Salomon. La fin de l'entrevue avait gâté toute sa joie ; il ne songeait plus, l'ingrat, à ce qu'on avait fait pour lui ; sa tête en travail ne se forgeait que des inquiétudes et des terreurs.

— Le roi ! répéta-t-il, mais si le roi allait l'enlever pour tout de bon !

Un petit rire mignon et moqueur éclata tout auprès de son oreille ; il se retourna et reconnut à ses côtés la tournure gracieuse de Marie d'Argennes.

— Il paraît que mon souhait ne s'est pas réalisé, beau sire, dit la jeune fille. Sainte patronne ! vous êtes un homme bien malheureux !

Elle riait plus fort, et Jean le Blond ne savait trop s'il devait rire avec elle ou se fâcher?

— Mon jeune sire, reprit Marie d'Argennes d'un ton sérieux, il ne faut pas gâter les enfants, car ils poussent bientôt l'exigence jusqu'à la folie. Le roi n'enlèvera pas madame Blanche qui porte les habits d'une dame d'atour ; s'il enlève quelqu'un, ce sera mon amie et compagne, Berthe de Sauves, qui est déguisée en reine de Saba. Ayez donc l'esprit en repos, et songez que l'occasion perdue ne se retrouve jamais. Les faveurs de dame fortune vous ont comblé aujourd'hui, qui sait si la capricieuse déesse vous reconnaîtrait demain? Votre tâche est tracée, remplissez-la vaillamment.

Son bras tendu désignait le quadrille des chevaliers noirs.

— Veillez, ajouta-t-elle, ne perdez pas de vue l'enfant aux couleurs pourpre et azur : vous avez là, tout près de vous, votre bonheur ou votre malheur.

Les dernières suivantes de la reine de Saba franchissaient en ce moment le seuil du palais ; Marie d'Argennes se mêla parmi elles et Jean le Blond resta seul de nouveau.

La foule, qui avait assisté au défilé, s'éclaircit peu à peu ; il y avait tout autour du palais des pavillons avec tables et sièges, où les gens sages pouvaient prendre des rafraîchissements, tandis que les fous dansaient. Jean le Blond s'assit à une de ces tables et s'arrangea de manière à ne point perdre de vue le quadrille des chevaliers noirs.

III

OU TRANQUILLE SE FACHE

Tarchino avait entraîné Tranquille jusque dans le palais; ceux qui l'auraient vu remorquer ainsi le pédagogue, qui ressemblait plus encore que d'habitude à un homme privé de raison, se seraient demandé, sans pouvoir résoudre la question, ce que l'Italien rusé voulait faire de ce pauvre diable. Tranquille se laissait mener; il restait un peu en arrière de son guide comme ces enfants qui vont grondant et s'accrochant à la jupe de leur bonne.

Les événements de cette nuit étrange se mêlaient dans le cerveau de Tranquille. Il essayait bien de réfléchir mais tout était désordre et confusion au dedans de son esprit. Il allait, les yeux perdus dans le vide, tâchant de se reprendre parfois à un éclair de pensée et n'y pouvant point parvenir.

Le voyage, l'auberge, dont le traître Guillaume de Soles avait ouvert les portes, à Madame Isabelle, le rêve d'or, — puis ce palais de lumières après la course rapide au milieu de la nuit, ces chants, ces danses, ces femmes d'Orient, l'anneau de Salomon passé à son cou par le lion gigantesque, — ce premier miracle qui l'avait rendu invisible, cet autre miracle qui lui avait montré, tour à tour, son fils et sa fille, les portraits vivants de Marion, sa femme, — puis encore cet homme, ce Tarchino qui lui criait sans cesse de songer au fils de son maître !

C'était trop; de guerre lasse, Tranquille tâchait de s'endormir dans cette inertie qui était son refuge ordinaire, mais tout à coup, il eut un brusque réveil, parce que l'Italien lui prit les deux épaules et le secoua rudement.

— Le voilà ! s'écria-t-il après avoir traversé tout le palais de Salomon et en sortant par la porte qui avait donné entrée tout à l'heure à Blanche. Empare-toi de lui, bonhomme, et ne le lâche plus !

Tranquille jeta son regard alourdi de tous côtés; il ne vit rien d'abord que l'horizon mouvant de la foule et sous ses pieds, au bas du perron, des groupes de buveurs attablés dans les pavillons hospitaliers.

Mais quand il aperçut enfin Jean le Blond, Tarchino n'eut plus besoin de le pousser en avant. Tranquille ne s'arrêta point au déguisement de son élève, peut-être ne vit-il même pas la galante parure, ouvrage de Marie d'Argennes et de ses compagnes, ces choses-là ne le touchaient pas; il descendit le perron en trois sauts, maladroits et saccadés, au risque de se casser le cou, et s'élança sur Jean le Blond comme le vautour sur sa proie.

— Ah ! malheureux enfant ! s'écria-t-il en lui saisissant les deux mains, pourquoi nous as-tu abandonnés?

Jean le Blond s'était jeté à son cou; il n'eût pas embrassé de meilleur cœur le plus aimé des pères. Tranquille riait et pleurait à la fois.

— Et ma mère? s'écria Jean le Blond, parle-moi bien vite de ma mère !

— Malheureux enfant ! répétait Tranquille, tout seul depuis le pays de la Marche jusqu'à Paris !... Qui t'a enseigné ton chemin?

— Je vous en prie, ami, interrompit Jean le Blond, parlez-moi de ma mère !

— Elle est venue, prononça tout bas Tranquille, elle a fait la longue route au risque de sa vie... Car tu ne sais pas, et je ne peux pas te dire, moi... Tu n'es pas comme les autres. Ce qui serait, pour le premier venu, une folie de jeunesse, pour toi c'est presque un crime !

Jean le Blond avait un œil sur le quadrille noir, un autre sur son vieil ami empaqueté dans sa pauvre soutanelle et debout près de lui. Tarchino, après les avoir examinés un instant, avait laissé un garde du palais en observation au bas du perron et s'était esquivé à toutes jambes.

Sa partie marchait presqu'aussi bien que celle de Thibaut de Ferrières. Si Thibaut avait pris parfaitement ses mesures, nous savons que Tarchino n'avait point négligé les siennes. Ce sire Olivier de la

Marche, était en vérité bien heureux d'avoir des serviteurs si dévoués et si ardemment occupés de sa fortune !

— Ami, dit Jean le Blond, je ne suis plus un enfant, et il serait temps de ne plus me parler en énigmes.

Tranquille le regarda tout surpris.

— Tu n'es plus un enfant? répéta-t-il comme s'il eût cherché à se bien rendre compte du sens si clair de cette phrase, c'est vrai. Tu as peut-être raison et du moins voilà que ta taille est celle d'un homme... mais Seigneur Jésus ! je n'avais pas vu cette grande épée à ta ceinture ! Est-ce que tu peux la soulever?

Par un mouvement de fanfaronnade junévile, Jean le Blond se leva, dégaina et brandit le pesant estoc d'une main exercée.

— Oh ! murmura Tranquille qui ferma les yeux à demi, ce vieux sang des chevaliers ne peut donc pas mentir ! Ils apprennent à se servir du fer comme le lion apprend à rugir !

— Assez ! enfant, dit-il avec une parole plus triste, celui qui se sert de l'épée, périt par l'épée. Ta mère est non loin d'ici, elle t'attend, viens la consoler.

Le premier mouvement du jeune homme fut d'obéir à cet appel et l'on eut dit qu'il allait devancer Tranquille, mais il ne fit qu'un pas et il s'arrêta, parce que son regard tomba sur le quadrille noir.

— Je ne puis, balbutia-t-il en détournant la tête; bientôt, dans quelques heures, ami, je te suivrai... mais, à présent, je ne puis.

— Ah ! dit Tranquille avec un étonnement naïf qui frappa le jeune homme en plein cœur, plus fort et mieux que le plus amer de tous les reproches. Ah ! tu ne peux pas venir auprès de ta mère qui pleure?

Jean le Blond baissa la tête; il ne répondit pas.

Ici comme partout, Tranquille, avec sa figure de l'autre monde et son ridicule costume avait le privilège d'attirer tous les regards : les tables voisines commençaient à s'emplir; on venait voir ce grotesque qui semblait remplir le rôle de Mentor auprès du page le plus galamment attifé qui fût à la cour du roi Salomon, et ceux qui devinent tout pressentaient qu'ils ortirait de là quelqu'une des surprises de la fête.

C'étaient du reste des gens de peu. Tout ce qui tenait un état honnête à la cour et dans la ville se trouvait en ce moment à l'intérieur du merveilleux palais. La reine de ce séjour, celle qui devait, suivant le programme, faire les honneurs du festin était madame Anne de Beaujeu, duchesse de Bourbon, régente de France. Elle avait con-

senti à se charger du rôle de la fille du Pharaon d'Égypte, épouse de Salomon et reine d'Israël; Graville était trop excellent courtisan pour n'avoir point concentré dans ce palais tout l'effort de sa fastueuse élégance. Dans la salle d'honneur, soutenue par ces colonnes de jaspe lourdes et courtes qui donnaient un caractère si particulier à l'architecture primitive de l'Orient, des tables splendidement ornées s'étendaient à perte de vue; la lumière jaillissait du marbre des murailles sous forme de bouquets de fleurs; de toutes parts les parfums brûlaient dans les vasques écrasées des cassolottes babyloniennes.

Le vin était servi dans les urnes d'or par de belles jeunes filles qui avaient des ailes d'ange, et sur toutes ces féeriques délices planait une musique mystérieuse, exécutée par des concertants invisibles. L'opulente profusion des mets étaient, bien entendu, en rapport avec le luxe des accessoires. De mémoire de gourmand on ne se souvenait point d'avoir ouï parler d'un réveillon si beau; et pourtant autour de ces tables brillantes une gêne régnait.

Vous savez avec quelle rapidité se propagent certaines nouvelles : un bruit commençait à courir; on parlait vaguement d'une disgrâce qui menaçait Olivier de Graville, et l'on disait : « Voyez ! Madame la régente n'est pas venue ! »

En effet, le siège réservé pour l'épouse légitime de Salomon restait vide; en revanche, le siège qui lui faisait face était occupé dignement par la maligne Berthe de Sauves, qui riait sous la longue barbe de son masque et qui s'amusait fort des honneurs dont on la comblait, pendant que la véritable reine de Saba, madame Blanche d'Armagnac, était assise à quelques pas du trône, et perdue dans la foule des suivantes.

Thibaut de Ferrières était à côté de messire Olivier, éblouissant sous le costume de Salomon et lui parlait à voix basse. Vers le milieu du repas, le vaillant capitaine Tarchino s'approcha de Graville et lui dit :

— Quand Monseigneur voudra se convaincre de la vérité de mes paroles, il s'esquivera et me suivra... je lui ferai voir de ses yeux son ennemi vivant.

— On n'a point de nouvelles de Madame la régente? murmura Graville, incapable de dissimuler la pensée qui l'assiégeait.

— Si fait, messire, répliqua Tarchino, on prétend, mais vous savez ce que valent ces ouï-dire, on prétend que madame Anne a demandé si les planches et madriers de l'échafaud qui servit pour Jacques

d'Armagnac, duc de Nemours, étaient encore en état de faire leur office.

Graville se retourna et regarda son confident en face.

— Pourquoi ne m'avais-tu pas dit que le duc d'Orléans était à Paris murmura-t-il.

— J'arrive de loin, comme vous, monseigneur, répliqua Tarchino, et je ne vous dis qu'une chose : Ceux qui vous conseillent d'attaquer le roi, sont des insensés ou des traîtres.

Graville se retourna et vit que bien des regards étaient fixés sur lui.

— Ne t'éloigne pas, dit-il à Tarchino, je te suivrai dans quelques instants.

Puis appelant sur sa lèvre un sourire, il leva sa coupe d'or ciselé en l'honneur de la belle reine de Saba. Berthe de Sauves lui fit raison.

Auprès de Blanche, il y avait un siège vide, parce que Blanche était entrée seule dans le palais, et que toutes ses compagnes avaient un cavalier. En ce moment même, où Graville portait la santé de la reine de Saba, une femme, qui avait le costume des épouses de Salomon, vint prendre la place vide et s'asseoir auprès de Blanche. Cette femme était masquée; un voile épais recouvrait en outre sa coiffure, et c'est à peine si l'on entrevoyait les belles boucles de ses cheveux.

— Pourquoi n'est-ce pas la vraie reine qui répond à la santé du roi? murmura l'inconnue qui s'était penchée à l'oreille de Blanche.

Celle-ci tressaillit et la regarda.

— Quand même son masque tomberait, dit l'inconnue, quand même mon voile se soulèverait de lui-même, tu n'en serais pas plus avancée, jeune fille, car tu n'as jamais vu mon visage.

Blanche écoutait la voix qui lui parlait ainsi, et ne songeait pas à s'offenser : il lui semblait que le son de cette voix réveillait en elle une émotion ou un souvenir.

Un instant elle eut une étrange idée, elles se demanda si ce fou de Jean le Blond n'avait point pris un costume féminin pour parvenir jusqu'à elle. Ces cheveux qui brillaient sous le voile étaient moëlleux et doux comme ceux du beau jeune homme.

— Pourquoi m'appelez-vous la reine? balbutia-t-elle.

— Parce que je te connais, jeune fille, répondit l'étrangère, et que je sais les secrets de ton cœur, mieux que ton cœur lui-même. Celle qui est là, sur le trône, devrait être à ta place, et tu devrais être à la sienne. Que ferait, à ton sens, messire Olivier, si on arra-

chait devant lui le masque de la reine et qu'on lui montrât, sous ce masque, le gentil minois de Berthe de Sauves?

— Femme, dit Blanche, qui voulut prendre un ton impérieux vous n'oseriez, puisque vous savez qui je suis !

— Je sais qui tu es, jeune fille, répondit l'inconnue, d'une voix lente et ferme, mieux que tu ne le sais toi-même, et c'est pour cela que j'oserais.

Blanche garda le silence.

Le festin s'animait; le choc des verres et le bruit confus des gais propos couvraient déjà la musique. On s'amusait très bien; on s'amusait mieux, je pense, que si la fête eût été suivant le programme. On s'amusait si bien qu'à un moment donné, le sage roi Salomon put quitter son trône sans que personne y trouvât à redire.

Le roi Salomon traversa la salle suivi de Tarchino, et sortit du palais après avoir jeté sur ses épaules un ample manteau de couleur sombre.

A la porte une demi-douzaine d'hommes armés attendaient; sur un signe de Tarchino, ces hommes firent escorte à son maître et à lui.

Dans la salle du festin, Thibaut de Ferrières disait à ceux qui l'entouraient :

— Mes compagnons tout est convenu entre messire Olivier et moi. Nous avons cette carte blanche... quand le moment va venir agissons vaillamment, et la récompense sera honnête, je vous le jure !

— Pourquoi madame la régente manque-t-elle à la fête? lui fut-il demandé.

Thibaut répondit sans hésiter :

— C'est pour nous laisser le champ libre. La sœur du roi aurait été obligée de défendre le roi.

— Jeune fille, disait en ce moment l'étrangère qui était assise auprès de Blanche d'Armagnac, je sais que vous l'aimez. Moi, je l'aime autant que vous, et je l'aimais avant vous.

Les regards de Blanche semblaient vouloir percer l'étoffe du masque ; quelque chose lui disait que cette femme était belle; cette femme lui faisait peur, et pourtant elle ne pouvait la haïr.

— Vous l'aimiez, répéta-t-elle, avant moi? Et lui?

A l'accent de l'inconnue, on eût deviné qu'elle souriait.

— Il n'a jamais cessé de m'aimer, répondit-elle.

Blanche courba la tête.

— Mais ne parlons pas de lui, jeune fille, reprit l'étrangère, et parlons de toi. Je t'ai dit que je te connaissais mieux que tu ne te connais toi-même. N'est-ce pas, jeune fille, que tu as dans l'esprit plus d'un rêve? N'est-ce pas qu'il y a, autour de toi et au-dessus de toi, un mystère que tu voudrais sonder au prix des meilleures années de ta vie?

Blanche l'écoutait effrayée.

— N'est-ce pas poursuivit l'étrangère en contenant sa voix qui vibrait sous le masque, n'est-ce pas que ce nom d'Armagnac est bien pesant à porter ?... soit qu'on le porte par droit de naissance, soit qu'on l'ait ramassé, ce nom, parmi les dépouilles d'un homme assassiné?

Blanche ne s'était jamais exprimé à elle-même d'une façon si précise le secret de son trouble et de ses tristesses mais tout ce que l'inconnue venait de dire, Blanche l'avait tant de fois ressenti!

Ce dilemme terrible, qui enserrait son existence, on lui donnait un corps, en quelque sorte, et on le dressait brutalement devant elle .

Ce nom qu'elle portait, c'était en effet le nom d'un homme assassiné. S'il était bien à elle ce nom, si l'homme assassiné était son père, pourquoi rester sous le toit de l'assassin? Et si ce nom n'était pas à elle, pourquoi tremper ses mains dans la honte d'une fourberie? Pourquoi continuer de le porter?

— Femme dit-elle avec une tristesse qu'elle n'essaya point de cacher, j'ignore qui t'a montré le fond de mon cœur, j'ignore qui tu es, si tu m'aimes ou si tu me détestes. Ma naissance, qui est un mystère pour moi, peux-tu me la découvrir au prix de tout ce que je possède?

— Je puis te la découvrir, répondit l'inconnue, et je ne veux rien de ce que tu possèdes.

Blanche se prit à trembler, car elle pensa : C'est lui qu'elle veut! Elle ne veut rien que lui!

— Demain, reprit la femme inconnue qui se leva, je serai dans l'église Notre-Dame à la tombée de la nuit. Je t'attendrai au côté gauche de la nef, devant la grille du chœur. Viendras-tu?

— J'irai, femme, répondit Blanche d'Armagnac, mais montre-moi ton visage, je te prie, afin que je puisse te reconnaître.

Sa voix s'altérait en parlant ainsi, tant elle avait désir de voir, et tant elle avait frayeur de trouver trop de beauté sous le masque de l'inconnue.

Celle-ci tourna le dos aux convives et leva son loup d'un geste rapide; l'âme de Blanche passa dans ses yeux, elle regarda avidement et un cri étouffé s'échappa de sa poitrine.

L'inconnue venait de découvrir un visage pâle, éclairé par un sourire plein de tristesse mais d'une beauté si noble et si fière que Blanche en fut éblouie. Elle appuya ses mains contre son cœur.

— Ah! murmura-t-elle avec angoisse, il doit vous aimer, il vous aime!

Le sourire de l'inconnue prit une nuance de doux intérêt. Nous disons intérêt, car cette femme qui s'était introduite, en fraude, peut-être, et qui s'entretenait avec l'héritière la plus puissante qui fût au royaume de France, avait l'air ici d'une princesse auprès d'une pauvre fille timide et dépaysée.

Je ne sais comment les rôles s'étaient intervertis si aisément et si vite; mais il est certain que Blanche d'Armagnac n'avait jamais senti un pareil respect dominer son cœur en présence de la régente elle-même.

L'inconnue lui prit la main et lui dit :

— N'oubliez ni le lieu ni l'heure!

Blanche voulut répondre, et sa voix découragée mourut entre ses lèvres.

Le sourire de l'inconnue devint plus doux et plus beau. Au moment où les convives repus quittaient leurs places en tumulte, elle se pencha et ses lèvres effleurèrent le front de Blanche.

— Je ne suis pas votre rivale, enfant, murmura-t-elle.

— Et qu'êtes-vous donc? prononça Blanche avec effort.

— Je l'aimais avant vous, dit l'inconnue, après vous, si vous l'oubliez, je l'aimerai encore : je suis sa mère.

Un élan de joie immense fit bondir le cœur de la jeune fille, elle voulut attirer jusqu'à ses lèvres la main de l'inconnue pour la couvrir de baisers, mais l'inconunne se dégagea d'un brusque mouvement, murmura « à demain » et disparut dans la foule des convives.

IV

SAUVEZ LE ROI !

La voûte du ciel, qui naguère s'étendait toute noire au-dessus de ces jardins remplis de lumière, commençait à s'éclairer du côté de l'Orient : c'était l'aurore qui venait.

On vit sortir du palais de Salomon deux hommes enveloppés dans de vastes manteaux, à l'instant même où la joie des convives arrivait à son apogée. A ces deux hommes se joignirent quelques soldats hébreux de la garde du fils de David.

Ils descendirent les degrés du perron et entrèrent sous les pavillons où les gens du commun satisfaisaient leur appétit.

Ils s'assirent à une table; le pavillon qu'ils avaient choisi était précisément celui où nous laissâmes naguère Tranquille et Jean le Blond en sérieuse conférence.

Les gardes de Salomon se placèrent sur le devant de la table; un peu en arrière, maître Tarchino s'assit. Son compagnon, qui avait un capuchon sur le visage et qui semblait vouloir cacher jusqu'au moindre détail de son costume sous les larges plis de son manteau, s'adossa contre un pilier en tournant le dos à la lumière.

Avant de verser du vin aux soldats, Tarchino interrogea de l'œil son mystérieux camarade et lui désigna d'un geste discret la table où Jean le Blond et Tranquille s'asseyaient l'un auprès de l'autre.

L'homme au manteau garda le silence, et l'attitude qu'il prit sembla dire : Vous m'avez promis des preuves, mettez-vous en besogne : moi, je ne puis qu'attendre et juger.

Tarchino se mit donc en besogne.

— Or çà, mon ami Pierre, dit-il en s'adressant à l'un des hommes d'armes, nous avons pillé, toi et moi, et fait pis, c'est vrai, mais ce réprouvé de connétable Bernard suçait le peuple jusqu'au sang, et quand il n'y avait plus de sang dans les veines du peuple, le connétable foulait encore avec son pied pour voir s'il sortirait une dernière goutte !

Vincent Tarchino parlait ainsi à haute voix; tous ceux qui étaient dans le pavillon l'entendirent, mais personne ne s'émut le moins du monde, parce que chacun était là pour se divertir et que le connétable Bernard était en terre depuis plus de vingt ans.

Tranquille prêchait Jean le Blond qui l'écoutait de son mieux, en guettant du coin de l'œil le quadrille des chevaliers noirs. Tranquille n'avait pas même prêté attention aux paroles de Tarchino qui étaient pourtant à son adresse. Quant à Jean le Blond, je crois qu'on aurait pu outrager devant lui tous les héros de l'histoire; sa tête et son cœur étaient pleins.

— Oui, oui, répondit le soldat Pierre, il paraît que ce Bernard d'Armagnac était un méchant seigneur.

Tranquille tressaillit faiblement, et sa phrase commencée resta suspendue à sa lèvre. Il était impossible que ce nom d'Armagnac, prononcé tout à coup, ne frappât point l'oreille de Tranquille.

— Un méchant seigneur, reprit Tarchino, dont l'œil ne quittait plus sa proie, dis donc un damné, mon ami Pierre !

Tranquille haussa les épaules avec humeur et tourna la tête comme pour ne plus entendre.

— J'étais en train de te dire, mon petit Jean, voulut-il poursuivre, que nous restâmes debout à t'attendre toute cette nuit-là dans la cabane. Étienne, le fils du bûcheron, sortit bien des fois dans la forêt pour t'appeler, mais tu ne répondais pas... Moi, je disais toujours à ta mère qui pleurait : Il va revenir, il va revenir...

Il s'interrompit une seconde fois parce que les mots de traître et de félon venaient d'arriver à son oreille, accolés au nom d'Armagnac.

— Je vais lui demander pardon à genoux pour le mal que je lui ai fait, dit Jean le Blond, ma mère sait bien que je l'aime de tout mon cœur... Et quand je lui aurai dit comme j'étais malheureux et triste ! comme mon cœur m'a emporté tout à coup, comme ma tête est devenue folle !...

— Tais-toi ! prononça tout bas Tranquille, écoute !

Ses sourcils étaient froncés, son poing fermé se crispait sur la table.

— Qu'y a-t-il donc? demanda le jeune homme étonné.

Jamais il n'avait vu pareille figure à son pauvre ami Tranquille.

— Es-tu donc sourd? murmura celui-ci dont le regard était tout plein de reproches.

Jean le Blond ne comprenait pas.

Il ne comprenait pas que la colère concentrée de Tranquille avait son origine dans l'entretien des soudards attablés là tout près, il n'avait fait aucune attention à cet entretien, il n'avait même pas entendu Tarchino mettre sur le compte du connétable Bernard je ne sais quelle repoussante histoire, qui avait excité, comme il faut, la risée des soldats du roi Salomon.

Le beau visage du jeune homme restait en ce moment si calme que Tarchino eut un mouvement d'hésitation. L'homme au large manteau, qui était toujours appuyé contre son pilier, lui dit du bout des lèvres :

— Tu vois bien que tu te trompes, maître Tarquin; si cet enfant avait une goutte du sang d'Armagnac dans les veines, tu aurais déjà vu entre tes deux yeux la pointe de son épée.

— Patience, monseigneur, murmura l'Italien, nous ne faisons que de commencer.

Et il reprit à haute voix.

— Mais par la mort-diable ! celui-là n'était rien auprès de son fils Jacques d'Armagnac, le misérable foimentie que nous portâmes au gibet des halles !

La poitrine de Tranquille se souleva et sa respiration siffla dans sa gorge.

— Entends-tu? fit-il d'une voix étranglée.

— J'entends que ces gens-là parlent des anciens seigneurs d'Armagnac, répondit Jean le Blond, et cela ne me fait rien.

La stupéfaction et l'indignation se peignirent à la fois sur le visage de Tranquille.

— Ah ! prononça-t-il avec effort, cela ne te fait rien... Tu n'as donc pas de cœur?

Jean le Blond se mit à rire.

— Ah ! çà, bon ami, s'écria-t-il, rêvez-vous tout éveillé? Vous qui m'avez prêché tant de sermons pacifiques, vous qui me disiez encore, il n'y a qu'un instant : Celui qui tire l'épée, périra par l'épée, vous voilà qui m'accusez de manquer de cœur, parce que je ne me jette pas comme un extravagant au milieu d'une discussion de soudards ivres.

Tranquille baissa la tête sans répondre.

— Et que m'importent à moi, poursuivit le jeune homme, ce Bernard d'Armagnac et ce Jacques d'Armagnac, et tous les Armagnacs de la terre !...

La longue et maigre main de Tranquille se leva vivement et se posa toute tremblante sur les lèvres du blasphémateur.

— Tais-toi ! murmura-t-il, oh ! par pitié, tais-toi !

Il y eut dans le regard que le jeune homme lui jeta, je ne sais quel rayonnement bizarre qui, aussitôt allumé, s'éteignit; un observateur, témoin de cette scène, se serait demandé si Tarchino était le seul ici qui jouât un rôle.

Jean le Blond cherchait depuis bien longtemps à percer le voile qui l'entourait. Cette nuit, Jean le Blond avait vécu dix années : c'était un enfant, mais c'était un homme, et le sens diplomatique naissait en lui à son insu, comme naguère sa bonne épée avait sauté malgré lui, hors du fourreau.

Jean le Blond était trop bon, trop jeune, trop loyal, pour parler sans motif, comme il venait de le faire, d'un nom qui était, pour lui, le nom de ses seigneurs, car il n'ignorait point que l'écusson buriné sur sa poitrine était celui d'Armagnac.

Jean le Blond voulait savoir, Tranquille restait comme épouvanté; Jean le Blond, cachant son jeu supérieurement, fixait sur lui son regard calme. Et l'homme au large manteau disait, avec un commencement de raillerie :

— Tarchino, tu vois bien que tu te trompes !

Les yeux méchants de Tarchino eurent un éclair.

— Et ce ne fut pas assez du gibet, reprit-il, pour ce malandrin, qui fit tant d'orphelins et de veuves; j'aurais voulu, moi, qu'on mît son corps sur une claie et qu'on le traînât dans la boue de nos rues !

Tranquille avait toujours les yeux baissés : il n'osait plus regarder son élève, mais ses dents claquaient l'une contre l'autre. Il se disait :

— Insensé que je suis ! j'allais moi-même appeler le péril sur la tête de l'enfant ! j'allais le jeter sans défenseur au milieu de ces hommes de sang qui le cherchent peut-être...

— Et au-dessus de la claie, continuait Tarchino, j'aurais voulu écrire sur un carré de parchemin : Voici le corps du dernier Armagnac, menteur, voleur et lâche !

Tranquille ferma ses oreilles avec ses mains.

Une nuance de pâleur vint au front de Jean le Blond.

Tranquille se leva précipitamment, parce qu'une pensée naissait dans son esprit.

— Il faut nous retirer, mon petit Jean, dit-il avec prière, ne me refuse plus, au nom de Dieu, et viens avec moi vers ta mère qui va être heureuse en t'embrassant.

Jean le Blond avait toujours son apparence de calme, et pourtant ce fut d'une voix altérée qu'il répondit :

— Mon devoir me retient ici, ami Tranquille. Quand il en sera temps, je n'aurai pas besoin que tu me dises deux fois de courir vers ma mère.

Tranquille retomba sur son siège. il n'osa pas se retourner pour regarder les soudards. La sueur froide coulait à grosses gouttes le long de ses joues hâves et creuses.

L'homme au manteau regarda Tarchino en ricanant, et la gorge de Tarchino eut un râle de fureur.

— Et savez-vous, reprit-il avec une véritable rage, il y avait dans la maison une infamie plus honteuse que l'infamie du père, et que l'infamie du fils ! il y avait l'infamie de la femme !...

Un gémissement s'échappa de la poitrine de Tranquille; Jean le Blond ferma les yeux, mais il ne bougea pas.

Il restait là, droit sur son siège, pâle maintenant, immobile et froid comme un marbre.

— Il y avait, poursuivit Tarchino, dont la bouche semblait vomir du fiel, il y avait cette mauvaise épouse, que son mari battait de verges devant les valets.

Tranquille chancela sur son siège.

— Cette Isabelle, continua encore Tarchino avec un éclat de voix, dont les larronesses se jetaient le nom à la face quand elles étaient à bout d'injures.

Tranquille se dressa sur ses pieds comme un automate, et Tarchino se tut, car désormais il attendait.

Une lutte terrible avait lieu dans le cœur de Tranquille. On le vit joindre les mains et remuer les lèvres, comme s'il eût prié Dieu ; on vit deux larmes silencieuses descendre lentement sur sa joue, — puis ses yeux flamboyèrent tout à coup, et tout le sang de son cœur rougit son visage.

Il avait résisté, mais quelque chose de plus fort que lui le poussait et l'entraînait.

— Lève-toi ! dit-il d'une voix impérieuse et haute à Jean le Blond qui obéit.

Cette voix vibra si solennelle et si forte, que tous les groupes

épars regardèrent et se rapprochèrent. L'homme au manteau rabattit son capuchon sur ses yeux et cessa de s'appuyer au poteau.

La face de Tarchino avait pris une expression de triomphe.

— Tire ton épée, dit Tranquille.

Jean le Blond dégaina.

La voix du pauvre frère faiblit; mais il dit encore:

— Armagnac! va venger ton père et ta mère!

Jean le Blond poussa un grand cri de joie et bondit au milieu des soudards qui avaient tiré leurs épées

Ce qui se passa fut plus rapide que l'éclair :

Une femme, portant le costume des épouses de Salomon, celle-là même qui s'était assise naguère auprès de Blanche, venait de sortir du palais et descendait avec lenteur les degrés du perron.

Elle s'arrêta aux premières insultes vomies contre le duc de Nemours et sa famille; quand son regard, attiré par un mouvement de Tranquille, se porta vers la table où celui-ci était avec son élève, la femme voilée fit un pas pour s'élancer de ce côté.

C'était l'instant où Tarchino jetait à pleines mains l'outrage sur le pur et noble nom de la duchesse Isabelle; la femme voilée n'eut pas le temps de descendre un degré de plus, car à peine Tranquille, emporté par son irrésistible colère, eut-il prononcé ses dernières paroles, que Jean le Blond, l'épée nue, se dressait en face du vil insulteur.

La femme voilée appuya ses deux mains contre son cœur: ses jambes tremblantes fléchirent; sa prière ardente et désolée, qui voulut s'élancer vers Dieu, mourut sur ses lèvres.

Jean le Blond était là, au milieu des estocs dégaînés, si jeune, si beau, si fier, qu'on eût dit un de ces héros fabuleux qui n'ont qu'à se montrer pour mettre leurs ennemis dans la poussière.

Et par le fait, les soldats hésitaient. En ce moment, il se fit un grand bruit autour du palais; le flot des convives sortait, et comme la litière de la reine de Saba se montrait de nouveau en tête du cortège, le quadrille des chevaliers noirs s'ébranla tout à coup.

Ils allaient, serrés les uns contre les autres, ils fendaient la cohue, tout à coup grossie, comme la robuste proue d'un navire sépare l'écume turbulente des vagues. Ils se dirigeaient en droite ligne vers la seconde sortie du palais par où débouchait le cortège.

Jean le Blond leur tournait le dos; il n'avait quitté son poste qu'un instant et cet instant suffisait pour lui faire perdre le bénéfice de sa longue attente.

Mais Jean le Blond ne songeait guère aux chevaliers noirs. Jean le Blond était comme ces heureux devant qui le ciel s'ouvre tout à coup; il se sentait devenir ivre et n'agissait plus que suivant une sorte d'instinct. Il savait, — il savait !

— Mes bonnes gens, dit-il aux soldats d'un ton assuré et comme s'il eût cru que ces paroles allaient suffire pour remettre au fourreau les estocs dégainés, je ne veux point vous faire de mal; cet homme seul a péché : je n'ai que cet homme à punir !

Il écarta les soudards qui, en vérité, se laissèrent faire, et se mit devant Vincenzio Tarchino.

Tarchino souriait; l'homme au large manteau venait de lui dire :

— Je commence à croire que tu avais raison !

Les clameurs grandissaient de l'autre côté du palais; la femme voilée demeurait sur les degrés, immobile comme une statue; une agitation soudaine et tumultueuse soulevait la foule.

— Le roi ! le roi ! crièrent des voix épouvantées, sauvez le roi !

L'homme au manteau recula comme si on l'eût frappé à l'improviste; il regarda tout autour de lui d'un air effaré à travers les trous de son masque.

L'épée de Jean le Blond et celle de Tarchino se croisèrent.

— Le roi ! dit une voix de jeune fille au haut des marches du perron, sauvez le roi !

Jean le Blond fit un saut en arrière et tourna les yeux vers le seuil élevé du palais : il vit Blanche d'Armagnac, sans masque ni voile, qui le regardait et qui lui montrait, de sa main tendue, le quadrille noir, serré par la foule au-dessus duquel on voyait tourbillonner et briller des lames des épées.

Jean le Blond fit un geste muet d'obéissance et la jeune fille disparut.

— Maintenant, dit-il à Tarchino, je n'ai pas le loisir, mais je sais bien comment te reconnaître !

Ses jarrets souples et vigoureux plièrent, il passa plus rapide qu'un trait sous l'épée de l'Italien qui restait en garde, et d'un court poignard, qu'il portait à la ceinture, il lui laboura par deux fois et profondément le visage en la forme d'une croix de saint André.

Tarchino poussa un rugissement de fureur. Jean le Blond franchissait déjà l'espace qui le séparait du quadrille noir.

— Demain, cria-t-il, à la tombée de la nuit, devant les murs du Louvre !

— Fais de ton mieux, Vincent Tarquin, murmura l'homme au manteau, montrant sous son capuce le visage de Graville, nous avons laissé

aux griffes du petit lion le temps de croître et de durcir. Fais de ton mieux, demain à la tombée de la nuit devant les murs du Louvre !

— Alors, vous me le donnez, monseigneur?

— Je te le donne, répondit Graville.

Au moment où Jean le Blond, après avoir balafré Tarchino, perçait la foule, comme un sanglier lancé fait son trou dans la feuillée, il n'y avait plus que onze chevaliers dans le quadrille noir.

Le douzième, celui qui avait la taille d'un enfant et qui portait à son chapeau les couleurs de Madame Blanche s'était aventuré follement au-devant de ses compagnons pour arriver le premier à la litière de la jeune reine et Thibaut de Ferrières, à la tête d'une troupe d'hommes d'armes, était parvenu à le couper.

Ce fut à ce moment que le chef des chevaliers noirs, arrachant son masque et montrant la noble figure du duc d'Orléans, qui se nomma depuis Louis XII, jeta ce cri de détresse et dit :

— Le roi ! Sauvez le roi !

Les chevaliers composant le quadrille n'avaient pas la liberté de leurs mouvements ; ils étaient comme étouffés au plus fort de la foule et les hommes d'armes de Thibaut feignant de ne point savoir quel était l'audacieux qui avait porté la main sur la reine de Saba, criaient : A mort !

— Où vas-tu, mon frère Jean ! demanda une voix dans la cohue.

— A moi, frère ! répondit Jean le Blond sans se retourner, viens avec moi et fais comme moi !

Il y avait plaies et bosses à distribuer; Jean le Brun ne se fit pas répéter l'invitation, et voilà nos deux compagnons travaillant de conserve et arrivant au lieu où l'imprudent jouvenceau, qui portait les couleurs de Madame Blanche, allait passer un méchant quart d'heure.

Au loin, on entendait toujours le duc d'Orléans et ses pairs qui répétaient : Le roi ! Sauvez le roi !

Il n'y avait pas deux manières de commencer l'entretien. L'épée de Jean le Blond traversa de part en part la gorge de Thibaut pendant que l'estoc de Jean le Brun fendait le crâne d'un autre coquin dont le nom n'importe guère. Et une fois commencée ainsi la conversation ne chôma point. Nos deux bons amis travaillèrent de leur mieux pendant quelques secondes et Jean le Blond parvint enfin à saisir, par son manteau, le jeune chevalier noir, prisonnier.

Il était aux trois quarts évanoui, ce pauvre enfant, et n'avait plus de paroles. Les voix du quadrille se rapprochaient et l'on entendait, de ce côté, le bruit des épées.

— A moi, messeigneurs ! cria Jean le Blond, je tiens le roi !

Il faut renoncer à peindre la stupéfaction de la foule qui entendait prononcer ainsi de tous côtés le nom du roi, et qui assistait inopinément à cette bataille acharnée.

Les têtes des chevaliers du quadrille se montrèrent au-dessus de la cohue.

— Ferme ! ferme ! mon gentilhomme ! dit Louis d'Orléans, nous voici ! Tenez bon !

Les soldats de Thibaut de Ferrières avaient déjà décampé, laissant une demi-douzaine des leurs sur la place. Il n'était plus temps de crier : Ferme ! ferme ! La bataille était gagnée.

— Ah çà, dit Jean le Brun en se grattant l'oreille, j'ai frappé pour faire comme toi, mon frère Jean. Je ne sais pas si celui-là est le roi, mais nous avons fait de mauvaise besogne, car ceux qui sont couchés par terre appartenaient à Olivier de Graville, mon seigneur. Puisque te voilà en sûreté je te souhaite bonne chance et je prends mes jambes à mon cou.

Il remit son épée au fourreau et s'esquiva.

Le roi était au milieu des chevaliers noirs.

— Saint-Dieu ! mon gentilhomme, s'écria Louis d'Orléans, qui embrassa Jean le Blond de bon cœur, dites-moi votre nom, je vous prie. J'oublie mes ennemis, mais c'est pour mieux me souvenir de ceux que j'aime.

— Monseigneur, répondit Jean le Blond, il y a cinq minutes, je n'avais pas de nom, et depuis cinq minutes il s'est passé tant de choses impossibles que je ne sais plus si je veille ou si je rêve.

— Donc il faut nous y prendre autrement, dit le duc qui écarta en se jouant les cheveux mouillés du page. Regardons-nous bien tous les deux, mon compagnon !

Il souriait, heureux et bien content qu'il était le digne prince.

— Oh ! oh ! s'écria-t-il, un beau jouvenceau, par Saint-Louis ! et déjà si franche lame !

— Mon bien-aimé sire, ajouta-t-il en se tournant vers le roi, regardez, je vous prie, celui-là qui est votre sauveur.

L'enfant au chaperon enrubanné leva ses yeux languissants sur Jean le Blond et fit un signe de tête.

— Le roi se souviendra, dit le duc d'Orléans dont le loyal visage se couvrit d'une légère rougeur, et s'il oubliait, j'aurais pour lui de la mémoire. Beau page tout ce que vous nous demanderez, vous l'aurez : même un nom ! Il leva son épée et commanda :

— Messeigneurs, à l'hôtel des Tournelles !

Quand le quadrille noir se mit en marche, il n'y avait plus dans ses rangs un seul visage qui ne fût découvert; on pût reconnaître derrière Louis d'Orléans les têtes les plus illustres de la noblesse française : Dreux, Montmorency, La Tremoille, Rohan, Rieux, Grammont, Mortemart et Coucy. Au centre, marchait Charles VIII, roi de France, soutenu par Douglas, duc de Touraine et par le comte de Foix.

Personne ne s'opposa désormais au passage du quadrille, et messire Olivier de Graville, comte de la Marche, qui avait dépouillé ce large manteau que nous savons, s'inclina jusqu'à terre, en l'honneur de Sa Majesté.

C'était dans une rue déserte du Paris méridional, avoisinant cette partie de l'enceinte qui confinait à l'hôtel de la Marche : Jean le Blond, encore essoufflé, les cheveux baignés de sueur, marchait entre sa mère et Tranquille. Sa mère le pressait avec passion contre son cœur. Jean le Blond souriait comme un enfant qui sort d'un rêve. Le pauvre Tranquille, lui, allait le front baissé, les bras tombants et secouait la tête avec désolation.

La lueur rougeâtre d'un lumignon, brûlant aux pieds d'une Vierge dans sa petite niche grillée, se projetait sur ce groupe. Il y avait quelques minutes à peine qu'ils avaient quitté, tous les trois et non sans danger, les États du roi Salomon.

— Demain, à la tombée de la nuit, devant les murailles du Louvre ! pensait tout haut Tranquille, et c'est moi qui suis cause de tout cela ! Ils le cherchaient depuis quinze ans, ils ne le trouvaient pas ! moi, malheureux que je suis, je leur ai dit : Le voilà !

— Ma noble dame, s'écria-t-il, en fléchissant le genou au milieu de la rue, Dieu m'est témoin que je ne suis pas un traître. Pardonnez-moi ! Pardonnez-moi !

La duchesse regardait son fils avec un orgueil enthousiaste.

— Relève-toi, dit-elle à Tranquille en lui tendant la main.

De son autre main elle caressait les cheveux humides de Jean le Blond qui lui souriait doucement.

— Tu as bien fait, bon ami, dit le jeune homme.

La duchesse Isabelle le serra encore une fois dans ses bras; une larme trembla au bord de ses paupières, puis elle répéta d'une voix émue, mais distincte :

— Ami, tu as bien fait !

DEUXIÈME PARTIE

I

LES BOURGEOIS DE PARIS

Il y avait dans Paris une de ces émotions sourdes qui vident les
.es et jettent la population curieuse vers quelques centres choi-
; par la circonstance. Les groupes se formaient sur la rive droite
: la Seine aux environs des jardins Saint-Paul, et tandis que vous
eussiez point trouvé une âme vers le quartier des écoles et dans la
té, les abords des halles étaient encombrés de politiques et de ba-
ırds.

On disait que le roi Charles VIII était rentré malade en son châ-
au des Tournelles ; on disait que Madame Anne de France, régente,
ait au lit, plus malade que son frère, à l'hôtel Saint-Paul. On di-
it que des hommes d'armes, nouveaux venus, portant ces couleurs
Orléans qu'on n'avait pas vues à Paris depuis des années, tenaient
.rnison à la Bastille Saint-Antoine.

Et ce mot que Vincenzio Tarchino avait rapporté la veille à mes-
'e Olivier de Graville, courait de groupe en groupe, comme si Paris
.t possédé déjà les journaux du soir, pour apprendre la fraîche
ouvelle : Le roi avait dit : « Je veux ! » Le petit roi, l'enfant timide et
ible qui avait tremblé si longtemps devant Madame Anne, sa sœur !

Aux deux Châtelets, au Louvre, et aux diverses portes de l'enceinte, les soudards appartenaient à Madame Anne, A la tour du Louvre notamment, la garde était faite par les hommes d'armes de la Marche.

Mais quand un mouvement doit avoir lieu dans Paris, les forteresses ont tort. Les bourgeois n'étaient pas contents; parmi le peuple on voyait de certaines mines qui sentaient à plein nez la bagarre.

Ce matin-là bien des boutiques restèrent closes dans les rues marchandes : bien des volets de chêne garnis en fer demeurèrent fermés aux pignons des nobles et des bourgeois. Le guet stationnait, la pertuisane au poing, sur la petite place du Châtelet; ceux qui venaient de la ville haute disaient que les chaînes étaient déjà tendues, depuis la rue Aubry-le-Boucher jusqu'à la rue Mauconseil qui touchait à la porte Saint-Denis.

Le silence qui régnait dans les bas quartiers avait quelque chose de menaçant et de sinistre. On écoutait, parce qu'à chaque instant une clameur de guerre pouvait naître, et quand l'heure tombait lentement du haut des clochers, chacun tressaillait comme si c'eût été là le premier appel du tocsin.

Tout autour des halles, le populaire affluait; les harengères, dont le corps respectable venait de se constituer, donnaient déjà de la voix.

Maître Richard, le gantier de La Marche, était là, comme de raison, avec son compère, maître Antoine, ancien drapier d'Armagnac, et les autres boutiquiers que nous avons vus la veille à l'auberge de la Pie, et dont la conversation avait été si brutalement interrompue par les soudards d'Olivier de Graville.

— Mes compères, disait maître Richard d'un air abattu, ce n'est pas parce que j'ai la pratique de messire Olivier, mais tout cela ne présage rien de bon !

— Hé ! hé ! fit maître Antoine qui se frotta les mains; je consens de bon cœur à perdre 26 ou 30 écus pourvu que j'entende encore autour des halles notre cri du vieux temps : Armagnac ! Armagnac !

Maître Richard mit son nez dans son manteau; le vent tournait, et après tout, à quoi serait bonne la pratique de Graville exilé ou décapité? Il ne faut pas s'obstiner en des dévouements ineptes. Un homme à qui on a coupé le cou ne porte plus jamais de gants.

Or, les gants sont la partie sérieuse de la politique, pour peu qu'on soit gantier.

— Mon Dieu, grommela le brave homme dans la fourrure de son manteau, tout le monde a du bon, excepté les païens, et ces d'Armagnac étaient fils de l'Église. Quant à moi, je ganterais le duc d'Orléans comme j'ai ganté messire Olivier : avec dévouement et conscience !

Cette conclusion toucha le cœur de tous les compères du bon maître Richard : il avait exprimé avec éloquence et précision la foi politique de ceux qui l'entouraient; chaussetiers, feutriers, tisserands, fripiers, fourreurs, tanneurs et taillandiers.

— En somme, reprit maître Antoine, que s'est-il donc passé à cette fameuse fête? Vous y étiez, maître Richard?

— Oui, répondit le gantier, j'y étais, mon compère, et quand je vivrais cent ans, je ne verrais rien de pareil. Il y avait là pour 600 écus de mes gants seulement. Et Dieu sait qui soldera mon compte, s'il arrive malheur à messire Olivier !

— Madame Anne n'était pas à l'hôtel de Graville? demanda un bourgeois.

— Je n'ai pas levé le masque de toutes les nobles dames, mon maître, répliqua Richard. Tout ce que je peux vous dire, c'est que la fête devait durer trois jours et qu'au bout de cinq à six heures il n'y avait plus personne dans les jardins du roi Salomon... J'étais à boire tranquillement avec mon neveu Gilles, lorsque nous avons entendu un grand brouhaha du côté du palais de Salomon... C'était éclairé trois fois mieux qu'en plein midi. — Mon parrain, me dit mon neveu, car je suis aussi son parrain, regardez ! regardez ! voilà les chevaliers noirs qui font de la besogne !

Les chevaliers noirs, je ne les avais pas remarqués: il y avait là tant de choses merveilleuses que ce n'était pas la peine de regarder douze escogriffes, habillés comme des pleureurs au cimetière.

Mais il fallut bien changer de gamme et faire attention à eux. Ils venaient d'insulter le roi Salomon, c'est-à-dire Graville, et d'enlever, à la barbe de tous, la reine de Saba, sa dame, c'est-à-dire Blanche d'Armagnac.

Vous dire qu'il y avait plus de deux cents flamberges au vent, c'est inutile, n'est-ce pas? Après la bataille, on glissait dans le sang comme s'il eût tombé une grosse averse... Ce que vous avez envie de connaître, mes compères, c'est le nom de ces chevaliers noirs?

Il y eut un murmure affirmatif parmi les bourgeois.

— Eh bien, reprit maître Richard, il y avait parmi les cheva-

liers noirs un enfant, et comme Thibaut de Ferrières, un des gentilshommes de Graville, qui est mort maintenant, avec une paire de mes gants aux mains, avait réussi à enlever l'enfant, j'ai entendu que l'on criait : Sauvez le roi !

— Le roi ! répétèrent les bourgeois.

— Les chevaliers noirs s'élancèrent comme la foudre; j'ai vu le duc d'Orléans aux funérailles du feu roi Louis, XI et je ne sais trop que dire; je crois bien que c'était lui qui guidait les chevaliers noirs.

— Noël ! Noël ! fit maître Antoine entre haut et bas, chacun son tour !

— Mais le duc d'Orléans, si c'était lui, reprit encore le gantier, aurait perdu sa peine, s'il ne s'était trouvé là un jeune page, beau et brave, comme l'archange saint Michel. Tubleu ! il m'a paru que son épée flamboyait en traversant la gorge de ce Thibaut de Ferrières, qui est mort sans payer mes gants...

— Mais qui donc voulait tuer le roi? demandèrent en même temps plusieurs voix,.

Maître Richard secoua la tête d'un air mystérieux.

Par le fait, il n'en savait pas plus long que les autres.

— Je ne voudrais pas me compromettre, dit-il à voix basse, en accusant de puissants personnages. D'ailleurs, mon neveu et moi, nous aimons dormir quand nous avons bien soupé; nous sommes rentrés chacun chez nous, et il a fallu le brouhaha maudit qui s'est fait ce matin dans la rue de la Poterie pour m'arracher de mon lit. Quoi qu'il arrive, la France s'en tirera toujours, c'est une chose certaine : Dieu veuille seulement ne point trop faire pâtir le commerce de Paris !

Il n'y eut pas un des bourgeois, compères de maître Richard, qui ne s'associât de bon cœur à cette conclusion pleine de patriotisme.

A ce moment, il se fit un grand bruit du côté de la place du Châtelet : Martin Guillard, chevalier, seigneur du Creuil, débouchait à la tête des archers de Madame Anne : la foule qui était de ce côté cria : Noël pour la régente ! — Vers l'église de Saint-Eustache, une autre troupe s'avançait, à la tête de laquelle chevauchait messire Arthur de Vilaines, écuyer du duc d'Orléans.

Et la foule de crier par là : Noël pour Monsieur Louis !

Et les toques de voler en l'air, tandis que le tumulte arrivait à son comble !

Nos bons bourgeois qui étaient sous les piliers des halles regardèrent à droite, puis à gauche d'un air indécis, puis maître

Richard, le plus éloquent d'eux tous, reprit la parole à voix basse.

— Mes compères, dit-il en relevant le collet de son manteau, je m'y connais, voici une affaire qui se gâte ; en un jour comme celui-ci, les gens paisibles et prudents n'ont point d'opinion. Retournons chez nous, croyez-moi, et fermons nos boutiques. Demain, quand tout sera terminé, il sera temps de dire si nous sommes pour Madame la régente ou pour Monseigneur le duc.

Ils s'en allèrent, glissant le long des portes, essuyant du coude, tout le long du chemin, la poussière des murailles et cachant du mieux qu'ils pouvaient leurs nez bourgeonnés dans leurs fourrures. Ceux qui les voyaient passer se moquaient d'eux à haute voix et plus d'une huée eut lieu en leur honneur autour des halles.

Mais parmi ceux qui raillaient ainsi et qui huaient, beaucoup ne devaient pas voir la procession du dimanche suivant, tandis que maître Richard, maître Antoine, maître Aubry, maître Arnaud, maître Claude, maître Denis et maître Étienne, virent cette procession-là et bien d'autres.

II

HOTES MYSTÉRIEUX

Il se passait très certainement quelque chose d'inusité à l'auberge de la Pie, tenue par maman Pavot, la plus gaie tavernière du quartier des Halles. Le matin on avait ouvert la porte comme de coutume à ces consommateurs diligents qui devancent le lever du soleil. Toute la journée les tables de la grand'salle avaient été assez bien garnies, grâce à cette émotion qui jetait les trois quarts de Paris dans la rue.

Mais tout le monde était à même de constater que l'auberge de la Pie démentait ce jour-là sa vieille renommée. Le service s'y faisait à la grâce de Dieu. Maman Pavot, d'ordinaire si active, ne se montrait point, bien que l'horloge de Saint-Eustache eût sonné midi depuis longtemps, et la gentille Mirette dont le sourire égayait le demi jour enfumé de la taverne, restait invisible.

Il n'y avait pas jusqu'à Simonnot lui-même qui ne manquât aux habitués de la Pie. Simonnot était le comique de l'établissement. Quand on avait bu une tasse on se moquait un petit peu de Simonnot par-dessus le marché.

Où donc étaient aujourd'hui la grosse mère Pavot, la gentille Mirette et Simonnot le plastron?

Simonnot se promenait de long en large dans un corridor assez

noir où la tavernière l'avait mis en faction : sur le corridor s'ouvrait la propre chambre de maman Pavot, qui était occupée en ce moment par des hôtes d'une bien grande importance puisqu'on leur donnait une garde. En effet, Simonnot était armé de toutes pièces ; il portait une grande épée rouillée à la ceinture et sur l'épaule une vieille arquebuse. On lui avait dit de se faire tailler en pièces plutôt que de laisser pénétrer âme qui vive dans la chambre de la Pavot.

Simonnot geignait sous le poids de sa lourde arquebuse; son épée s'embarrassait entre ses jambes et battait contre les murailles. Simonnot donnait au diable, du meilleur de son cœur, les inconnus qu'il était chargé de garder.

Au bout du corridor une petite porte s'ouvrait sur la cuisine où maman Pavot et Mirette s'occupaient à préparer un véritable festin. Maman Pavot était fort agitée; par extraordinaire elle tenait elle-même la queue de la poêle, ce qui, assurément, n'était pas un mince honneur pour ses hôtes mystérieux. Les soupes, les ragoûts, les rôtis et les étouffades allaient de front avec un très bel ensemble; les narines de Simonnot se contractaient voluptueusement quand la fumée odorante de la cuisine s'engouffrait dans le corridor.

— Quant à cela, se disait-il, on en aura toujours quelque bon reste... Mais pourquoi maman Pavot met-elle la main à la pâte? voilà ce que je voudrais savoir !

Mirette suivait sa mère et l'aidait de son mieux, mais Dieu sait qu'elle avait bien des distractions, la pauvre petite Mirette. Maman Pavot avait déjà grondé deux ou trois fois parce que la fillette avait commis des bévues qui pouvaient compromettre gravement le succès de son œuvre culinaire.

— Ah ! grand Dieu ! grommelait la bonne femme en tournant autour de ses fourneaux, pauvre petite si elle savait ce que c'est qu'un mari !

— Le mari d'une femme comme moi ! reprenait-elle tout haut en suivant le fil tortueux et délié d'une de ces transitions que l'autre sexe ne sait point trouver. Le mari de la Pavot ! maître Pavot qui se déguise en bête fauve, comme un histrion pour ballader chez le Graville ! Je te le dis, Mirette, ma fille, il y en a qui feraient bien de se jeter à l'eau tête première avant de prendre un homme... Si j'étais à recommencer, je sais bien qui resterait fille !

La petit Mirette écoutait sa mère et gardait son opinion. Simonnot la voyait de loin regarder par la fenêtre ouverte. Quand maman

Pavot soulevait le couvercle d'une lèche-frite, un nuage se répandait dans la cuisine. Simonnot était rêveur aussi à sa manière : au travers de cette vapeur succulente, Mirette lui apparaissait entourée d'un charme nouveau. Il se disait en levant les yeux au ciel : — Ah ! seigneur Dieu ! manger de ces bons ragoûts avec elle !

— Mais, en vérité, ajoutait-il avec soupçon, je n'ai jamais rien remarqué de bien curieux sous cette fenêtre, moi. Que regarde-t-elle donc toujours de ce côté?

Par le fait, Mirette ne quittait pas de l'œil la croisée ouverte au fond de la cuisine. La croisée donnait sur ces terrains remplis de décombres qui rejoignaient les halles.

C'était de là, on peut s'en souvenir, que l'un des deux garous s'était élancé la veille pour pénétrer de vive force dans l'auberge de la Pie.

L'autre garou était arrivé du côté opposé par les abords du cimetière, mais la grand'salle avait juste deux fois la largeur de la cuisine et c'était la chambre de maman Pavot qui ouvrait sa croisée sur le cimetière.

Simonnot n'avait point oublié les deux garous. Or, le matin au petit jour, trois personnages étaient entrés à l'auberge de la Pie, c'était maman Pavot elle-même qui leur avait ouvert la porte : Simonnot avait pu entendre la bonne femme qui les introduisait dans sa propre chambre. En se penchant hors de sa soupente, ses yeux, tout enflés de sommeil, avaient même pu entrevoir les nouveaux venus.

C'était d'abord cette espèce de clerc aux cheveux longs et plats, au corps maigre, emprisonné dans une soutanelle pelée, qui était arrivé la veille, au milieu de la nuit, avec une paysanne encapuchonnée et que la pitié du sire Guillaume de Soles avait introduit à l'hôtellerie.

La paysanne... Simonnot ne pouvait croire que ce fut cette femme à la taille hautaine qui portait si fièrement son costume de reine, maintenant !

Et cependant il fallait se rendre à l'évidence, c'était bien la même femme. Quant au troisième personnage, Simonnot trembla de tous ses membres dès qu'il l'aperçut, par ce qu'il reconnut en lui l'un des deux garous, celui des deux garous qui était blond et qui avait un visage de jeune fille. Il était presque aussi changé que la paysanne transformée en reine; il avait un costume mi-partie rose et azur, tout brillant de chenille d'or et de paillettes.

Mais c'était la nuit des enchantements, et Simonnot s'enfonça sous sa couverture, pensant bien que le premier rayon de soleil ferait évanouir tous ces mensonges.

Le soleil vint; Simonnot s'éveilla définitivement par le soin que prit maman Pavot de lui distribuer quatre ou cinq bons coups de houssine, et dès qu'il fut descendu de sa soupente, une odeur de mystère le saisit à la gorge. Mirette était pâle, ses jolis yeux gardaient des traces de larmes; au contraire, maman Pavot était plus rouge que d'habitude et il y avait en elle je ne sais quel air effaré qui annonçait de grands événements.

Simonnot voulut se rendre dans la grand'salle pour accomplir sa besogne quotidienne; il trouva la porte fermée à double tour.

Dans toute cette partie de la maison, qui comprenait la cuisine et l'appartement de famille, il n'y avait plus ni servantes, ni valets. Maman Pavot avait relégué toute sa domesticité sur le devant avec mission de servir les pratiques comme à l'ordinaire, et surtout de ne lui point rompre les oreilles des incidents qui pourraient survenir.

Outre la porte principale, qui donnait sous le double escalier dans la salle commune, il y avait une autre issue dérobée communiquant avec le dehors; c'était pour garder cette issue qu'on avait donné au pauvre Simonnot une arquebuse hors de service, et une grande coquine d'épée qu'il n'aurait, certes, jamais pu dégainer.

Maman Pavot l'avait voulu ainsi, et, tout en poussant ses fourneaux, elle jetait de temps à autre un regard de complaisance vers cet homme d'armes improvisé dont le glaive ratissait les murailles du corridor.

— Je ne suis pas une noble dame, pensait-elle, mais ça n'empêche pas que je peux défendre mes maîtres !

La chambre que la Pavot avait cédée à ses hôtes était toujours silencieuse. Depuis que Simonnot faisait faction dans le corridor, il n'avait entendu sortir de là ni un souffle, ni une parole. La journée avançait; le soleil, qui avait dépassé le milieu de sa course, enfilait joyeusement la cuisine de la Pie et mettait des reflets bleuâtres aux nuages de fumée qui tournoyaient au-dessus des fourneaux.

Tout à coup Mirette poussa un cri étouffé; heureusement que sa mère tournait en ce moment un poisson sur le gril et ne pouvait point la regarder.

— Qu'as-tu donc petite? demanda-t-elle seulement.

— Rien, balbutia Mirette. C'est une idée qui m'est venue tout à

coup, je ne sais pas où j'ai pris qu'il fallait, pour la sauce de ce poisson, du miel muscat et du verjus.

— Tu as pris cela en bon lieu, fillette, dit maman Pavot, toute contente, et tu ferais une cuisinière si tu voulais. Pour la sauce de ce poisson, il faut du verjus et du miel muscat.

— Eh bien, mère, le pot de miel muscat est à sec, et voici la bouteille qui ne contient plus une goutte de verjus.

Maman Pavot mit aussitôt la main à l'escarcelle.

— Va vite, fillette, s'écria-t-elle, va vite me quérir de l'un et de l'autre.

Je ne sais quel soupçon traversa la cervelle de Simonnot.

— Si vous voulez, j'irai... murmura-t-il.

Mais Mirette était déjà partie. Simonnot, au lieu de reprendre sa promenade militaire, traversa la cuisine à pas de loup et vint regarder par la fenêtre. A peine eut-il jeté un coup d'œil parmi les décombres et les broussailles qui s'étendaient jusqu'aux derrières des Halles, que son arquebuse s'échappa de ses mains et tomba lourdement sur le carreau de la cuisine. Il mit ses deux mains sur ses yeux et s'écria d'un ton consterné :

— Le garou !

— Que fais-tu là, malheureux? demanda la Pavot en colère, je t'avais ordonné de ne pas déserter ton poste.

Simonnot, tout tremblant, ramassait son arquebuse.

— Il était là, derrière le coin du mur, grommela-t-il, et c'est lui qui a appelé Mirette.

Ce garou dont parlait Simonnot, c'était l'autre, celui qui avait des cheveux bruns, le costume d'un page et la mine espiègle.

La Pavot abandonna son poisson, cette fois, et s'élança vers la fenêtre.

— Ah çà, s'écria-t-elle en secouant Simonnot, où est-il ton garou?

Il n'y avait plus personne dans le terrain.

— Ah ! maman Pavot, répondit Simonnot qui avait les larmes aux yeux, vous en avez déjà un dans votre chambre et Mirette est avec l'autre !

Mirette rentrait en ce moment, tout essoufflée; elle tenait à la main le pot et le flacon.

— Il faut que je te parle, mère, s'écria-t-elle en entrant.

La Pavot renvoya Simonnot et ferma la porte sur lui.

— Est-ce vrai, fillette? dit la bonne femme, y avait-il quelqu'un à t'attendre dehors?

— Oui, mère, répondit Mirette.

— Ah ! dit maman Pavot. Eh bien ! j'aurais mieux aimé que ce fût Simonnot, parce qu'il ne t'aurait jamais battue !

— Mère, s'écria Mirette, celui-là est bon, celui-là est brave, celui-là m'aime de tout son cœur !

— Nous le verrons, celui-là, ma fille.

— Et celui-là, reprit Mirette en souriant, comme si elle eût été sûre du coup qu'elle allait porter, celui-là donnerait tout son sang pour le beau jeune homme aux blonds cheveux qui est dans votre chambre.

— Est-ce que tu lui as dis notre secret, malheureuse enfant? s'écria la Pavot dont les joues passèrent du rouge simple à l'écarlate.

— Non, ma mère, je n'ai rien dit. Il cherche partout celui qu'il nomme son frère Jean le Blond, afin de le sauver du péril de mort. Il croyait trouver son frère en cette hôtellerie, et s'il est venu c'est pour lui, bien plus encore que pour moi. Vous m'aviez commandé le silence : je n'ai point parlé, ma mère, ou plutôt j'ai menti pour vous mieux obéir et j'ai affirmé à messire Jean Roland que nous n'avons point revu celui qu'il cherche. Il est parti en attestant Dieu qu'il perdrait la vie ou qu'il empêcherait bien Tarchino d'assassiner son frère Jean le Blond !

La Pavot avait les yeux baissés et semblait réfléchir.

— Écoute, ma petite Mirette, dit-elle, s'il revient, ce jeune homme d'armes qui est si brave et qui a si bon cœur, ne le laisse plus dehors et dis-lui de parler à ta mère.

III

CHEZ LA PAVOT

Derrière la porte fermée de la chambre à coucher de maman Pavot, la duchesse Isabelle était avec Jean d'Armagnac, son fils; frère Tranquille se promenait à pas lents, les yeux cloués au sol; de temps en temps il s'arrêtait tout à coup et sa bouche s'ouvrait comme s'il eût voulu adresser la parole à Madame Isabelle ou à l'héritier d'Armagnac, mais quelque force inconnue refoulait le son dans sa gorge. Ses yeux roulaient, il secouait les mèches lourdes et raides de ses cheveux; puis son visage prenait une expression plus morne et il poursuivait sa promenade silencieuse.

Madame Isabelle était assise sur la chaise longue de la Pavot; Jean d'Armagnac, jeté sur un coussin, appuyait sa tête blonde aux genoux de sa mère; il écoutait, parce que la duchesse Isabelle lui racontait à voix basse et les larmes aux yeux, l'histoire de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours.

Il écoutait; son regard brûlant était fixé sur le regard de sa mère; il ne pleurait pas, ses tempes battaient et ses prunelles lançaient des éclairs.

C'était la première fois que Jean le Blond entendait parler du dévouement de frère Tranquille. Jusqu'alors, il avait regardé le pauvre homme comme un serviteur fidèle, attaché de cœur à sa

mère et à lui, mais l'idée d'héroïsme ne lui était certes jamais venue à propos de frère Tranquille. Le récit de la duchesse fit passer devant ses yeux cette étrange figure du pédagogue errant, triste et seul dans les corridors du château de La Marche, subissant les railleries de tous, et acceptant sans murmure les mauvais traitements du maître lui-même.

Il vit, et ce fut ce qui le frappa le plus peut-être, cette longue figure blême de Tranquille, avec le sourire amer et résigné de l'esclave, — il se vit, lui, enfant entre les mains de cet homme écrasé par le mépris, provoqué par les mille piqûres de l'insulte quotidienne, de cet homme que chacun injuriait à plaisir, et que chacun pourtant, par un inexplicable retour, craignait vaguement au fond de l'âme.

Et quand Madame Isabelle vint à cette partie de son histoire où Graville, vainqueur, disposait de la veuve et de l'enfant, quand elle montra messire Olivier, frappant sur l'épaule du pédagogue qui avait demandé la mère et l'enfant pour sa vengeance, et lui disant « Prends-les, je te les donne, » Jean d'Armagnac se leva, la sueur froide au front, la pâleur à la joue et resta chancelant sur ses jambes qui tremblaient.

Il regarda Tranquille. Tranquille allait, poursuivant sa marche lente, tantôt croisant les bras sur sa poitrine, tantôt prenant à deux mains ses cheveux qu'il rejetait en arrière d'un air absorbé.

Le récit continuait; Jean le Blond, dont l'imagination violemment excitée, donnait aux faits racontés la vie et la couleur, Jean le Blond, qui assistait, comme spectateur, à cette évocation du passé, vit le tigre se changer en agneau, l'esclave révolté s'agenouiller et joindre ses mains frémissantes.

La duchesse n'eut pas le temps d'achever; Jean le Blond, emporté par un irrésistible élan se précipita sur frère Tranquille et le serra dans ses bras.

— C'est bien, mon enfant, murmurait la duchesse dont la voix s'étouffait dans les sanglots, quoi que tu fasses pour lui ce ne sera jamais assez!

Tranquille s'était arrêté stupéfait; il n'avait rien entendu; il ne comprenait pas ce transport soudain de reconnaissance et de tendresse. Il fixait sur Jean le Blond ses yeux égarés qui se détournaient toujours de la réalité pour suivre quelque fantasmagorie. Il écarta des deux mains son élève et le tint à la distance de ses bras étendus.

— Tout aux uns, rien aux autres! murmura-t-il d'une voix sourde. J'ai vu mon fils et ma fille. Pourquoi suis-je ici?

— Ami! bon et cher ami! disait Jean d'Armagnac en lui serrant les mains.

Frère Tranquille secoua la tête brusquement.

— Je rêve souvent, reprit-il en se parlant toujours à lui-même; ces jardins embrasés, ces monstres, cet anneau qui donne la toute-puissance de Dieu... il ne faut pas croire à ce qui est impossible!

— Et pourtant, se reprit-il avec une sorte de colère, ils ressemblent tous deux à ma pauvre Marion. Je les ai vus... je les ai bien vus, mon fils et ma fille! Pourquoi suis-je ici?

— Tranquille! s'écriait Jean le Blond, accoutumé à chercher en vain quelquefois le sens des paroles incohérentes qui tombaient de la bouche du pauvre homme, Tranquille, mon ami, mon père! Je sais ce que je suis, je sais ce que tu as fait, et tant que je vivrai, je t'aimerai, toi qui es mon sauveur et le sauveur de ma mère!

Tranquille détourna la tête; puis, tout à coup, il attira le jeune homme contre son cœur.

— Jean, dit-il d'une voix pleine de tendresse passionnée, mon petit Jean, tu as raison de m'aimer... moi, je t'aime trop pour mon repos en ce monde et pour mon salut éternel!

De grosses larmes roulaient sur sa joue. Il prit Jean par la main et le reconduisit à sa mère.

— Achevez, madame, dit-il, apprenez à l'enfant tout ce qu'il doit savoir. Peut-être n'avez-vous qu'un jour pour lui enseigner ses destinées, si grandes et si misérables!

Il regarda au dehors les rayons du soleil qui glissaient sous la feuillée, et il ajouta :

— Un jour dont les heures passent bien vite!

Sa voix s'éteignit; il traversa la chambre à grands pas, comme s'il eût voulu fuir, et s'agenouilla au prie-Dieu qui était derrière le lit de la Pavot, son front s'appuya contre le bois; il resta là immobile et muet. La duchesse Isabelle avait caché sa tête entre ses mains.

— Mon Dieu! balbutiait-elle parmi ses larmes, un jour, il a dit vrai, et que les heures de ce jour passent vite!

Elle attira la tête de Jean le Blond sur son sein.

— Enfant, reprit-elle, pauvre cher enfant! Si tu n'allais pas revenir! Si j'allais rester seule au monde, veuve de ma dernière joie et de mon dernier espoir!

Jean le Blond souriait.

— Est-ce ainsi que tu me donnes du courage? s'écria-t-il en relevant sa tête mutine.

La duchesse Isabelle le contempla un instant, ravie de le voir si vaillant et si beau; et la joie et la douleur se partageaient sa pauvre âme.

— Mon fils, dit-elle, d'une voix altérée et qui se raffermit à mesure qu'elle parlait. Je veux que tu aies du courage. Si je t'ai appris tout ce que tu sais maintenant, c'est qu'à l'heure de mourir, il ne fallait point que Jean d'Armagnac, comte de la Marche et duc de Nemours, ignorât comment sont morts ses pères. Tu combattras, mon fils, c'est ton devoir. Dieu te donnera peut-être la victoire, mais si tu dois succomber, tu tomberas frappé par devant et l'épée à la main, comme il convient au fils du duc Jacques, au petit-fils du connétable Bernard !

En ce moment, trois coups discrets furent frappés à la porte de la chambre; frère Tranquille frémit sur son prie-Dieu comme s'il eût redouté une attaque de vive force.

— Puis-je entrer, ma noble dame? dit la voix de la Pavot au dehors.

Quand la duchesse Isabelle eut répondu affirmativement, on vit se soulever la vieille tapisserie, et la bonne figure de la tavernière parut sur le seuil. Elle était chargée à plier sous le faix : elle portait dans ses bras le justaucorps de cuir, la casaque de dessus, les chausses en mailles avec les cuissards tannés, les brodequins à éperons et la toque surmontée d'un plumet, l'accoutrement complet enfin d'un cavalier armé à la légère. Sur son épaule était passé un fort baudrier de cuir et une ceinture à triple agrafe.

Maman Pavot embarrassée par son fardeau, arriva riant et soufflant jusqu'au milieu de la chambre. Derrière elle venait la petite Mirette, qui était bien chargée aussi.

— Simonnot ! cria la tavernière qui se retourna au moment où la tapisserie retombait, veille à la cuisine, fainéant, cela vaudra mieux que d'écouter aux portes !

— Ma noble dame, reprit-elle, voici de quoi faire un homme d'armes complet.

Elle déposait le costume pièce à pièce au chevet du lit; Jean le Blond, ne pouvant modérer son impatience, s'élança pour considérer de près chaque partie de l'ajustement.

— Que Dieu vous rende le bien que vous me faites, bonne femme !

dit-il avec plus d'émotion que n'en paraissait comporter la circonstance, grâce à vous, je vais mettre bas cet habit de mascarade !

— Par mon saint patron ! s'écria la Pavot qui restait devant lui les deux poings sur ses hanches et qui l'admirait de tout son cœur, ce gros drap et ce cuir ne vous feront pas plus gentil seigneur que votre satin rose, mon jeune maître !

— Ah ! madame, ma chère dame ! se reprit-elle en tournant vers la duchesse ses yeux humides, j'ai bien prié la Vierge pour qu'il me fût donné de voir avant de mourir le fier visage de l'enfant d'Armagnac... Mais, sur mon salut ! mes rêves eux-mêmes ne me le montraient pas si beau, de moitié !

La duchesse Isabelle lui tendit la main en souriant, et maman Pavot baisa cette main avec tendresse et respect.

Pendant cela, Mirette dressait une petite table et posait dessus son fardeau à elle qui consistait en vaisselle et en lingerie. Tout en mettant le couvert prestement, elle examinait du coin de l'œil ce beau jeune homme qui, dans la nuit de la veille, s'était battu comme un lion contre messire Jean Roland, mieux connu de nous sous le nom de Jean le Brun.

Pour Mirette, celui-ci était le *nec plus ultra* de la vaillance et de la force. Plus elle regardait le gentil page habillé de rose et d'azur, plus elle s'étonnait que ces membres gracieux eussent pu supporter l'effort de Jean Roland !

Mais elle regardait encore autre chose : ses yeux glissaient parfois, malgré elle, jusqu'au prie-Dieu où frère Tranquille restait immobile; elle comtemplait avec effroi cette figure creuse et blême qui ressemblait au visage d'un mort. Maman Pavot avait bien donné quelques explications à sa fille, mais ces explications, pour avoir été très longues, ne pêchaient point par trop de clarté; il restait un nuage dans l'esprit de Mirette; ce bel adolescent, cette noble dame, ce personnage étrange, empaqueté dans sa soutanelle, et qui ne ressemblait à rien de ce que Mirette avait pu voir, étaient pour elle les héros d'un roman mystérieux et tout plein de fantastiques ténèbres. Elle se sentait attirée vers le beau jeune homme et vers sa mère, mais l'homme à la soutanelle lui faisait peur.

— Dame Pavot, dit la duchesse, vous nous avez gardé bon souvenir, et je vous remercie.

— Vierge sainte ! s'écria la tavernière, attendez pour me remercier que je vous aie donné tout ce que je possède au monde, avec la vie de mon pauvre vieux corps par-dessus le marché, madame !

Frère Tranquille se leva doucement du prie-Dieu et vint mettre ses deux mains sur les épaules de la Pavot.

— Voilà qui est bien, Thérèse, ma voisine, dit-il; vous savez ce que je vous ai promis cette nuit, vous serez récompensée richement pour le souper d'hier, pour le dîner d'aujourd'hui et pour ces vêtement que vous donnez à notre petit seigneur Jean.

Les gros sourcils de la Pavot se froncèrent, et si la présence de Madame Isabelle ne lui eût pas imposé, frère Tranquille eût passé pour le coup un méchant quart d'heure.

— Bien, bien ! grommela-t-elle en poussant rudement Tranquille, qui chancela sur ses longues jambes, tu étais déjà un triste fou, il y a quinze ans, mon pauvre Andéol. Je t'ai retrouvé cette nuit comme je t'avais laissé jadis. Je sais que tu n'as point de malice, mais si tu veux que nous vivions ensemble comme des amis ne me parle plus jamais de payer avec or ou argent ce que je fais pour le sang d'Armagnac.

Tranquille baissa la tête et regagna son coin en murmurant :

— A votre fantaisie, Thérèse, ma voisine, comme l'argent et l'or ne me coûteront rien en ces temps-là, je voulais vous faire riche en récompense de votre bon cœur. Vous avez donné de l'aide à Marion, ma femme, autrefois, et maintenant vous portez secours à Madame Isabelle... mais peut-être avez-vous raison, Thérèse, mieux vaut n'être point rémunéré dans ce monde périssable, et garder le bien qu'on fait pour l'éternité...

Il s'accroupit sur la marche du prie-Dieu et appuya ses coudes contre ses genoux.

— Voici une bonne et belle défroque, sur ma parole ! s'écria Jean le Blond qui avait achevé son examen, merci, la mère ! vous ne savez pas quel service vous m'avez rendu !

Le couvert était mis; la petite Mirette sortit et revint presque aussitôt après avec deux plats d'étain brillant qui lançaient des nuages de savoureuse vapeur. Maman Pavot ne pouvait pas rester longtemps oisive, elle fit comme sa fillette et bientôt la table fléchit sous sa charge de mets. Il y avait, Dieu merci, de quoi donner la provende à douze grands appétits.

Jean le Blond vint prendre la main de sa mère et l'entraîna gaiement vers la table. En passant, la duchesse Isabelle mit un baiser sur le front de Mirette qui devint plus rose que le pourpoint du beau page.

— A table, Tranquille ! s'écria celui-ci, il faut faire honneur au

dîner de maman Pavot. Qui sait si nous nous retrouverons jamais à pareille fête?

Tranquille vint se placer au bout de la table et s'assit après avoir dit le bénédicité.

Il laissa Jean le Blond, qui le servait, emplir son assiette jusqu'au bord, mais au moment où il portait la première bouchée à ses lèvres, son regard tomba sur la duchesse Isabelle et il remit le morceau sur son assiette.

La duchesse luttait en vain contre son angoisse. Ce matin, l'effort qu'elle avait fait pour raconter à son fils les malheurs d'Armagnac l'avait ranimée par la fièvre; maintenant la fièvre était tombée; Isabelle essayait de sourire, mais son sourire faisait mal.

Jean le Blond, lui aussi avait la fièvre, mais à mesure que le jour avançait, sa fièvre à lui augmentait. L'heure du combat, pour ces fous qui ont du sang chaud plein les veines, c'est l'heure de la joie. Jean le Blond accusait la marche lente du temps.

Peut-être remarquait-il tout aussi bien que frère Tranquille la pâleur mortelle de sa mère. A tout le moins ne pouvait-il s'empêcher de voir la lugubre figure que faisait le pauvre pédagogue; mais son rôle était de fermer les yeux et, grâce à l'insouciance de son âge, il trouvait moyen d'avoir, en cette solennelle circonstance, une soif sincère et un franc appétit. Il mangeait, il buvait, et quand son regard se portait vers les diverses pièces du costume étalées au chevet du lit, il se sentait envie de piaffer, comme le cheval ardent qui entend au loin le son de la trompette.

— Laissez-nous, bonne femme, dit-il à la Pavot, qui était là pour servir, mais qui ne parlait plus parce qu'elle sentait vaguement la profonde tristesse de cette scène.

La Pavot se dirigea vers la porte non sans se retourner plus d'une fois. Quand elle fut partie, Jean d'Armagnac emplit le verre de la duchesse Isabelle et le verre de Tranquille.

— Ma mère, dit-il, et vous mon digne ami, je vous prie de me faire raison. Je bois à ma première bataille !

Les larmes de Madame Isabelle jaillirent et roulèrent sur sa joue décolorée. Elle voulut néanmoins tremper ses lèvres dans le verre, mais elle repoussa comme si c'eût été du sang.

Tranquille se leva; ses yeux eurent un fugitif éclair.

— Jean d'Armagnac, dit-il d'une voix ferme, que Dieu te donne la vaillance de ton père. Nul d'entre nous n'échappe à sa destinée. Ceux qui t'aiment ont voulu te cacher ton nom; à l'heure

marquée, le voile s'est déchiré de lui-même. Jean d'Armagnac, comte de la Marche et duc de Nemours, je bois à ta première bataille !

Il vida sa coupe d'un seul trait.

IV

FILS ET MÈRE

. . . .

— Mes yeux se ferment, murmurait Jean le Blond, qui était demi couché sur la chaise longue, à la place occupée naguère par la duchesse Isabelle; sais-tu, mère, que voilà bien des nuits que je n'ai pas eu de sommeil. Il fait encore grand jour; en cette saison, la brune ne vient guère qu'à huit heures... si je me repose un peu, je serai plus fort ce soir.

— Il fait encore grand jour, répéta machinalement Madame Isabelle, repose-toi, mon fils, la brune ne vient qu'à huit heures.

Les paupières lassées du bel adolescent battirent, puis tombèrent; mais il rouvrit les yeux presqu'aussitôt après.

— J'avais pourtant bien des choses à faire, reprit-il, et bien des choses à te dire. J'aurais voulu essayer ces vêtements qui n'ont pas été faits pour moi. J'aurais voulu te parler...

Il s'interrompit et attira la main de la duchesse qu'il colla contre ses lèvres.

— Oui, poursuivit-il en baissant la voix et en glissant un regard vers Tranquille, j'aurais voulu te parler à toi toute seule.

Le pédagogue était debout devant la fenêtre; il avait le dos tourné, la charpente irrégulière et osseuse de son grand corps se déta-

chait en noir sur le mur de la cour inondé de soleil. Il ne bougeait pas ; sa tête se penchait sur sa poitrine et l'on devinait l'effort de sa respiration pénible.

— Il n'entend pas... dit Madame Isabelle en secouant la tête, si tu as quelque chose à me confier, mon pauvre enfant, tu peux parler sans crainte.

Une nuance rosée vint aux joues de Jean le Blond.

— Eh bien, oui, reprit-il, j'ai quelque chose à te confier, ma mère. Tu l'as deviné déjà, peut-être, car tu sais bien comme je t'aime, n'est-ce pas? et si je t'ai quittée, il m'a fallu devenir fou... Qu'est-ce qui nous rend fous, nous autres jeunes gens?

— Le cœur, interrompit madame Isabelle qui trouva la force de sourire.

— Que tu es bonne, ma mère ! s'écria Jean le Blond en couvrant de baisers les mains qu'il retenait toujours. J'aurais dû ne te rien cacher, et tu n'aurais pas été inquiète... Mais peut-être aussi, tu m'aurais défendu de partir.

Il interrogeait sa mère d'un regard inquiet.

— Peut-être... répondit la duchesse dont le sourire devint triste.

— Écoute, ma mère, reprit Jean d'Armagnac, c'est Dieu qui l'a mise sur mon chemin... c'est Dieu qui me l'a montrée si belle et si bonne ! Si tu aimes ton fils, ma mère, il faut lui pardonner.

— Je lui pardonne, prononça la voix douce et grave de Madame Isabelle.

— Il faut faire plus, ma mère... Il faut aimer celle que ton fils aime.

— Je l'aime, dit encore Madame Isabelle qui se pencha pour déposer sur le front de Jean d'Armagnac un long et tendre baiser.

Il releva sur elle son regard plein de reconnaissance et dit en lui rendant ses caresses :

— Merci, ma mère, merci ! Je n'ai jamais été si heureux de ma vie ! Et tu as raison de l'aimer, va, car elle est meilleure encore que belle. C'est elle qui m'a donné mission de sauver notre sire le roi. Si je me suis conduit comme un gentilhomme avant de savoir le nom de mon père, c'est à elle que je le dois.

Les yeux de la duchesse Isabelle avaient quitté le front de son fils pour se perdre dans le vide. Une pensée venait de naître dans son esprit et l'occupait désormais tout entière.

— Peut-être... pensait-elle, plongée dans une soudaine rêverie, je vais la voir : elle saura tout... Mais viendra-t-elle?

— Tu ne m'écoutes plus, ma mère? murmura Jean le Blond, dont les paupières chargées de sommeil demandaient à se fermer. J'avais peur, j'avais grand'peur que tu ne lui fisses un crime de sa destinée. J'ai bien compris tout ce qui s'est passé, ma mère : Madame Blanche, sans le savoir, a recueilli notre héritage, Madame Blanche porte notre nom, et les honneurs qui n'appartiennent qu'à toi, on les rend à Madame Blanche. N'est-ce pas Dieu qui a fait notre rencontre, ma mère, pour empêcher la pauvre douce fille innocente d'être précipitée, au jour de la justice, dans un abîme de misères? Elle a un cœur de princesse, et la honte l'aurait tuée... au lieu de cela, ma mère, quand tu seras sur ton trône nous nous asseoirons tous deux à tes pieds : ton fils et ta fille... Et Blanche en s'éveillant trouvera la réalité meilleure encore que son rêve !

Il s'arrêta, ses paupières étaient closes et un sourire heureux jouait autour de ses lèvres.

— M'entends-tu, ma mère? balbutia-t-il, de cette voix paresseuse des gens qui s'endorment.

— Je t'entends, répliqua Madame Isabelle, dont la pensée était ailleurs.

— Et trouves-tu que j'ai raison, ma mère?

— Oui... Je trouve que tu as raison.

Les yeux de Jean le Blond se rouvrirent à demi.

— Eh bien, alors, dit-il, en mettant la main de sa mère sur ses lèvres, je prie Dieu et la sainte Vierge de faire que je ne meure point ce soir, car se serait grande pitié de quitter tant de bonheur ! A bientôt, ma mère... si je dormais trop tard tu me réveillerais.

Sa tête se renversa sur le dossier de la chaise longue. C'était sans défiance qu'il laissait à la duchesse Isabelle le soin de lui rappeler l'heure de la bataille, car les mœurs du temps étaient ainsi; et les mères, aussi bien que les fiancées, ceignaient l'épée de celui qui allait combattre et mourir.

D'ailleurs Madame Isabelle, la nuit précédente, n'avait-elle pas dit à Tranquille, pendant que ses doigts caressants lustraient les blonds cheveux de Jean d'Armagnac : Tu as bien fait !

Tu as bien fait de révéler à l'enfant le nom de son père outragé, tu as bien fait de mettre un glaive dans la main de l'enfant pour venger l'honneur de sa mère !

C'était cela que voulait dire Madame Isabelle, c'était cela que Jean le Blond avait compris.

Mais s'il eût pu voir sa mère en ce moment, ses idées auraient

changé. Sa mère contemplait son sommeil d'un œil morne, plein de tristesse découragée. Jean le Blond aurait compris que ce cœur maternel dédaignait désormais la vengeance, dédaignait peut-être l'honneur même, dédaignait tout ce qui n'était pas la vie de l'enfant bien-aimé.

Les yeux de la duchesse Isabelle n'avaient point de larmes, mais l'angoisse de son âme déchirée se lisait en caractères profonds sur ce visage, dont la beauté tragique avait exprimé tant et de si longues tortures !

L'horloge de Saint-Eustache sonna cinq heures. Les vibrations se prolongèrent dans le silence pendant la moitié d'une minute, puis la chambre devint muette comme un cercueil.

V

LA TOILETTE DE TRANQUILLE

Un peu de temps avait passé. Tranquille était debout devant la duchesse à côté de Jean le Blond endormi. Il parlait à voix basse pour ne point éveiller l'enfant, et son visage exprimait un remords.

— Vous m'aviez dit : Tu as bien fait, murmurait-il, et quand vous m'approuvez, je ne prends point souci d'interroger ma conscience. A quoi bon ? puisque tout ce que je fais est pour vous. L'enfant a montré cette nuit qu'il est le fils de son père... Mais ce Tarchino ne manie pas le fer comme un gentilhomme, il vient d'Italie : au lieu de combattre, il assassine. Quand mon parent, le soldat Jérôme me disait cela autrefois, je n'y faisais pas attention ; que m'importait la lâcheté de ce vil spadassin ! maintenant je me souviens, et il me semble que toutes les paroles de Jérôme sont gravées au fond de ma mémoire. Jérôme a toujours été fier de la science en fait d'escrime et pourtant il avoue que l'épée de Tarchino trouverait aisément le défaut de sa parade. Tarchino possède un coup déloyal, une botte secrète, comme ils appellent cela, qui le rend maître de la vie de son adversaire.

La duchesse Isabelle était habituée à suivre patiemment les détours où se perdait la pensée capricieuse de Tranquille, mais cette fois la patience était bien difficile.

— Dites-moi ce que vous avez fait, interrompit-elle. Je souffre.

Tranquille serra sa poitrine à deux mains.

— Vous souffrez ! répéta-t-il,

Puis il reprit :

— Voici ce que j'ai fait, madame, c'est bien peu de chose ou plutôt ce n'est rien. Quand je vous ai quittée ce matin, je me suis rendu à l'auberge du père Pavot où se réunissaient autrefois les gens d'Armagnac et où descendent maintenant les soudards de Graville. Pavot ne ressemble guère à sa femme; il s'est vendu corps et âme au nouveau seigneur et vous n'avez pas au monde un plus mortel ennemi. J'espérais trouver dans sa maison mon cousin Jérôme et j'ai eu d'abord un instant de joie, car les valets de l'auberge m'ont dit qu'en effet, il était dans son lit et qu'il dormait.

Mon cousin Jérôme est un soldat, il s'aime lui-même et ne pense aux autres qu'après avoir consulté son intérêt. Il m'a reconnu et il m'a dit : « Du diable si ce n'est pas un méchant présage que de voir à son réveil une figure comme la tienne, Andéol, mon cousin ! »

— Jérôme, ai-je répondu, vous avez mangé le pain d'Armagnac autrefois, vous en souvenez-vous?

— Je me souviens que le pain d'Armagnac était dur ! a-t-il répliqué en tournant la tête.

Car il a bien vu tout de suite que je venais lui demander secours. Je n'avais déjà plus beaucoup de courage; j'ai dit pourtant :

— Mon bon cousin, vous n'avez pas du moins oublié que vous sauvâtes un jour la vie de Madame Isabelle et du dernier Armagnac.

— J'étais jeune quand je fis cela, m'a-t-il réparti rudement.

Mes mains se sont jointes malgré moi.

— Ah ! mon cousin ! me suis-je écrié, mon bon cousin Jérôme, nous avons joué ensemble tous deux, enfants que nous étions, au beau pays d'Armagnac. Cette action que vous reniez, vous sera comptée à l'heure de votre mort et fera peut-être votre salut éternel. Mon cousin, le petit Jean d'Armagnac, que vous aimiez tant autrefois, doit croiser le fer ce soir avec Vincenzio Tarchino, le capitaine.

Jérôme a sauté hors de son lit et s'est mis sur ses pieds; il n'est pas si méchant qu'il veut en avoir l'air, seulement, quand il réfléchit, le bon mouvement de son cœur s'arrête et il se demande : Que m'en reviendra-t-il?

— Tarchino ! s'est-il écrié, il faut attacher l'enfant sur un cheval et l'emmener au diable ! — Mon cousin, lui ai-je dit, l'enfant est un homme. Je l'ai entendu qui grommelait : — Oui, oui, et un beau

jeune homme ! Mais on n'a pas eu confiance en moi, dans le temps, qu'on s'arrange et qu'on ne me rompe plus les oreilles !

— Il connaît donc mon fils Jean, interrompit ici la duchesse, puisqu'il dit que c'est un beau jeune homme?

— J'ai compris, répondit Tranquille, qu'ils avaient pu se rencontrer tous les deux dans la forêt de Benevent... Jérôme ne m'a rien dit à ce sujet, mais ce n'est peut-être pas tout à fait par la grâce de Dieu que mon jeune sire Jean manie si bien l'épée de son père. Pour revenir à mon cousin Jérôme, je le croyais à demi vaincu et j'ai poursuivi : — L'œuvre des méchants n'a pas de duré. Voici la régence de Madame Anne qui s'en va finissant, et le roi Charles qui devient un homme. Cette nuit, mon jeune sire Jean a sauvé la vie du roi Charles avec l'aide de Dieu. — Oh ! Oh ! s'est écrié Jérôme, c'est lui qui a fait le coup? Jarni ! voici un jeune coq à qui les ergots poussent vite ! Eh bien, s'il n'a pas six pouces de fer dans la poitrine ce soir, cela pourra lui servir. — D'autant, ai-je repris, que Monseigneur Louis, duc d'Orléans, lui a donné l'accolade en promettant bien de se souvenir de lui ! Les choses vont changer. Armagnac va reprendre l'héritage de son père et ceux qui l'auront servi ne s'en repentiront point.

— C'est ton avis, mon cousin Tranquille? m'a dit Jérôme qui était tout pensif. Moi, j'ai répondu : — c'est mon avis. — Eh bien, mon cousin, s'est écrié Jérôme, tu vas plus vite en besogne que moi : ce n'est pas encore le mien.

Il s'est remis dans son lit et a ramené la couverture sur ses oreilles.

— Au nom de Dieu !... ai-je voulu poursuivre... Mais Jérôme m'a coupé la parole en disant :

— Andéol, mon cousin, si tu as espéré que j'irais me faire tuer pour les beaux yeux de ton jeune seigneur, tu es encore plus fou que je ne pensais...

Je m'en allais bien triste et découragé, lorsqu'il m'a rappelé pour me demander l'heure et le lieu du rendez-vous. — Bien choisi ! s'est-il écrié après ma réponse, à l'arrivoir du Louvre ! juste sous les arbalètes des archers de Graville qui gardent le château ! Par la morbleu ! je ne puis pas laisser assassiner cet enfant-là... D'ailleurs Madame Blanche ne me le pardonnerait pas !

— Il a dit cela? interrompit la duchesse Isabelle avec vivacité.

— Oui, répéta frère Tranquille je suis bien sûr qu'il a dit cela. Et il a ajouté : — N'espère pas plus que je ne promets, mon cousin Andéol. Tu sais bien que je ne suis pas un chevalier errant. J'irai, je

servirai de témoin afin que la lutte soit loyale voilà tout... va-t'en !

Pendant les dernières paroles de Tranquille, la duchesse Isabelle avait pris sur le lit son chaperon et son voile; elle s'apprêtait pour sortir.

— Il n'y a rien à espérer de ce côté, dit-elle avec plus de fermeté dans la voix, il ne peut y avoir de combat loyal entre un spadassin et un enfant... J'étais folle, Tranquille, quand je t'ai dit cette nuit : tu as bien fait.

Tranquille baissa les yeux sous ce reproche, juste ou non, et garda un silence respectueux.

— J'étais folle ! reprit la duchesse en s'animant, la colère m'avait aveuglée. Qu'importe au suzerain l'insulte d'un vassal ! Et n'est-ce pas démence que de laisser le fils d'Armagnac croiser l'épée avec un mercenaire !

— C'est vrai, cela ! s'écria Tranquille dont les yeux s'ouvrirent tout grands, c'est bien vrai ! !

— Tu as mal fait, reprit Madame Isabelle; il fallait laisser l'ignorance au-devant de lui comme un bouclier. En un jour tu as perdu le travail de quinze années !

Tranquille n'osait plus relever ses paupières et il répétait d'une voix désolée.

— C'est vrai cela ! c'est bien vrai !

Ce n'était pas lui qui pouvait démêler ce qu'il y avait d'injuste dans le reproche de Madame Isabelle; il aimait Jean d'Armagnac du même cœur que sa mère.

— Une semaine encore poursuivait la duchesse, moins que cela peut-être, et l'enfant eût été sauvé ! car voici que l'étoile d'Armagnac recommence à briller au ciel... et c'est au moment où nous touchions le port que ton imprudence nous jette sur l'écueil !

Tranquille se frappa la poitrine et ne répondit point. La duchesse ne voyait pas la torture de son pauvre serviteur; elle continuait les yeux fixés sur son fils endormi :

— Et le mal que tu as fait, tu ne peux pas le réparer. Il y en a qui prendraient une épée et qui s'élanceraient au-devant du danger... mais toi, Tranquille, tu ne sais pas te servir de l'épée !

Le pédagogue dont les jambes chancelaient s'appuya au dossier d'un fauteuil pour ne pas tomber à la renverse; chacune de ces paroles était un poignard qui s'enfonçait et se retournait dans son cœur.

— C'est vrai ! fit-il en un gémissement. Tout ce que vous dites est vrai, ma noble dame !

Isabelle avait achevé ses préparatifs de départ.

— Je n'ose pas l'embrasser, dit-elle, de peur de l'éveiller... car, entends-bien cela, Tranquille, durant mon absence je ne veux pas qu'il s'éveille. Veille sur lui, protège son repos, l'heure sonnera sans qu'il l'entende et peut-être éviterons-nous le plus grand de tous les malheurs !

Chaque fois que Madame Isabelle mettait une idée sur le tapis, le pauvre Tranquille la saisissait avec avidité; il se redressa, une lueur de naïf espoir brilla parmi sa tristesse.

— C'est vrai ! dit-il, suivant son habitude, je n'avais pas songé à cela.

Puis il ajouta en souriant tout à coup :

— Il y a si longtemps qu'il n'a dormi ! Voici cinq heures et la demie... Je promets bien qu'il ne s'éveillera pas avant minuit !

— Que Dieu le veuille ! c'est pour lui que je vais m'efforcer.

Comme elle soulevait la tapisserie, Tranquille fit un pas vers elle.

— Ma noble dame, murmura-t-il, je vais bien souffrir, si vous ne me dites pas que vous me pardonnez.

La duchesse Isabelle n'avait certes pas la conscience du mal qu'elle venait de lui faire; elle était trop bonne pour ne pas garder au seul serviteur qui l'eût suivie dans sa détresse, une reconnaissance profonde. Mieux que personne au monde, elle connaissait Tranquille.

Ce que nous avons dit une fois aux premières pages de ce récit, la duchesse Isabelle était capable de le sentir. Dans frère Tranquille, il y avait deux hommes : celui qu'on voyait, timide et presque inerte, celui qu'on espérait, à de certaines heures et sans savoir pourquoi, puissant et vaillant; celui qui rampait dans l'humilité de sa sphère bornée, celui qui allait se redresser peut-être inopinément et grandir soudain au-dessus de la taille virile.

Ces choses ne s'expliquent point; rien ne dit à l'avance que l'étincelle peut jaillir du caillou perdu sous la poudre du chemin.

Quand frère Tranquille s'en vint lui demander pardon humblement et simplement, elle vit passer devant ses yeux ces quinze années d'abnégation tendre et de dévouement sans limites; elle prit la main de Tranquille, ému jusqu'aux larmes, et la pressa entre les siennes avec un sourire tout plein de gratitude.

— Ami, dit-elle, moi, je ne vous demande pas pardon parce que vous savez bien que je suis sa mère, et que la douleur rend aveugle. Mais à cette heure d'angoisse, je vous le dis, Tranquille, ceux qui portent le nom d'Armagnac vivront et mourront reconnaissants de vos services.

Elle lâcha la main de Tranquille et disparut derrière la draperie.

Tranquille resta un instant comme atterré.

— Services ! murmura-t-il, reconnaissants ! Voilà ce qu'elle m'a dit ! Seigneur Jésus ! Elle ne m'a donc pas pardonné !

Sa figure était bouleversée; il se prit à parcourir la chambre à grands pas.

— C'est moi qui ai fait cela, pensait-il, le cœur serré par un poignant remords; c'est moi qui ai dit à l'enfant : « Prends ton épée !...» Si l'héritier d'Armagnac meurt dans ce combat inégal, c'est moi qui l'aurai tué ! Comment me pardonnerait-elle?

Il s'arrêta tout à coup et se tordit les mains, tandis que des sanglots soulevaient sa poitrine.

— Marion, ma pauvre femme, murmura-t-il. Tu vois que j'ai bien fait d'abandonner nos petits enfants dès le berceau ! ceux que j'aime trop, je les tue !

Des gouttes de sueur froide glissaient le long de ses tempes.

En arpentant la chambre il gesticulait comme un insensé. Son pas lourd frappait le plancher sans précaution; il ne songeait plus à ce précieux sommeil qu'il avait mission de sauvegarder, et si Jean le Blond ne s'éveillait pas, c'est qu'il dormait bien, je vous le jure !

Tranquille s'agita ainsi pendant plusieurs minutes, puis il vint s'asseoir entre la chaise longue et le lit où maman Pavot avait déposé le costume de cavalier. Il y avait une demi-heure qu'il était seul et le jour ne baissait point encore.

Il mesurait à la longueur d'un siècle le temps qui devait s'écouler encore jusqu'à la tombée de la brune. La responsabilité qui pesait sur lui l'écrasait; il lui semblait que s'il ne rendait pas le fils à sa mère, la duchesse cette fois lui dirait : c'est toi qui es le meurtrier.

Jusqu'alors, le sommeil de Jean d'Armagnac avait été calme et profond; la fatigue est le meilleur des narcotiques, et Jean le Blond était bien fatigué, mais au moment où frère Tranquille s'asseyait entre la chaise longue et le lit, Jean le Blond commença de s'agiter dans son repos, Tranquille se leva tout droit, puis ses genoux chancelants plièrent, et il se prosterna.

— Ne t'éveille pas, balbutia-t-il les mains jointes, en s'adressant à l'enfant dans sa détresse naïve. Ne t'éveille pas, au nom de Dieu ! C'est ta vie et celle de ta mère !

— Jean, mon seigneur, reprit-il en changeant de ton et en donnant à sa voix des inflexions persuasives, mon jeune sire Jean, voilà bien des nuits que vous ne dormez point, ce n'est pas assez de quelques heures de sommeil ; à votre âge, le repos est si bon ! Dormez dormez, mon seigneur, à la grâce de Dieu tout-puissant, et sous la garde de votre serviteur fidèle.

Sa voix s'était adoucie jusqu'au murmure ; vous n'eussiez dit à l'entendre parler, ce chant monotone et contenu de la nourrice attentive qui balance en mesure le berceau de l'enfant.

L'horloge de Saint-Eustache sonna six coups, et l'angélus du soir jeta son triple appel du haut du clocher. Il y avait une demi-heure qu'Isabelle était partie.

Jean le Blond étendit ses deux bras en avant, et cria de cette voix sourde qu'étouffe le cauchemar :

— Une épée ! une épée !....

Tranquille, dont le regard peignait une indicible terreur, chercha de l'œil autour de la chambre le glaive qui pendait naguère au côté du beau jeune homme. L'épée à la garde de fer bruni, à la lame noire et longue était accrochée derrière le lit de la Pavot. Tranquille releva le rideau du lit et le fixa de son mieux à la muraille pour cacher cette arme que demandait le pauvre enfant et qui ne devait point protéger sa vie contre l'adresse lâche de l'assassin.

— Une épée ! répétait Jean d'Armagnac au front de qui brillaient des gouttes de sueur, une épée pour venger mon père et ma mère !

Tranquille se tordait les mains, car il sentait bien que ce sommeil ne pouvait durer désormais longtemps. Le jour était moins clair ; au sommet des arbres il n'y avait plus de rayons, mais le soleil dorait encore les girouettes des maisons voisines.

Tranquille regarda la porte.

— J'aurais beau la fermer, murmura-t-il, ce n'est pas une porte close qui arrêterait Armagnac sur le chemin du combat.

Ses yeux glissèrent vers la fenêtre ouverte.

— Et voici d'ailleurs un autre chemin, ajouta-t-il, si j'étais fort je m'opposerais à son départ, mais Dieu m'a mis au dernier rang des hommes et je suis plus faible qu'une femme.

Au-devant de la fenêtre, entre deux colonnettes torses en bois de

chêne bruni par le temps, un miroir d'acier poli de forme ovale pivotait. Ce fut par hasard que les yeux de Tranquille rencontrèrent ce miroir; on pourrait presque dire que Tranquille ne se connaissait pas lui-même, tant il lui était arrivé rarement de chercher son image dans une glace.

Le miroir lui renvoya son visage hâve et maigre entouré de cheveux qui s'allongeaient en mèches raides comme des serpents. Il recula d'un pas d'abord comme s'il se fut trouvé en présence d'un fantôme, puis une sorte de curiosité enfantine le saisit et il s'approcha pour mieux voir.

— Je me croyais plus vieux que cela, murmura-t-il; Tarchino n'est pas si jeune que moi,

Il eut un sourire amer et triste.

— Mais Tarchino, poursuivit-il, ne tremble pas à la vue d'une épée.

Il secoua la tête et tourna le dos au miroir comme s'il eut voulu témoigner du profond dédain qu'il avait pour lui-même.

— Pauvre dame et pauvre enfant ! pensa-t-il tout haut, mieux eut valu pour vous, à la place de mon dévouement inutile, la pitié du dernier soudard. Je ne peux rien; je ne sais que prier, et Dieu n'exauce pas ma prière.

Il entendit sonner la demie de six heures et son cœur se dilata en un mouvement de joyeux espoir; mais à ce moment-là même Jean le Blond se dressa sur sa chaise longue et se frotta les yeux en disant :

— J'ai assez dormi.

Tranquille s'effaça dans l'embrasure de la fenêtre où il demeura immobile et sans parole, son souffle même s'était arrêté dans sa poitrine.

Jean le Blond promena tout autour de lui ses yeux demi ouverts et chargés de sommeil.

— Ma mère ! appela-t-il d'une voix engourdie.

Et comme la duchesse Isabelle n'avait garde de répondre, Jean d'Armagnac appela encore:

— Tranquille !

Point de réponse cette fois plus que l'autre. La tête blonde de Jean d'Armagnac retomba contre le dossier de la chaise, tandis qu'il balbutiait :

— Il fait grand jour encore. J'ai le temps de dormir.

L'âme tout entière de Tranquille s'élança vers Dieu pour lui

ɜndre grâce; il espérait maintenant, d'autant mieux qu'à ce mo-
ıent d'angoisse suprême où il avait vu son petit seigneur Jean lut-
ɜr contre le sommeil sauveur, une idée lui était venue.

Il avait caché l'épée, ne pouvait-il cacher le costume de cavalier? :n un moment où son orgueil se révoltait contre la faiblesse de son œur maternel, la veuve d'Armagnac avait demandé un harnais 'homme de guerre, mais elle s'était ravisée depuis, mais elle avait it : « Jean d'Armagnac, comte de la Marche, duc de Nemours ne eut croiser le fer contre un mercenaire ! »

Tranquille traversa la chambre sur la pointe des pieds et revint ers le lit où étaient déposées les hardes; il souleva les couvertures our faire une cachette et déjà le justaucorps de cuir disparaissait ɔus la laine épaisse, lorsque frère Tranquille s'arrêta tout à coup ensif et les yeux cloués au sol.

— Un autre ne s'y prendrait pas ainsi, songea-t-il, un autre grafcrait ces cuissards de buffle et passerait ce justaucorps, un utre serrerait cette ceinture autour de ses reins, coifferait cette ɔque et ceindrait cette épée, mais moi !

Il s'arrêta et se prit à rire en haussant les épaules avec mé-ris.

— Oh ! moi, poursuivit-il, saurais-je seulement par où commencer ı toilette d'un homme d'armes? Il y a là-dedans des choses dont je e connais pas même l'usage !

Il examinait gauchement les chausses et les manches de mailles.

— Non, non, murmurait-il, cela n'est point fait pour moi.

Mais tout en parlant ainsi, il continuait de manier les pièces ıconnues de ce belliqueux costume; machinalement encore, et ous appuyons sur ce mot, car frère Tranquille se fut regardé ıi-même comme fou à lier, s'il eût soupçonné sa propre fantai-e; machinalement, il défit une à une les agrafes de sa vieille sou-ınelle.

Il hésita, puis il s'assit au pied du lit. Le hasard voulut que Jean : Blond fit un de ces mouvements brusques qui agitaient son som-ıeil. Un éclair s'alluma dans l'œil de Tranquille, et, à son insu, il ;péta entre ses dents :

— Oui, oui... c'est bien vrai... d'autres feraient cela !

Ses pauvres chausses, arrivées à un état de maturité vénérable, ɔmbèrent sur le carreau de la chambre; ses jambes nues frisson-èrent en touchant les mailles froides; mais il se prit à sourire

comme un enfant lorsqu'il vit le tissu d'acier dessiner les lignes anguleuses de ses genoux.

— Cela devrait être fort, pourtant, pensa-t-il en tendant son jarret, où saillirent et craquèrent de gros muscles. Aussi je n'ai jamais essayé...

Il laça tout d'un temps la paire de brodequins, puis il passa dans leurs boucles les courroies des tibiales, des genouillères et des cuissards. Il avait, le pauvre bon frère Tranquille, des jambes parfaitement armées à la légère, et vous ne sauriez vous représenter son étonnement prodigieux; car il s'éveilla en ce moment et jeta un regard stupéfait sur ses chausses à lui, ses chausses mûres, ses chausses flasques et trouées, qui faisaient ordure sur le carreau.

Il devint rouge depuis le menton jusqu'à la racine des cheveux, et son premier mouvement fut de se déshabiller bien vite; car ceci lui semblait une mascarade indigne de son âge et de sa gravité. Mais Jean le Blond fit encore un soubresaut sur sa chaise longue.

— Eh bien! murmura frère Tranquille, dont le grand œil triste eut une lueur d'héroïsme naïf, je ne me battrais pas si j'ai peur; mais on me tuera, et cela prendra du temps!

Sa soutanelle, sa vieille et chère soutanelle, alla rejoindre les chausses noires sur le carreau. Certes, frère Tranquille n'aurait jamais pu penser qu'un jour de sa vie il serait séparé de sa soutanelle.

Le justaucorps de buffle fut agrafé tant bien que mal, et frère Tranquille se disait de bonne foi :

— Tout cela semble fait à ma taille; c'eût été beaucoup trop grand pour mon jeune seigneur Jean.

Par-dessus le justaucorps, il attacha les manches de mailles; il boucla la ceinture où pendait la dague à filets, mais sans trop regarder la dague dont l'aspect lui faisait froid dans les os. Car il savait bien qu'à l'aide de cet instrument on achevait les pauvres diables terrassés déjà par l'épée.

Restait la toque, qu'il mit à l'envers, puis à l'endroit.

En ce moment, la conscience de ce qu'il allait faire était complète en lui; elle était venue peu à peu, par une route détournée à travers des frayeurs enfantines et de puérils étonnements, mais elle était venue; frère Tranquille savait qu'il allait mourir.

Aussi écarta-t-il le rideau qui cachait l'épée, d'un geste déjà plus ferme et plus mâle. En face de l'épée, sa tête se redressa malgré lui;

hésita encore, mais pas longtemps, et il saisit le glaive avec une ›rte d'empressement joyeux.

— Oh ! oh ! fit-il en soulevant la lourde épée à bout de bras, je 'aurais jamais cru que c'était si léger !

Il fit passer sa tête dans le baudrier, et la poignée de fer bruni attit contre son flanc. D'un pied dédaigneux il repoussa sous lit les pauvres chausses noires et la soutanelle si longtemps imée.

Pour le coup, la brune tombait; les girouettes n'avaient plus de ›leil, et les maisons lointaines commençaient à se voiler dans le rouillard du soir. Frère Tranquille se dirigea vers la porte en étouf- int le bruit de ses brodequins armés de pointes d'acier.

— Il ne me manque plus qu'un cheval, pensa-t-il en souriant avec ne certaine gaillardise; je suis peut-être, sans le savoir, un paladin t un foudre de guerre !

Il allait passer le seuil, lorsque son regard fut attiré par le mi- ›ir qui luisait au-devant de la fenêtre. La coquetterie lui venait ıns doute avec la vaillance, car il fut pris par une irrésistible envie e se contempler en face. Il s'approcha du miroir, cambrant de son ıieux sa taille voûtée et rejetant en arrière les mèches de ses longs heveux. Le miroir, qui naguère lui avait montré son image hum- le et triste, lui renvoya cette fois un front mâle qu'entourait une uréole de fierté. Il semblait que sa taille avait grandi d'une oudée.

C'était un homme que le pauvre Tranquille, c'était si bien un omme, qu'en se voyant lui-même, il eut un élan d'orgueil.

Puis ses yeux se baissèrent timidement et le rouge vint à son ront incliné de nouveau, tandis qu'il pensait bien malgré lui :

— J'aurais voulu, avant de mourir, que Madame Isabelle me vît insi...

Ce fut son dernier caprice d'enfant.

— Adieu Jean, mon petit seigneur Jean, dit-il en s'agenouillant uprès d'Armagnac endormi et en lui baisant les mains avec une endresse passionnée, je vais aller bientôt auprès de Jésus et de Marie, les prierai, monseigneur, qu'ils vous fassent bien heureux ainsi ue votre sainte mère en ce monde et dans l'autre. Adieu Jean d'Ar- ıagnac, reposez en paix, mon cher seigneur. Ni vous ni elle, ne ıurez jamais ce qu'il y avait dans le cœur de Tranquille !

Il se leva brusquement et passa le revers de sa main sur son front, ommme si cette parole l'eût étonné lui-même.

Puis il franchit le seuil, et comme Simonnot armé aussi en guerr
lui barrait le passage, il le poussa de côté avec rudesse et gagna l
rue sans se retourner.

L'instant d'après, il marchait la tête haute, et la main à la gard
de son épée, vers la tour du Louvre.

VI

REPENS-TOI

Tout était désarroi, lassitude, et tristesse, entre les murailles de l'hôtel de la Marche. Cette belle fête israélite qui devait durer trois jours et faire époque assurément dans l'histoire avait fini de la façon la plus lamentable. La nuit, joyeusement commencée, ne devait pas avoir de lendemain.

Quand le soleil se leva sur les pittoresques magnificences du pays de Jérusalem, tout cet immense tableau, si brillant aux lumières, apparut déteint et honteux. Les décorations théâtrales sont comme les oiseaux nocturnes qui craignent l'éclat du jour.

Entre le palais de Salomon et le temple, une large mare de sang marquait la place où avait eu lieu le combat; maître Richard aurait reconnu sur la terre rougie, un des gants qu'il avait vendus la veille au malheureux Thibaut de Ferrières. Sur un large espace de terrain, le sol était couvert de lambeaux de velours et de débris de toute sorte. On voyait encore, à droite de ce champ de bataille, les brocs et les verres demi pleins sur les tables placées en dehors du palais improvisé.

La voûte sous laquelle on passait naguère pour entrer dans les jardins illuminés était close maintenant. De temps à autre, sur les murailles où ne flottaient plus les bannières au-dessus des

pavois orgueilleux, le pas d'une sentinelle retentissait; on entendait la hampe des lances frapper le granit sonore et la voix des hommes d'armes crier qui vive à l'approche des rondes.

Le château de la Marche était sur le pied de guerre.

Pendant cette nuit de fête, les événements avaient fait un pas de géant; le sire de Ferrières avait payé de sa vie sa tentative contre la personne royale, mais Olivier de Graville, son maître, était responsable de cette attaque, il lui fallait désormais choisir entre la rebellion ouverte ou l'échafaud.

A moins que la cage de fer, où Jacques d'Armagnac avait gémi si lontemps, ne lui offrit un moyen terme entre ces deux extrémités.

Or Graville était un soldat avant d'être un courtisan; bien que sa vaillance eût dû fléchir dans la vie molle qu'il menait depuis tant d'années, il se détermina, bon gré, mal gré, à tenter le sort de la résistance.

Ce ne fut pas sans maudire le maladroit dévouement de Thibaut de Ferrières, qui selon l'opinion de Vincenzio Tarchino, poète et maître en fait d'armes, n'était pas assez puni par la mort même.

Durant tout le jour, des courriers partirent à franc étrier de l'hôtel de la Marche pour se rendre à l'hôtel Saint-Paul, où Madame Anne, régente de France, faisait sa demeure. Ces courriers revinrent l'un après l'autre. Les nouvelles apportées par eux ne circulèrent point officiellement dans la salle d'armes du château, et les soudards désappointés se disaient tout bas que messire Olivier leur seigneur ne pouvait plus compter sur la fille de Louis XI. Ceci brisait violemment la meilleure corde qui fut à l'arc de messire Olivier.

Il lui restait l'hôtel de la Marche qui dominait le Paris méridional, le Louvre, où ses soldats tenaient garnison, et l'enceinte du nord qu'il avait à garde par privilège, datant déjà de deux ans. Avec cela, on pouvait du moins se défendre et obtenir de bonnes conditions, si besoin était de capituler en fin de compte.

Mais Messire Olivier savait parfaitement que cette force n'avait que les apparences; le duc d'Orléans avait repris déjà possession de son hôtel au quartier des Halles; Paris était plein de vieux soldats de l'ancien parti d'Armagnac qui étaient entrés en ville cette nuit même, par la porte Barbelle-sur-l'eau, confiée aux milices de la ville; depuis le palais des Tournelles jusqu'au rivage, Graville savait cela par ses éclaireurs, on ne voyait que casques et cuirasses brillant au soleil.

Pour la première fois, depuis deux lustres au moins, le beau sire Olivier ne se fit point mettre de papillottes.

Il passa son temps dans sa chambre avec le fidèle Tarchino qui inventait douze expédients par minute, lesquels expédients, il est vrai, ne valaient pas le diable.

Pendant que Graville s'occupait de choses sérieuses, bien malgré lui, la dame de ses pensées, l'incomparable reine de Saba était retirée dans ses appartements. Jamais Berthe de Sauves, l'espiègle qui avait si bien joué son rôle de souveraine, jamais Marie d'Argennes ni toutes ces rieuses que nous avons vu procéder à la toilette de Jean le Blond, n'avaient remarqué chez Madame Blanche une préoccupation si obstinée.

Elle n'avait point voulu faire toilette; elle avait endossé, dès le matin et pour toute la journée, une robe de couleur sombre. Elle ne s'était pas informée une seule fois de ce qui se passait au dehors, et ses compagnes remarquaient en elle une impatience mystérieuse dont nulle ne savait deviner l'objet. Madame Blanche regardait à chaque instant l'horloge dorée suspendue aux lambris de son appartement; elle semblait hâter la marche trop lente de l'aiguille, et chaque fois que le timbre frappait l'heure, on voyait un éclair s'allumer dans ses yeux.

Que pouvait donc attendre Madame Blanche?

A la tombée du jour, elle renvoya brusquement ses femmes. Chose singulière, et qui naturellement dut faire le texte de plus d'une remarque maligne, Madame Blanche ne permit point qu'on la déshabillât. Elle voulait être seule; il fallut obéir et se retirer.

L'appartement occupé par Blanche à l'hôtel de la Marche avait été autrefois la demeure de la duchesse Isabelle; une porte, dérobée par les draperies de l'alcôve, donnait sur la salle d'honneur au delà de laquelle se trouvait l'ancienne chambre à coucher de feu le duc de Nemours.

Nous savons que la salle d'honneur communiquait par certain corridor obscur à cette issue secrète qui s'ouvrait sous les murailles de Paris et qui avait servi quinze années auparavant à la fuite de Madame Isabelle emportant l'héritier d'Armagnac.

Le soleil venait de se cacher derrière ces gracieux côteaux qui ourlent la basse Seine; le ciel, enflammé vers l'occident, assombrissait de plus en plus la pourpre de ses nuées. Il faut de l'air à ceux qui ont la fièvre de l'inquiétude; Graville était sorti de son apparte-

ment avec Tarchino et tous deux faisaient à pas lents le tour des remparts. Graville interrogeait, non sans éprouver déjà un sentiment d'anxiété, la figure des hommes d'armes qu'il rencontrait sur son passage.

La trahison est sitôt faite quand menacent les orages politiques ! et Graville savait si bien, par sa propre expérience, qu'à certaines âmes dépourvues de préjugés, la trahison coûte peu.

En tournant un angle des fortifications, il se trouva soudain, face à face, avec une sorte de fantôme qui lui barrait la route et qui fixait sur lui ses grands yeux hagards. La veille, Guillaume de Soles était déjà bien pâle et bien décharné, car il dépérissait depuis longtemps sous le poids trop lourd de ses remords, mais cette seule nuit avait hâté si fort le progrès du mal, et Guillaume de Soles avait tellement changé depuis quelques heures que messire Olivier eût peine à le reconnaître.

— Te voilà malade, ami Guillaume, dit-il en détournant de lui son regard, à ta place j'aimerais mieux être dans mon lit qu'à la fraîcheur du soir.

Le sire de Soles ne se dérangea point pour livrer passage à son maître; il étendit vers lui ses deux bras de spectre et murmura d'une voix creuse : — Thibaut se portait bien hier, Thibaut riait quand je lui disais : « la main de Dieu est sur nous ! »

— Thibaut de Ferrières est mort comme un soldat et comme un gentilhomme, répliqua Graville. J'ai fait porter ce matin trente écus d'or à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés pour le salut de son âme.

Guillaume de Soles secoua la tête avec lenteur.

— Quand le pêcheur s'en va le blasphème à la bouche, les prières sont vaines et son âme tombe dans le feu de l'enfer, quand même on dirait autour d'elle des oraisons pour cent mille écus d'or ! Thibaut a fini par un crime et sa dernière parole a renié Dieu... Tu as raison, Olivier de Graville, je serais mieux dans mon lit que sur ces murailles, car je sens la main glacée de l'ange qui étreint les os de mon crâne. Mais nous avons pêché ensemble et je viens ici pour te dire : « Les jours de ceux qui ont tué Jacques d'Armagnac sont comptés. Repens-toi, mon seigneur, repens-toi ! Qui sait si demain il ne sera pas trop tard? »

Il y avait de la pâleur sur le front de Graville. Tarchino eut un petit rire sec et strident.

— Toi, Vincent Tarchino, reprit Guillaume de Soles, je ne te dis pas de te repentir, car tu appartiens déjà au démon !

— A la bonne heure ! s'écria l'Italien, merci du compliment, compère Guillaume.

— Holà ! Pierre ! Holà ! Raoul ! ajouta-t-il en se tournant vers une ronde qui passait, prenez, je vous prie, ce fiévreux et portez-le sur sa paillasse.

Les soldats se saisirent de Guillaume de Soles qui n'opposa aucune résistance. Comme on l'entraînait, Graville et Tarchino poursuivirent leur route, mais Graville put entendre encore la voix du malade qui répétait :

— Repens-toi ! Repens-toi !

Durant quelques minutes Vincent Tarchino et lui se promenèrent côte à côte sans mot dire.

— C'est une chose étrange, murmura enfin le comte de la Marche, que cet implacable mal qui pèse depuis si longtemps sur le pauvre Guillaume !

Tarchino haussa les épaules.

— Depuis le commencement du monde il y a des fous, répliqua-t-il.

Puis il ajouta d'un ton pressant :

— Le temps passe, monseigneur; voulez-vous perdre sans retour votre dernière partie?

Graville s'assit sur le parapet.

— Plus je réfléchis, répondit-il, plus je répugne à ce meurtre inutile. De deux choses l'une, ou je serai vainqueur et alors il suffira d'un souffle de ma bouche pour éloigner cet enfant, ou je serai vaincu et alors que m'importera le nom de celui qui profitera de ma dépouille?

Tarchino se recueillit pour décocher cette fois un argument sans réplique.

— Monseigneur, dit-il en se plantant vis-à-vis de messire Olivier, il y a une troisième alternative. Dans ces luttes on peut n'être ni vaincu, ni vainqueur, ou pour m'exprimer mieux, on peut être vainqueur sans avoir couru les chances d'une défaite. Vous êtes fort malgré vos fautes; avant de combattre vous pouvez encore négocier... Et je vous le dis, monseigneur, le seul obstacle au succès de vos négociations est aujourd'hui l'héritier d'Armagnac. Cette folie que Thibaut de Ferrières vous avait mise en tête, et qui a été cause de sa mort, a profité à Jean d'Armagnac. Jean d'Armagnac a sauvé le roi, que vous n'auriez jamais dû attaquer; Jean d'Armagnac est un personnage et j'ai vu le duc d'Orléans le serrer dans ses bras... Tant

que Jean d'Armagnac vivra, maintenant que le petit roi lui doit la vie, on ne traitera pas avec nous par la raison que vous détenez son héritage. Je connais le duc d'Orléans qui, pour l'heure, est le mentor de Charles de France, il n'abandonnera pas Jean d'Armagnac vivant, — mais il ne prendra point souci de venger Armagnac mort.

Ils étaient arrêtés sur cette partie des remparts qui faisait face aux murailles de la ville. Entre l'enceinte de Paris et l'hôtel de la Marche, il y avait un espace étroit planté d'arbres, rabougris par le manque d'air, et qui servait de pâture commune aux troupeaux des fermes voisines.

Tarchino regarda son maître pour voir l'effet produit par le sage discours qu'il venait de prononcer. Son maître plongeait ses yeux distraits dans l'ombre qui commençait à envahir le terrain vague, enclavé entre les deux enceintes des murailles.

— Êtes-vous de mon avis, monseigneur? demanda Tarchino.

Au lieu de répondre Graville dit :

— Je n'ai vu durant la fête rien qui vienne à l'appui de vos insinuations contre Madame Blanche, maître Vincent.

Un sourire amer plissa les lèvres de l'Italien.

— Nous sommes trop près de l'abîme, messire Olivier, prononça-t-il d'une voix contenue, pour songer à des bagatelles d'amour !

— Ça, maître Vincent, s'écria le comte de la Marche en abaissant sur l'Italien un coup d'œil dédaigneux, pensez-vous que j'aie besoin de mentor comme le petit roi Charles de France?

Le sourire de Tarchino devint plus railleur et il murmura :

— Parlons donc galanterie. Monseigneur a-t-il soulevé cette nuit le voile de la noble reine de Saba?

Graville ne put cacher le malaise que lui causait cette question inattendue; dès qu'il s'agissait de Madame Blanche d'Armagnac, tout son sang-froid l'abandonnait.

— Croyez-moi, monseigneur, reprit l'Italien, je ne dis jamais tout ce que je sais, et si je ne craignais de vous déplaire...

Il avait la bouche ouverte pour continuer, mais il s'arrêta tout à coup et se pencha sur le parapet au risque de tomber tête première dans la douve.

— Monseigneur ! murmura-t-il en saisissant le bras de messire Olivier, ne voyez-vous point quelque chose qui s'agite sous ces arbres?

— C'est une femme, dit Graville, affectant une indifférence qu'il n'avait déjà plus.

— Oui, monseigneur, c'est une femme, poursuivit Tarchino, dont l'accent sarcastique piquait comme une pointe aiguë le cœur du pauvre beau sire Olivier. Je vous prie de la bien regarder.

— Oserais-tu penser?... commença Graville.

— Je ne pense rien, monseigneur, je vous prie seulement de regarder cette femme.

L'inconnue marchait au bord de la douve. Elle avait à traverser un petit bosquet d'ormeaux; son costume sombre se confondait ave l'ombre du crépuscule. Il y eut un silence entre Graville et son âme damnée; c'est à peine si l'on distinguait maintenant l'inconnue à travers les branches des ormes. Mais quand elle eût franchi la lisière du bosquet, quand elle passa sous cette partie du rempart, où Graville et Tarchino s'accoudaient comme à un balcon, Graville pressa son front à deux mains et se redressa en disant :

— Sur ma foi, je crois que c'est elle !

— Monseigneur... voulut commencer Tarchino.

Mais Graville lui ferma la bouche d'un geste courroucé et s'élança vers l'escalier qui conduisait à la poterne prochaine.

— Et pour le rendez-vous du Louvre, monseigneur? cria de loin l'Italien qui riait dans sa barbe, que faut-il faire?

Graville était déjà au bas de l'escalier. Tarchino pensa :

— Qui ne dit mot, consent ! mais le voilà parti, le pauvre sire, sur les traces de ce gibier qui le mènera loin... Du diable si ce n'est pas pitié de servir les gens malgré eux !

Graville s'était fait ouvrir la poterne, et courait à travers champs dans la direction de la porte de Bucy.

— Croix de Dieu ! se disaient les soldats de garde. Notre sire Olivier s'en va-t-il à la poursuite du fou Guillaume de Soles, qui vient de s'échapper de son lit.

Messire Olivier franchissait les haies et sautait les fossés; il ne savait pas que le fou Guillaume de Soles était dehors; il avait aperçu au détour du chemin cette femme au costume sombre, qu'il prenait pour Blanche d'Armagnac, et il courait comme s'il se fut agi de son salut.

— L'avez-vous vu passer, demanda-t-il aux archers de la porte de Bucy?

— Le fou? s'écrièrent les hommes d'armes en riant. Oui, bien... il gambade le long de la rue Saint-André-des-Arcs, et doit être bien près du pont Saint-Michel.

— Une femme? dit Olivier de Graville, je vous parle d'une jeune femme !

— Oh ! quant à cela, mon maître, répliqua le sergent d'armes en riant, une fois la brune venue, nous ne comptons plus celles qui entrent dans la bonne ville de Paris !

Messire Olivier ne savait trop où diriger désormais sa course. En regardant au loin, il vit une forme sombre passer sous le lumignon de la Vierge, au carrefour du Paon; il s'élança, car il avait cru reconnaître Blanche. La rue Saint-André-des-Arcs était alors la plus large et la plus belle voie de la rive gauche de la Seine. Messire Olivier, hâtant sa course, put gagner du terrain sur la fugitive, et quand celle-ci arriva derrière le Châtelet, messire Olivier n'était plus qu'à cinquante pas d'elle.

L'inconnue, que ce fût ou non Madame Blanche, au lieu de franchir la voûte du Châtelet, s'engagea dans la rue de la Huchette pour gagner le petit pont de Notre-Dame. On eût dit qu'elle se sentait poursuivie, car elle pressait le pas à chaque instant davantage. Au moment où elle atteignait le parvis de la cathédrale, messire Olivier était presque sur ses talons; mais les bonnes gens qui sortaient de l'office du soir firent obstacle à Graville sous la porte même, et l'inconnue, qui était entrée, put se perdre dans l'ombre des bas-côtés.

Graville ne resta pas longtemps au dehors; il fallut que le flot des fidèles, qui sortait de l'église, cédât, bon gré mal gré, à sa fantaisie; mais la lutte dura bien quelques secondes, et quand il pénétra enfin dans la nef, son regard chercha en vain Madame Blanche.

— Elle est là, se disait-il, j'en suis sûr, je l'ai vue !

La jalousie lui faisait bondir le cœur : il allait, fouillant chaque recoin et plongeant son regard jusque dans la nuit sainte du confessionnal.

La vaste enceinte de Notre-Dame était presque déserte; on éteignait, l'un après l'autre, les cierges et les lampes. Une fois, en passant près de la chapelle Saint-Gervais, Olivier de Graville entendit un soupir dans les demi-tédèbres; il s'approcha, il vit un homme de grande taille prosterné et battant de son front les carreaux de marbre. Cet homme l'entendit, et comme Graville se détournait pour continuer sa recherche, il lui jeta d'une voix sourde ces deux mots :

— Repens-toi !

Graville passa, mais un frisson courut dans ses chairs.

Il n'y avait plus qu'une lampe allumée au centre de la nef. A

quelques pas de cette lampe, vers laquelle un servant de sacristie s'avançait pour l'éteindre, deux femmes étaient debout, toutes deux voilées.

— Vous avez bien tardé ! disait la plus âgée des deux femmes, Dieu veuille qu'il soit temps encore !

— Où faut-il aller, madame? demandait d'une voix tremblante l'inconnue de messire Olivier, car c'était elle, que faut-il faire pour le sauver?

— Il faut aller à la tour du Louvre, jeune fille. Il faut, vous qui avez le droit de commander, faire rentrer au fourreau les épées qui menacent sa poitrine !

— Je le ferai, madame ! s'écria Blanche, et si ma voix n'est pas écoutée, c'est mon cœur qu'il faudra percer pour arriver jusqu'à son cœur !

Les deux femmes se mirent à genoux et prièrent l'espace d'une seconde, puis, se relevant, elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre, et la plus jeune prit sa course vers la porte.

A ce moment, Graville pénétrait dans la nef; il n'avait qu'un pas à faire pour arrêter Blanche d'Armagnac, et sa main s'étendait vers elle, lorsqu'il vit s'élever devant lui la taille haute et fière de l'autre femme.

— Qui êtes-vous, pour me barrer le passage? demanda-t-il.

La femme inconnue releva son voile et la dernière lueur de la lampe tomba sur le pâle visage de Madame Isabelle d'Armagnac, duchesse de Nemours.

Graville mit ses mains sur ses yeux et fit un pas en arrière tout chancelant et tremblant. Le servant avait éteint la dernière lampe; la grande nef de Notre-Dame était pleine de ténèbres, et dans cette nuit, la voix caverneuse de Guillaume de Soles s'éleva, qui criait :

— Repens-toi ! repens-toi !

VII

LA LEÇON D'ARMES

Vis-à-vis du petit Pré-aux-Clercs, entre l'église Saint-Nicolas-du-Louvre et la Tour-qui-fait-le-coin, à cent pas environ du mur d'enceinte de Philippe-Auguste, qui joignait la porte Saint-Honoré à la rivière, il y avait une allée de grands arbres descendant jusqu'à la berge; cette partie de la berge servait de môle, et on l'appelait : l'Arrivoir du Louvre, parce que c'était là que débarquaient les provisions du château.

Le crépuscule du soir était tout à fait tombé; les chalands ne circulaient plus guère sur le fleuve, fort embarrassé en cette saison et en cet endroit; il n'y avait plus que le passeur de l'île aux Vaches qui continuât sa navigation périodique devant la pointe de la Cité.

Des lueurs commençaient à briller aux fenêtres étroites de la Tour-qui-fait-le-coin, et aux meurtrières de ce donjon, auquel le théâtre a fait une si funeste renommée : La tour de Nesle.

A partir de la tour de Nesle jusqu'aux limites du grand Pré-aux-Clercs, toute la rive gauche de la Seine complètement inhabitée était plongée dans l'obscurité; sur la rive droite, au contraire, on voyait briller, çà et là, les fenêtres de quelques masures. — Du sommet des murailles du Louvre, le pas des hommes d'armes retentissait, et l'on entendait se répondre, au loin, les cris monotones des sentinelles.

Le clapotement d'un bateau plat, bruit sur l'eau tranquille du fleuve, du côté du petit Pré-aux-Clercs, et l'on eût pu distinguer déjà une tache noire qui glissait en coupant le courant. En même temps une voix de basse-taille, joyeuse et crânement timbrée, s'éleva dans la nuit. Cette voix disait une chanson que nous avons déjà entendue en d'autres temps :

Périne, ma Périne,
Lon li, lon la,
La deri, deri dera,
Périne, ma Périne,
Qu'as-tu fait de ton cœur?

A la fin de ce premier couplet, la tache noire, qui était une barque, voguait à proximité du rivage; elle contenait un homme d'armes, qui se tenait debout, et qui était le chanteur lui-même.

— Allons, Thomas, mon fils, dit-il, en s'adressant au batelier, un, coup de gaffe sur la gauche, pour faire pièce au courant, qui veut nous emmener au ruisseau de la Roule. La Seine est douce cette nuit et tu n'as pas eu de mal à gagner le beau liard marqué que j'ai pour toi dans ma poche.

Thomas donna le coup de perche, et le bateau vint heurter contre le galet de l'arrivoir. L'homme d'armes sauta sur la berge assez lestement pour un gaillard qui avait certes dépassé la quarantaine; il donna au batelier le rouge liard promis et poussa la complaisance jusqu'à remettre le chaland à flot d'un coup de pied.

— Bonne chance, Thomas, mon ami, dit-il, je croyais trouver ici de la compagnie, mais ceux qui ne sont pas venus, viendront. Si tu n'es pas trop las et que tu veuilles gagner quelque chose, amarre ton bateau sur l'autre bord, au coin de la petite Seine : ceux que j'attends, viennent de l'hôtel de la Marche, et tu les passeras.

Thomas dit merci et traversa la rivière.

L'homme d'armes était un beau soldat, qui portait à peu de chose près le costume que nous avons décrit dans l'un des précédents chapitres : il n'avait point d'armure proprement dite, les mailles et le cuir faisaient les frais de son accoutrement. A son baudrier pendait une épée démesurément longue, et un énorme paquet de plumes flottait au vent derrière sa toque.

— C'est pourtant vrai, grommela-t-il, en regardant tout autour de lui, je suis le premier au rendez-vous... Du diable si l'affaire m'im-

porte cependant ! Je viens là par vertu, comme si j'étais un chevalier errant !

Il essuya du revers de la main sa moustache épaisse où perlaient quelques gouttes de vin épicé.

— Les autres ne sont pas si pressés que moi, pousuivit-il, et j'aurais pu boire encore deux ou trois tasses à la table du compère Pavot... un vieux coquin, sur ma vie, qui est devenu l'âme damnée de Graville, après avoir mangé le pain d'Armagnac !

Il marchait le long de la berge, cherchant à percer les ténèbres croissantes pour voir si personne ne venait.

— Moi, je porte les couleurs de Graville, c'est vrai, reprit-il encore, mais je me souviens d'Armagnac : la preuve, c'est que me voici en ce lieu. Me battre pour le fils de cette femme qui n'a pas eu confiance en moi, non, ce serait par trop niais ; je ne vais pas jusque-là, mais d'un autre côté, laisser ce misérable Napolitain assassiner le fils de mon ancien maître, cela ne se peut pas non plus... Il est gentil l'enfant ; je lui ai donné assez de leçons là-bas dans la forêt, pour qu'il puisse au moins se défendre. Je vais le mettre en garde contre la coquine de botte, et pour le surplus je ferai suivant ma conscience.

Ayant ainsi songé, il entama sans transition le second couplet de sa chanson favorite.

Qu'as-tu fait de ton cœur? (bis.)
Périne, ma Périne,
Lon li, lon la.
La deri, deri dera,
Périne, ma Périne,
Te faut-il un seigneur?

— Holà ! fit-il, voici quelqu'un qui vient du côté de la porte Saint-Honoré, je gage que c'est mon beau jouvenceau !

Des pas se faisaient entendre, en effet, à droite de l'enceinte du Louvre, on put ouïr une sentinelle crier qui vive ! et les pas se rapprochèrent sans que le nouvel arrivant eut répondu à cet appel. L'homme d'armes regardait de tous ses yeux ; il aperçut enfin dans l'ombre une forme haute et dégingandée qui marchait à grands pas en dehors de l'avenue.

— Vertubieu ! pensa-t-il, mon jouvenceau est pourtant mieux fait que cela !

La forme approchait et devenait distincte : c'était un homme

d'armes aussi, grand, maigre, un peu voûté et portant de longs cheveux plats sous sa toque; il n'avait pas l'air absolument à l'aise dans son belliqueux harnais.

— Est-ce vous, mon cousin Jérôme? dit-il, quand il aperçut notre premier homme d'armes au bord de l'eau.

Celui-ci ne répondit pas et resta bouche béante; il se caressa la barbe, il se frotta les yeux, puis enfin il mit ses deux mains sur les épaules du nouveau venu.

— Est-ce que vraiment ce serait toi, Andéol? murmura-t-il d'un ton de stupéfaction profonde.

— Oui, mon cousin Jérôme, répondit Tranquille dont la voix tremblait bien un petit peu; je vous remercie de bon cœur de ne m'avoir point manqué de parole, mais que cette nuit est noire, seigneur Dieu ! il ne doit pas faire bon pour se battre dans ces épaisses ténèbres.

— Ne t'inquiète pas, Andéol, répondit le soldat Jérôme Ripaille, les autres vont apporter des torches... mais où est ton élève? et pourquoi viens-tu le premier?

Tranquille hésita avant de répondre, puis il dit en précipitant ses mots comme un homme qui veut se débarrasser d'une explication pénible :

— Jean d'Armagnac a passé quatre ou cinq nuits sans sommeil; il dormait tantôt, peut-être ne s'est-il pas éveillé.

— Comment ! peut-être? s'écria Ripaille.

— Laissons cela, mon cousin Jérôme, interrompit le pédagogue, si Jean d'Armagnac ne vient pas, me voici, moi, pour le remplacer.

Il avait prononcé ces mots sans fanfaronnade, mais d'un accent ferme, et en même temps, à son insu, sa taille s'était redressée. Les yeux de Jérôme Ripaille avaient eu le temps de s'habituer à l'obscurité; il considérait le pédagogue avec une surprise qui allait sans cesse augmentant.

— Par tous les diables, grommela-t-il, quand il se tient droit et qu'on n'y voit pas trop clair, il a presque la mine d'un soldat ! Tout de même, ce n'est pas un homme ordinaire que le cousin Andéol ! Cette nuit, où le duc de Nemours s'en alla de vie à trépas, il me semble voir encore sa figure, quand il me dit : Sauvons la mère et l'enfant, dussions-nous périr tous les deux !... Non, non, ce n'est pas un homme comme les autres !

Dans ces réflexions de Jérôme Ripaille, il entrait peut-être une

dose de remords, car Jérôme sentait bien qu'à cette heure son épée aurait dû être au service de Jean d'Armagnac.

— Ah! çà, mon cousin, Andéol, reprit-il avec un certain embarras, sais-tu à quoi tu t'engages en venant ici à la place du jeune sire Jean?

— A mourir, répondit Tranquille simplement, je l'ai compris ainsi,

D'un geste brusque, Jérôme lui saisit la main qu'il serra entre les siennes, puis il se détourna et fit quelques pas le long de l'eau en fredonnant pour garder une contenance :

Te faut-il un seigneur (bis),
Périne, ma Périne......

— Et sais-tu seulement tenir ton estoc? demanda-t-il en retournant vers Tranquille.

— Non, répondit le bonhomme, pas du tout.

— Ah! murmura Jérôme qui était en train de frauder sa conscience, si Madame Isabelle avait eu confiance en moi, dans le temps, je me battrais bien volontiers ce soir pour le jeune sire Jean, mais je te fais juge, mon cousin Andéol : comment la duchesse Isabelle m'a-t-elle traité autrefois?

— Je comptais vous demander, ami Jérôme, dit Tranquille, au lieu de répondre, s'il vous plairait en attendant les gens de Graville, de m'apprendre à me tenir en garde? J'ai encore quelques pièces de monnaie dans ma pochette, et je vous paierai ce qu'il faut pour cela.

S'il n'avait pas fait nuit noire, on aurait vu Jérôme Ripaille rougir jusqu'au blanc des yeux.

— Quant à cela, dit-il, mon cousin Andéol, je peux bien te donner pour rien une pauvre leçon. Et ce ne sera pas la première fois, ajouta-t-il en se souvenant avec plaisir de ce qu'il avait fait pour Jean d'Armagnac dans la forêt de Bénévent, ce ne sera pas la première fois que je dépense gratis mon savoir faire. Approche ici et dégaine comme un beau garçon. Je vais t'apprendre les deux principales parades qui nous sont venues d'Italie... Tu as le bras dix fois plus solide que je ne croyais, et, après tout, la chance d'un combat est toujours à la volonté de Dieu.

Tranquille dégaina, pas trop adroitement; mais enfin il dégaina.

— Fais un demi-pas en avant par la jambe droite, lui dit Ripaille, de manière à laisser les trois quarts du poids de ton corps sur la

jambe gauche : ceci, afin de pouvoir faire retraite ou te fendre avec une égale facilité.

Tranquille prit la pose commandée.

— Plus d'élégance ! s'écria Jérôme, en essayant d'accommoder les genoux raides du pauvre pédagogue : les jambes jouent, dans le noble art de l'escrime, un rôle tellement important que je ne saurais trop insister, dès cette première leçon...

— Hélas ! mon bon cousin Jérôme, interrompit Tranquille, arrivons je vous prie tout de suite au plus pressé : cette première leçon ne peut pas être bien longue, et songez que c'est aussi la dernière.

— Bien, bien ! grommela Ripaille. Tu as raison Andéol, et je ferai selon ta volonté. En garde donc, la dague dans la main gauche, sur la hanche le bras droit plié en dedans, le coude au corps et la main haute ! Laisse-toi conduire, que diable ! et ne te raidis pas somme si tu étais déjà mort depuis quinze jours !

— Mon cousin, mon cousin, murmurait Tranquille, qui déjà suait à grosses gouttes, je vous jure que je fais de mon mieux !

Son harnais le blessait et gênait tous ses mouvements. Ah ! qu'il regrettait amèrement sa vieille soutanelle rompue par un si long usage à toutes les habitudes de ses membres !

Après un long et difficile travail, Jérôme parvint à le mettre en garde.

— Mon cousin, dit-il, dans cette position, tu pares en poussant vivement l'épée sur ta gauche, et tu ripostes en étendant le bras droit devant toi. Cela s'appelle parer et frapper en quarte.

Tranquille répéta cinq ou six fois le mouvement, et en vérité il y allait de bon cœur.

— Ah ! ah ! fit-il avec le contentement naïf du néophyte qui pénètre le premier secret de la science, c'est cela que vous appelez frapper en quarte? Eh bien ! je croyais cela plus malin... ça va tout seul, mon cousin Jérôme.

Jérôme souriait et, comme il avait du bon sang dans les veines, il s'échauffait en voyant l'animation croissante du pédagogue.

Quant à Tranquille, on n'avait plus besoin de lui dire : levez la tête ou le bras, il se tenait ferme sur ses jambes et ne perdait pas un pouce de sa taille. Il frappait et parait en quarte comme un enragé; c'était tout ce qu'il savait, on ne pouvait lui en demander davantage.

— Vive Dieu ! disait-il en s'escrimant avec ardeur, je crois que je vais le massacrer en quarte, ce damné, qui en veut à la vie de

non jeune seigneur ! Je n'aurais jamais cru qu'il fut si facile d'apprendre le maniement des armes.

— Tu es une bonne âme, mon cousin Andéol, répliqua Jérôme out ému, il y avait en toi l'étoffe d'un homme de guerre et c'est grand' pitié que tu n'aies pas commencé plus tôt, mais enfin prenons e temps comme il est, et achevons notre besogne... Y es-tu?

— J'y suis ! répliqua Tranquille, en reprenant crânement sa garde de quarte.

Jérôme lui saisit la main pour la tourner en dehors, mais à ce noment un bruit vint de la rivière et Jérôme s'arrêta pour écouter...

— Oh ! oh ! pensa-t-il, est-ce le chaland de mon ami Thomas qui nous amène les gens de la noce?

Il regarda vers le Pré-aux-Clers, mais rien ne se montrait dans a nuit de ce côté; au contraire, en amont, une lumière brillait sur 'eau à la hauteur de l'île du Passeur. Cette lumière marchait, allant le la rive gauche à la rive droite.

— Ils ont pris le grand bac, pensa encore Jérôme, c'est donc qu'ils sont à cheval !

— Eh bien, cousin, dit Tranquille, je vous attends.

— Et ton bras se fatigue, n'est-ce pas, Andéol? ces leçons *in extremis*, comme aurait dit le chapelain de Bénévent, ne valent pas grand'chose... Ah ! si Madame Isabelle avait eu confiance en moi dans le temps !

Il versa le poignet de Tranquille de manière à placer son pouce en dessous.

— Jette-le fer à droite, pour parer, dit-il en reprenant son ton de professeur, et riposte en poussant l'épée tout droit, la pointe au corps... Une ! deux !

— Une ! deux ! répéta Tranquille qui para et riposta dans le vide.

— Ceci est tierce, expliqua Ripaille dogmatiquement.

— Ouf ! fit Tranquille, après une demi-douzaine de pas e· au premier abord, c'est fatigant, tierce; mais on s'y habitue, et c'est en tierce que je vais transpercer le coquin !

— Cependant, poursuivit-il en ferraillant, la quarte est bien bonne aussi... Oui, mais la tierce... ah ! vive Dieu ! la tierce !

Il frappait comme un sourd.

— Tenez, cousin Jérôme, dit-il en s'arrêtant tout essoufflé, j'avoue que je suis fâché d'avoir l'embarras du choix. Pourquoi vous

autres hommes d'épée avez-vous inventé la tierce puisque vous aviez déjà la quarte?

— Il y a encore prime, répondit Ripaille avec un légitime orgueil, il y a encore seconde, quinte, sixte, septième, octave et le reste ! Sans parler des contre de quarte et de tierce inventés par le grand Césarion de Florence, sans parler des parades composées qui portent à l'infini le nombre de coups régulièrement possibles dans les armes.

— Eh bien, cousin, répliqua le bon pédagogue, qui était plus calme et plus gai que Ripaille ne l'avait vu en sa vie, j'aime bien mieux ignorer tout cela. Vive Dieu ! quarte et tierce? c'est déjà trop de moitié... Tenez, voici une lumière qui vient vers nous du côté de la ville, je vais mettre à profit vos leçons !

La lumière, venait, et l'on entendit des pas de chevaux sur la berge. Tranquille plongea ses doigts dans la poche de son justaucorps.

— Tenez, mon cousin Jérôme, dit-il en mettant dans la main du soldat une bourse assez maigre, il y a là-dedans quatre écus d'or dont la Pavot, ma parente, m'a fait largesse aujourd'hui. Demain matin, s'il vous plaît, vous vous rendrez à l'Abbaye et vous donnerez trois écus au père Antoine, mon confesseur, afin qu'il dise le plus de messes qu'il pourra pour le repos de mon âme.

— Andéol, allons, allons, voulut interrompre Jérôme, ne songeons pas à cela !

— J'y puis bien songer, mon cousin, répartit Tranquille en souriant, puisque j'y songe sans peur.

Ripaille se demandait à part lui s'il avait jamais vu un homme aussi véritablement brave que celui-là qui avait passé pour un poltron, non seulement auprès des autres, mais vis-à-vis de sa propre conscience, à lui, pendant quarante ans de sa vie !

— Quant au quatrième écu d'or, poursuivit le pédagogue, je vous prie de l'accepter, mon cousin Jérôme et d'en boire le montant à mon souvenir. Il me reste à vous remercier et à vous souhaiter bonne chance en ce monde. Voici Jean d'Armagnac et Madame Isabelle qui n'ont plus de serviteurs... Mais je ne vous en dis pas davantage, mon cousin Jérôme. Durant quinze années Dieu a veillé sur la veuve et sur l'enfant; j'ai confiance en la bonté de Dieu, à qui je donne mon âme.

Il se redressa et s'appuya sur la croix de son épée après l'avoir baisée. La lumière était là tout près, maintenant, c'était une torche portée par un valet qui précédait trois cavaliers.

— Celui qui est en avant, c'est Vincenzio Tarchino, n'est-ce pas? demanda Tranquille.

— Oui, répondit Jérôme, c'est l'Italien Vincent Tarquin.

— Donc, s'écria le pédagogue, qui releva son épée et fit un pas vers la calvacade. Mets pied à terre, Vincent Tarquin, traître et lâche. Tu es ici pour Olivier de Graville, lâche et traître comme toi. Je suis ici pour Jean d'Armagnac, comte de la Marche et du duc de Nemours. Approche ! Je t'attends !

La lumière de la torche tombait sur son pâle visage qui ressortait parmi les mèches de ses cheveux noirs, et autour duquel sa résignation mettait comme une auréole.

Tarchino sauta sur le galet de la berge et jeta la bride de sa monture à l'un des cavaliers qui le suivaient ; il n'avait pas encore aperçu Jérôme Ripaille qui restait à l'écart et tournait le dos.

VIII

COMBAT DE NUIT

— Holà ! mon vénérable, s'écria Vincent Tarchino, en reconnaissant frère Tranquille, vous avez donc abandonné votre soutanelle et votre bonnet de magicien? Je félicite mon jeune adversaire d'avoir trouvé pour second un galant tel que vous !

Il apercevait confusément la silhouette de Jérôme que l'obscurité lui faisait prendre pour Jean d'Armagnac.

— Allons, mon beau fils, poursuivit l'Italien en s'adressant au prétendu jeune homme, flamberge au vent, je vous prie. Le lendemain d'une fête on a besoin de dormir, dépêchons !

Il passa sur la gauche de Tranquille, qui demeurait immobile et silencieux au-devant de lui, pour s'approcher de celui qu'il prenait pour son véritable adversaire.

En le voyant avancer, Ripaille mit instinctivement la main sur la garde de son épée. A cause de son habileté proverbiale dans le maniement du fer, Tarchino était peut-être le seul homme au monde qui pût faire peur à Jérôme Ripaille. Du reste, il y avait réciprocité sur ce point entre le spadassin d'Italie et le soldat mercenaire. Jérôme possédait, lui aussi, une belle réputation de pourfendeur. Dès que Vincent Tarchino eut aperçu son visage, il recula d'un pas en pâlissant.

— Est-ce que je rêve? s'écria-t-il. Êtes-vous ici pour vous battre contre les gens de la Marche, maître Jérôme?

— Pas tout à fait, maître Vincent, répondit le soldat.

Il cachait son embarras réel sous un air de forfanterie.

— A parler vrai, reprit-il, j'en connais plus d'un qui mettrait flamberge au vent, comme vous dites, car ce bonhomme est un peu mon parent, et l'on peut bien se tailler quelques croupières entre gens de la même maison, sans manquer au respect dû au seigneur. Mais je me fais vieux, et l'âge amène la prudence. Je suis ici tout uniment parce que j'ai été homme d'armes de Nemours avant d'être homme d'armes de Graville, et qu'il me plaît de veiller, par mes yeux, à ce que rien de déloyal ne soit tenté contre l'héritier d'Armagnac.

— Croisez-vous donc les bras, ami Jérôme, et enseignez-moi seulement où je trouverai cet héritier d'Armagnac, car tout à l'heure, il m'a semblé que votre vénérable parent, qui a la cervelle un peu légère, et cela depuis longtemps, soit dit sans vous offenser, entamait un discours de procureur.

— Mon parent est un digne homme, répliqua Jérôme, qui mit le poing sur la hanche; il dit que ce serait grand dommage d'engager en la même partie de dés le plus noble sang du royaume de France contre votre sang, à vous.

— Oui-dà! fit Tarchino. Est-ce aussi votre avis, maître Jérôme?

— C'est mon avis, maître Vincent.

Tarchino tourna le dos et fit un pas vers ses deux compagnons, qui étaient restés à cheval.

— Voici une méchante aventure, grommela-t-il : nous avons manqué l'occasion hier, et l'occasion se moque de nous ce soir.

— Mon vénérable, reprit-il tout haut en s'adressant à Tranquille, celui qu'il vous convient d'appeler Jean d'Armagnac ne viendra pas, c'est bien sûr?

— Je suis ici à son lieu et place, répondit frère Tranquille.

— Par la mort-diable! s'écria Tarchino dont la colère cherchait une issue, quand on prend comme cela un nom de chevalier, on ne devrait pas agir en enfant poltron, et prêter son épée au premier histrion venu pour changer en farce grotesque une rencontre de vie ou de mort.

Jusqu'à la nuit précédente, il n'y avait eu dans le cœur de Tranquille que des pensées d'humilité, de miséricorde et de mansuétude; mais, la nuit précédente, un homme, en sa présence, avait traîné

dans la fange le souvenir de son maître décédé; ce même homme avait jeté la honte à la face de la veuve de son maître, et il se trouvait maintenant que cet homme insultait le fils comme il avait outragé le père et la mère; Tranquille avait une épée dans sa main : son être entier se révolta, et son meilleur ami ne l'eût point reconnu quand il étendit le bras vers Tarchino, en disant :

— C'est toi qui es un poltron, misérable valet, insulteur des morts, des enfants et des femmes ! c'est toi qui es un lâche, comme tu es un menteur !

Il s'appuyait d'une main à la garde de son épée, tandis que son autre main étendue semblait marquer le front de l'Italien d'un signe d'ignominie; sa taille se redressait fière et presque majestueuse; ses narines gonflées aspiraient l'air avec force et ses yeux lançaient des éclairs.

— Jour de Dieu ! se disait Jérôme, quel soldat il eût fait, mon cousin Tranquille, s'il avait seulement commencé de meilleure heure !

Tarchino avait déjà le pied à l'étrier. Au fond, il n'était pas homme à s'émouvoir beaucoup de l'apostrophe de Tranquille; mais outre que l'absence de celui qu'il cherchait le mettait en méchante humeur, il gardait je ne sais quel vague espoir d'achever cette nuit l'aventure.

Le visage de ce jeune lion, qui s'était rué contre lui la veille, au milieu d'un cercle de soldats, restait au-devant de ses yeux; ce n'était pas lui, le jeune lion, qui avait pu inventer cette subtilité de procédure; ce n'était pas lui qui avait envoyé au lieu du rendez-vous le pauvre pédagogue, sous prétexte que le sang d'Armagnac valait mieux que le sang d'un simple gentilhomme.

Ces idées-là ne viennent pas aux jouvenceaux de vingt ans.

Tarchino ne pouvait pas savoir au juste ce qui s'était passé, mais il se doutait de quelque chose et, en somme, il était bien près de deviner. Seulement il mettait Jérôme de moitié dans le dévouement de Tranquille, et c'était en cela qu'il faisait erreur.

Il se disait : on aura fait boire quelque narcotique à l'enfant, ou bien on le retient en charte privée, peut-être Madame Blanche, qui courait si bien ce soir sous les murailles de l'hôtel, verse-t-elle en ce moment des larmes aux genoux du petit héros de ce conte de fées et l'adjure-t-elle de ne point revêtir son armure. S'il dort, il s'éveillera si c'est Madame Blanche qui lui barre le passage, il faudra bien

qu'elle lui laisse le champ libre, tôt ou tard, car elle ne passera pas la nuit entière hors de l'hôtel, que diable !

De ce double raisonnement, Vincent Tarchino concluait qu'en gagnant du temps, il y avait chance d'arriver à un dénouement meilleur. Un instant, il hésita, le pied à l'étrier, la main au pommeau de la selle.

— Après tout, pensa-t-il, ce ne sera pas tout à fait une vaine besogne, car si ce burlesque personnage reste ici, mort, sur le galet, il ne nous jouera plus jamais de tours pareils à celui de cette nuit.

Ce fut la fin de ses irrésolutions.

— Mon vénérable, dit-il en dégainant, je veux mourir comme un païen si j'aurais eu l'idée d'entrer en champ clos contre vous, mais vous venez de me malmener cruellement... et, il y a du vrai dans ce que vous dites, touchant nos positions respectives : Je suis le champion de Graville, vous êtes le champion d'Armagnac... haut les torches, Raoul et Pierre ! voici la danse qui va commencer !

Tranquille fit le signe de la croix ostensiblement, et l'on put voir qu'il recommandait son âme à Dieu ; il leva l'épée, prit sa dague de la main gauche et tomba en garde aussi maladroitement que si Jérôme Ripaille ne lui eût point donné leçon.

— Les trois quarts du poids du corps sur la jambe gauche, murmura le soldat qui s'était approché, le poignet en dedans pour couvrir la gorge, la pointe aux yeux, la dague sur la hanche !

— Laissez, mon frère Jérôme, dit Tranquille avec simplicité, je vais faire de mon mieux et ce ne sera pas long, je l'espère.

Les armes étaient engagées ; Vincent avait pris cette garde italienne, qui semble calculée en vue de la retraite seulement et qui, dès le début du combat, promet des coups de Parthe. Il tâta l'estoc de Tranquille, le trouva ferme sinon agile et rompit en se jouant comme s'il eût voulu prolonger un assaut de salle.

Malgré la différence des armes et malgré l'usage du poignard dans la main gauche, qui dura jusqu'au temps de Louis XIII, l'art italien de l'escrime n'était plus tout à fait dans l'enfance. Le spadassin de Naples pouvait s'amuser à son gré, car au bout de deux ou trois passes le pauvre pédagogue n'y voyait plus, malgré la lueur des torches ; cependant il ne manquait point à la promesse qu'il venait de faire de besogner de son mieux. Ce n'était pas lui qui eût rompu d'une semelle ; il allait toujours en avant, frappant d'énormes coups au hasard et maître Vincent avait parfois quelque peine à éviter la violence de son choc.

Tranquille ne savait plus guère s'il frappait en tierce ou en quarte, mais il frappait en conscience, et chacune de ses bottes perdues dans le vide eût traversé un homme de part en part.

Et à mesure que le combat durait, il s'animait au travail; la sueur sillonnait ses joues, des cris sourds et inarticulés tombaient de ses lèvres; comme il frappait toujours et que son adversaire restait toujours devant lui, sans blessure, il commença à s'émerveiller. Il fallait que cet homme fût invulnérable par quelque enchantement. Tranquille mettait son épée sous la protection de tous les saints; il exorcisait le démon invisible, il cherchait des formules cabalistiques qui fussent plus aiguës que la pointe impuissante de son estoc.

Vincent était là, souriant toujours, sa respiration ne s'était pas même accélérée : de temps en temps, il écartait le fer de Tranquille et faisait un saut, à droite ou à gauche, pour prêter l'oreille. Longtemps il ne put rien ouïr; les bords de la Seine étaient silencieux et déserts; au loin, du côté de la ville, les lumières s'éteignaient l'une après l'autre, car l'heure du couvre-feu allait sonner.

Mais, à un certain moment, Tarchino vit Jérôme qui regardait du côté du Louvre; un bruit de pas précipités se faisait entendre dans la direction du château. Le visage de Vincent s'éclaira : avait-il deviné juste? Était-ce le jeune lion qui avait brisé les barreaux de sa cage?

La préoccupation qui saisit l'Italien fut si puissante, qu'il oublia presque son adversaire? et de fait, maître Vincent pouvait bien se défendre contre Tranquille, les yeux fermés. Cependant le pédagogue venait de trouver justement dans sa mémoire un exorcisme très puissant. A cette découverte, son courage avait doublé. Au moment où maître Vincent poussait un grand cri de joie, en voyant apparaître à la lueur des torches le fameux costume rose et azur du page de la reine de Saba, l'épée de Tranquille, balancée à deux mains était suspendue au-dessus de sa tête.

C'en était fait de l'Italien. Le coup, même sans l'exorcisme, était de force à fendre une tête de taureau, mais l'épée resta suspendue en l'air et Tranquille chancela sur ses jambes, parce que la voix de Jean d'Armagnac le frappa comme la foudre.

Jean d'Armagnac arrivait derrière lui : Jean d'Armagnac disait :

— C'est à moi, cette épée! Tranquille, tu es un mauvais serviteur!

Tranquille lâcha l'arme et appuya ses deux mains contre sa poitrine.

Jérôme Ripaille frissonnait jusque dans la moelle de ses os. La vue de cet enfant héroïque, qui était le fils de son maître et qui venait réclamer le droit de mourir, réveillait en lui avec une soudaine violence des sentiments qu'il croyait depuis bien longtemps éteints.

Jean d'Armagnac ramassa l'arme qui venait de tomber des mains de Tranquille; il écarta le pédagogue d'un geste et se mit à sa place :

— Il ne fallait pas m'apprendre le nom de mon père, dit-il avec un accent de sévère reproche, si tu voulais me déshonorer !

Tranquille demeurait interdit. Toute affirmation résolue qui se produisait devant lui dominait, à coup sûr, sa timidité humble et modeste; il croisa ses bras sur sa poitrine, baissa les yeux sous le regard de son jeune maître et murmura comme toujours avec conviction :

— C'est vrai cela, c'est vrai !

Jean le Blond était déjà en garde au-devant de Tarchino.

C'était chose bizarre et pénible que de voir ce bel enfant, en costume de fête, avec ses cheveux bouclés qui se jouaient autour d'un front de jeune fille, vis-à-vis de ce soldat au teint de bronze aux bras robustes comme l'acier, à l'œil cauteleux et cruel.

Jérôme Ripaille fit un mouvement pour s'élancer entre eux deux, mais les estocs grinçaient déjà l'un contre l'autre et des gouttes de sang rougissaient le hausse-col de Tarchino.

— Hardi ! Jean, mon petit diable ! murmura Jérôme enthousiasmé de ce beau coup. Je l'ai dit souvent: tu tireras mieux que moi ! Jour de Dieu ! ah ! jour de Dieu ! il a paré de pied ferme un coup qui m'aurait embroché comme un faisan !... Regarde donc, cousin Andéol, mais regarde donc ! Je n'ai jamais rien vu de si beau en ma vie !

Tranquille avait les mains jointes, la bouche béante, les yeux hagards, son souffle s'arrêtait dans sa poitrine.

Ce qui nous reste à raconter se passa en quelques secondes. Les épées se choquaient, se cherchaient, s'évitaient avec une prestesse miraculeuse; bien que les porteurs de torches donnassent, de parti pris, l'avantage à Tarchino, bien que celui-ci fût couvert de mailles et de cuir, tandis que Jean le Blond n'avait sur le corps que la soie légère de son costume, l'avantage restait à Jean le Blond et le sang de l'Italien coulait par deux blessures.

En ce moment une voix de femme s'éleva au milieu de la rivière et une autre voix lui répondit au bout de l'avenue qui montait au Louvre.

— Arrêtez ! arrêtez ! disaient-elles toutes les deux.

Jean le Blond n'entendit que la voix de femme ; son cœur bondit et s'élança vers Madame Blanche qu'il avait reconnue ; il fit un mouvement et l'épée de Tarchino se plongea dans sa chair.

Blanche d'Armagnac d'un côté, et Jean le Brun de l'autre, se précipitèrent sur le lieu du combat, tandis que l'héritier d'Armagnac tombait sans mouvements dans les bras de Tranquille.

L'épée de Jean le Brun trancha le bras de Tarchino qui levait son poignard au-dessus du cœur de Jean le Blond.

Puis ce fut une mêlée confuse; Tranquille avait ramassé à son tour l'arme que son pauvre petit seigneur Jean venait de lui prendre; comme les deux compagnons de Tarchino s'étaient hâtés d'éteindre leurs torches, il chargeait comme un furieux dans la nuit en poussant des cris insensés. Jérôme, entraîné par Jean le Brun s'était mis franchement de la partie.

Parmi les cliquetis du fer, on entendait la voix lamentable de Tranquille qui disait :

— Pitié, ma noble et bien-aimée dame ! Je l'ai laissé mourir ! J'ai vu son sang sur sa poitrine ! Pitié ! pitié ! le dernier Armagnac est mort !

Les cris confus s'éteignirent peu à peu ; les bruits du combat cessèrent ; on entendit le pas des chevaux des fuyards.

Quand frère Tranquille, Jean le Brun et Jérôme revinrent sur le galet au lieu où ils avaient laissé Jean le Blond évanoui entre les bras de Madame Blanche, ils ne trouvèrent plus ni Madame Blanche, ni Jean le Blond.

La voix désolée de Tranquille s'éleva encore une fois pour appeler son jeune maître : personne ne répondit. Le galop des chevaux s'étouffa au loin et le silence régna le long des rives de la Seine.

TROISIÈME PARTIE

I

LA RUE SAINT-ANTOINE

Le jour qui commençait à poindre éclairait cette pittoresque ue Saint-Antoine, pavée de seigneuriales demeures. De toutes parts n voyait surgir, le long du parcours légèrement tortueux de la ue, les pignons coiffés d'ardoises dentelées. Les tourelles de granit aissaient pendre leurs balcons en corbeilles, depuis la rue Vieille-du-Temple jusqu'aux murailles de la Bastille. C'était d'abord l'ancien hôtel du Craon présentant son écusson en bosse à l'angle de deux ues, l'hôtel du roi de Cécille, comme écrivent les anciens chroniqueurs, le couvent de Sainte-Catherine, vis-à-vis du petit hôtel Dunois, la chapelle Saint-Paul et l'hôtel du même nom qui était une ille, le Palais des Tournelles non moins considérable que l'hôtel Saint-Paul, l'hôtel d'Étampes, mignon et coquet, l'hôtel de la Reine t le grand hôtel de Bretagne.

Toutes ces demeures possédaient d'immenses jardins, et par-essus les caprices de leurs toitures, qui semblaient défier l'imagination la plus bizarrement fantaisiste, on apercevait çà et là de auts massifs de verdure.

La partie de la rue Saint-Antoine qui descendait à l'Hôtel de

Ville, était, ce matin-là, silencieuse et déserte; tout dormait encore dans ces maisons retirées, qui ne prêtaient que le flanc à la voie publique, et dont la façade en retour s'abritait derrière de robustes murailles.

Vers le haut de la rue, au contraire, un certain mouvement avait lieu surtout entre l'hôtel Saint-Paul, habité par Madame Anne, régente de France, et le palais des Tournelles, demeure du petit roi Charles.

La maîtresse-porte du palais était ouverte. Dans la cour d'honneur, aux lueurs des torches que pâlissait déjà le jour naissant, on voyait des chevaux tout sellés, des palefrois avec le harnais particulier aux dames, et même une vaste litière portant à son milieu l'écusson de Bretagne.

Et, tout à l'entour, il y avait foison d'hommes d'armes et de valets qui s'appelaient et se répondaient d'un bout à l'autre de la cour, devisant bien gaiement, comme si c'eût été l'aurore d'un jour de fête. On voyait courir des lumières à toutes les fenêtres.

Un personnage important venait d'arriver au palais, ceci ne pouvait faire l'ombre d'un doute.

De l'autre côté de la rue, l'hôtel Saint-Paul se dressait morne et tout noir; fenêtres et portes étaient closes hermétiquement; pas une seule lumière ne brillait derrière les vitraux.

Ce sombre aspect de l'hôtel Saint-Paul, rapproché de la vivante et brillante apparence que présentait le palais des Tournelles pouvait être pris comme un symbole : Madame Anne de Beaujeu était bien le soleil couchant, et l'étoile du jeune roi se levait lumineuse à l'horizon.

Ce n'était pas seulement la cour d'honneur du palais des Tournelles qui était pleine de valets et de soudards, les jardins donnant sur le clos Sainte-Catherine étaient transformés en un véritable camp. La Salle des Écossais, construite par Louis XI, la Salle de Brique, la Salle Pavée, et cette galerie sans fin qui conduisait à la chambre du roi, étaient encombrées de chevaliers. On buvait et on mangeait sous ces voûtes illustres, comme si l'on eût été à la taverne.

Il s'agissait d'un coup d'État. Les coups d'État ne se font jamais, dit-on, sans manger ni sans boire.

Dans cette partie du palais affectée au logement du roi, il y avait une grande chambre au seuil de laquelle les bruits de bombance s'arrêtaient. Dix écossais armés en guerre veillaient dans cette chambre une courte galerie venait ensuite aux deux bouts de la-

quelle deux chevaliers se tenaient l'épée à la main et la visière baissée.

A l'extrémité orientale de cette galerie, dont les croisées regardaient la Bastille, une draperie d'azur brodée de fleur de lis d'or tombait de la voûte jusqu'aux dalles; au delà, était une porte dorée et sculptée; quand on ouvrait cette porte, on se trouvait dans le retrait du roi.

A l'heure matinale où nous écartons cette draperie aux couleurs de France, le petit roi Charles était déjà levé depuis longtemps; peut-être même ne s'était-il pas couché cette nuit-là. Il se tenait debout auprès d'une fenêtre, et la lueur du jour naissant, luttant contre l'éclat des lampes, mettait au front du fils de Louis XI une pâleur plus maladive. Non loin de lui, sur une sorte de trône dont il se servait d'ordinaire, une jeune fille était assise. La beauté de cette jeune fille, son apparence de force et de santé, la virile hardiesse de son regard, formaient un contraste pénible avec la faiblesse physique et morale de ce pauvre enfant qui était le roi de France.

La princesse s'appelait Anne de Bretagne; elle venait à Paris pour être reine.

Charles VIII la considérait avec une naïve admiration. Dès l'abord, il reconnaissait en elle son maître. La jeune duchesse Anne avait jeté un regard curieux sur son fiancé royal; elle passait déjà pour être une femme de tête; son désappointement, si elle en éprouva, se cacha sous une apparence de froideur.

Mais son regard qui ne cherchait plus le roi Charles s'arrêta sur un seigneur de belle et riche taille, qui s'accoudait à l'appui de la croisée, derrière le roi. Ce seigneur était arrivé déjà à l'âge viril, sa figure était bonne, souriante et hardie; le sommet de son crâne, un peu chauve, donnait de l'ampleur à son front, et quoique l'embonpoint arrondît un peu trop ses hanches, il portait comme il faut son armure.

Ce seigneur avait nom Louis, duc d'Orléans.

Outre le duc d'Orléans, il y avait là les sires de Foix et d'Albret, les deux cadets de la Trémoille, Guy et Jacques, le maréchal de Gié qui avait été chercher Madame Anne à Tours, dom Marie-Joseph Lobel, confesseur du roi, ancien prieur des Bénédictins de Mirande, le chevalier de Tinteniac, écuyer de la jeune duchesse, et Messire Antoine Miron, chancelier de France.

— Chère et bien-aimée dame, disait le petit roi, qui ne pensait plus, en vérité, à la reine de Saba, je veux gager que nos graves

discussions vous déplaisent. Vous aimeriez mieux parler danses, fêtes, tournois....

Il était bien adressé, en vérité !

— Ce qui plaît à mon sire, me plaît, répondit d'une voix nette et ferme la duchesse Anne.

Et sur sa lèvre rouge, légèrement gonflée, il y avait une nuance de dédain,.

— Demain, reprit Charles de France, vous ferez, très chère dame, votre entrée solennelle dans ma ville de Paris. Je vais vous dire, si vous voulez, quelles fêtes et quels divertissements...

— Ne faudrait-il point d'abord, mon sire, que cette ville de Paris fût vôtre en effet? interrompit Madame Anne, qui regardait toujours Louis d'Orléans.

Charles VIII baissa les yeux en rougissant.

— Dois-je penser que ma très chère dame veut parler affaires avec nous? demanda-t-il presque timidement.

— Si vous le voulez, je le veux, mon sire, répondit la jeune duchesse sans hésiter.

Louis d'Orléans fit un geste d'admiration.

Il est utile de dire qu'au moment où le roi Charles avait parlé fêtes et tournois, croyant faire plaisir à sa fiancée, les conseillers de la couronne discutaient sur l'opportunité de telle mesure à prendre dans la matinée de ce jour. Le chancelier Miron avait opiné pour que le roi se conciliât, tout d'abord, les chambres du Parlement. L'ancien prieur Marie-Joseph Lobel, évêque d'Autun, répondait du clergé, pourvu qu'on fît une démarche.

Les deux La Trémoille, les sires d'Albret et de Foix, proposaient d'aller quérir à l'Hôtel de Ville le prévôt des marchands.

— A vous, mon cousin Louis, dit le roi, en se tournant vers le duc d'Orléans, puisque c'est la volonté de ma très chère dame.

Louis d'Orléans s'inclina, partageant son salut entre le roi et la duchesse Anne.

— M'est avis, sire, répliqua-t-il, que ce n'est à moi de parler, mais bien à madame la reine.

Chacun tressaillit dans le retrait royal, car c'était la première fois qu'on donnait le nom de reine à la duchesse de Bretagne.

Une rougeur plus vive colora les joues de la belle jeune fille; ses yeux brillèrent tout à coup, puis s'adoucirent pour envoyer un regard reconnaissant à Louis, duc d'Orléans. Elle saisit à deux mains les

bras du trône et se mit droite sur son séant. La timidité n'était pas le défaut de la duchesse Anne de Bretagne.

— Est-ce le bon plaisir du roi? dit-elle.

Et comme Charles VIII s'inclina en souriant, elle releva ce front indomptable qui avait déjà fait plier tant de fois l'orgueil des chevaliers bretons.

— J'ai compris, dit-elle, qu'il y a deux traîtres dans Paris : un sire Olivier de Graville, qui se prétend comte de la Marche, et Madame Anne de Bourbon, régente de France, par la volonté du roi Louis XI.

Les conseillers de la couronne pâlirent en entendant traiter ainsi celle qui avait gouverné le royaume pendant des années. Charles VIII fronça le sourcil; le duc d'Orléans seul était radieux. Il paraît que la seule approbation de Louis d'Orléans suffisait à la jeune duchesse, car elle poursuivit avec une résolution imperturbable :

— Quant à cet Olivier de Graville, mon avis est qu'il le faut pendre aux créneaux de son hôtel de la Marche. Quant à Madame Anne de Beaujeu ou de Bourbon...

Elle se recueillit un instant, fermant à demi ses yeux et inclinant sa tête pensive. Les conseillers retenaient leur souffle.

— Madame Anne est la sœur du roi! murmura le duc d'Orléans, qui lui-même eut un instant de frayeur.

— C'est à quoi je songe, reprit la duchesse de Bretagne. Sans cela, il y a des créneaux à l'hôtel Saint-Paul comme au château de la Marche.

— Très chère dame... murmura Charles VIII abasourdi.

— N'ayez peur, mon sire, interrompit la jeune duchesse, nous saurons concilier les droits du trône avec ceux de la nature. Mon avis est qu'il faut envoyer à Madame Anne de France un des gentilshommes ici présents avec des paroles de paix. Et voici comme je l'entends, continua la duchesse de Bretagne, dont l'accent devenait à chaque instant plus net et plus péremptoire; celui qui ira vers Madame la régente, lui dira : Le roi, votre maître, vous ordonne de rassembler votre conseil de régence, et de vous rendre, avec les seigneurs qui le composent, en son palais des Tournelles, dans le délai d'une heure. *Item*, le roi vous attendra dans la salle du trône, et vous présenterez à Sa Majesté la couronne de France, sur le coussin de velours. *Item*, faute de ce, je vous dénonce, à vous, Anne, duchesse de Bourbon, l'ordre de notre sire le roi, qui vous donne pour prison la forteresse de la Bastille.

Il y eut un silence de stupeur. Mais Louis d'Orléans courut à Charles et lui baisa les mains en s'écriant :

— A ce coup, mon sire, par Dieu et la Vierge, vous êtes roi, puisque vous avez une telle reine !

Une heure après, minute pour minute, la grand'porte de l'hôtel Saint-Paul ouvrait ses deux battants, Madame la régente sortait, à pied, entourée de son conseil. Derrière elle, Amaury d'Harcourt, sénéchal de France, portait la couronne fermée sur un coussin de velours.

Le soleil se levait derrière la Bastille dont il découpait en noir les huit donjons symétriques, le peuple affluait déjà dans la rue Saint-Antoine, et ce fut au milieu d'un concours de curieux que la fille de Louis XI traversa l'espace qui séparait les deux royales demeures. Le maréchal de Gié, qui s'était chargé de lui porter les paroles du roi, ou plutôt les paroles de la jeune reine, accompagnait le cortège. Louis d'Orléans s'était excusé de remplir cette ambassade en disant que sa vue seule serait un trop grand crève-cœur pour la régente,

Le cortège traversa la cour d'honneur du palais des Tournelles où les hommes d'armes s'étaient rangés en bon ordre. Quand Madame la régente se présenta devant la draperie d'azur fleurdelisée d'or, qui cachait le seuil du retrait de son frère Charles, il était temps, car de l'autre côté de la porte Anne de Bretagne montrait déjà de son doigt impatient le cadran de l'horloge et disait en fronçant le sourcil :

— Voilà cinq minutes que l'heure est passée !

L'arrivée de la régente, notifiée solennellement par les huissiers du roi, rasséréna le front de la jeune duchesse qui se leva pour recevoir sa belle-sœur et dit avec franchise en la saluant cordialement :

— Je suis contente, madame ma sœur, de vous voir ici venue pour remplir votre devoir.

Anne de France regarda cette jeune fille inconnue qui l'appelait sa sœur et qui parlait avant le roi. Elle ne demanda point son nom, elle avait ouï parler de la fille de François de Bretagne.

Elle s'inclina, résignée; son règne était fini. Elle avait eu peut-être quelque jour en sa vie la volonté d'être reine, et certains prétendent que l'ambition n'était pas étrangère aux avances faites par elle à Louis, duc d'Orléans, qui venait à la succession légitime du trône si Charles VIII mourait sans enfants. Mais ses avances avaient été repoussées et son audace n'avait pas été jusqu'à tenter un coup d'État alors que le désarroi des anciens Armagnac rendait l'usur-

pation possible. Maintenant c'était d'assez bonne grâce qu'elle venait apporter sa démission.

— On ne m'avait pas annoncé l'arrivée de Madame ma sœur, dit elle, en offrant sa main à la duchesse de Bretagne; je suis heureuse, de trouver Madame ma sœur plus belle et mieux accomplie encore que ne le disait la renommée.

— Sire, reprit-elle tout de suite en se tournant vers le roi, voici la couronne que notre père Louis a remis en dépôt dans mes mains.

Le sénéchal d'Harcourt lui tendit le coussin qui supportait la couronne fermée. Madame la régente mit un genou en terre devant le roi.

— Mon sire, ajouta-t-elle tandis que Charles prenait la couronne des mains de dom Lobel, soyez heureux et glorieux autant que mon cœur le désire.

— Merci, madame ma sœur, dit Charles qui plaça la couronne sur sa tête.

Et son regard se tourna vers sa jeune fiancée comme pour lui dire : c'est vous qui êtes désormais mon conseil, que faut-il faire maintenant?

Anne de Bretagne ne le laissa point languir :

— Puisque voici tout pour le mieux, dit-elle, ce dont je rends grâces à Dieu pour ma part; il faut que Madame le régente monte à cheval afin d'accompagner le roi qui va se montrer au peuple de sa bonne ville de Paris.

— Miracle! miracle! pensait le duc d'Orléans, voici une belle fille capable de jouer avec le sceptre comme nous autres avec la crosse et le mail! A cheval! Messires, ajouta-t-il tout haut, chaque parole de Madame la reine est comme un flambeau qui éclaire nos ténèbres.

Anne de Bretagne fit la grimace, elle n'aimait point les phrases; c'était la première fois que le beau duc d'Orléans lui déplaisait.

— Il ne s'agit ni de flambeaux ni de ténèbres, mon cousin, reprit-elle sèchement, je veux dire qu'il faut battre le fer pendant qu'il est chaud.

— Si celle-là eût été la fille de mon père, pensa Madame Anne de Beaujeu avec quelque dépit, je crois que, malgré la loi salique, le sceptre de France aurait bien pu tomber en quenouille!

Peut-être — mais cette quenouille eut été d'acier.

II

LES CHEVAUX DU ROI

Le soleil se jouait dans les vitraux de la grande galerie qui s'étendait à l'ouest de la cour d'honneur, on entendait au dehors les cris tumultueux du populaire qui flairait une journée fertile en aventures. Dans l'enceinte de la cour les chevaux piaffaient et l'on préparait en grande solennité les montures des personnes royales.

La nuit qui venait de s'écouler avait été mieux employée que bien des jours; par les soins de Louis, duc d'Orléans, des compagnies étaient arrivées la veille de toutes les provinces voisines; les seigneurs de l'ancien parti d'Armagnac relevant tous ensemble leur bannières, étaient accourus à l'appel de leur chef; il y avait mille à parier contre un que cette révolution qui s'annonçait allait être, comme à l'ordinaire, le triomphe d'une faction. Le petit roi, en effet, ne comptait guère; c'était le parti d'Orléans qui allait succéder au parti de Bourbon, voilà tout : seulement ceux qui pensaient ainsi négligeaient dans leur calcul un élément nouveau qui venait de s'introduire à la cour de France; — ceux-là ne songeaient point à la jeune fille amenée du pays de Bretagne par le maréchal de Gié. Ceux-là ne savaient point l'histoire du fameux *qui qu'en grogne!*...

Du jour où la duchesse Anne avait passé la Loire, du jour où l'écusson d'hermine s'était accolé aux armoiries des rois de France,

une ère nouvelle avait commencé; c'était comme un sang jeune qui se transfusait dans les veines de la royauté valétudinaire; il n'y avait plus ni Beaujeu, ni Armagac, ni Orléans, ni Bourgogne. Du moment qu'Anne de Bretagne était là, occupant sa moitié du trône, il n'y avait plus que le trône !

Cette nuit, Louis d'Orléans avait travaillé pour elle; s'il l'avait su d'avance peut-être Louis d'Orléans n'en eût-il travaillé que mieux. Toute la partie septentrionale de Paris avait été enlevée aux hommes d'armes de Graville et depuis l'heure de minuit les soldats d'Orléans étaient maîtres du Louvre, de sorte que le roi avait l'enceinte depuis la tour de Billy, derrière l'île Louviers, jusqu'à la Tour de bois, au delà de Saint-Thomas du Louvre. Il tenait en outre l'île de la Cité, la Tournelle et l'enceinte du midi jusqu'à la porte Saint-Jacques.

Graville et ses partisans, abandonnés par Madame la régente, étaient réduits à cette petite portion de la ville qui s'étendait de la rue de la Harpe à la tour de Nesle; ses soldats s'étaient retranchés à l'hôtel de la Marche et dans l'enceinte même de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés.

Ce n'était pas son entrée solennelle que la jeune reine voulait faire aujourd'hui dans sa ville capitale. Pour la première fois qu'elle allait chevaucher dans Paris, elle prétendait garder encore son incognito, afin de voir mieux et d'être moins vue. Tout l'effet de cette promenade était dans la présence de Madame la régente, marchant aux côtés du roi, et Louis d'Orléans avait eu raison d'en admirer l'idée, car si Graville gardait quelque puissance, il le devait à l'opinion partagée par beaucoup de gens que la régente le soutiendrait jusqu'au dernier moment.

Au sortir de la cour d'honneur du palais des Tournelles, la cavalcade descendit la rue Saint-Antoine afin de gagner le quartier des Halles. Les deux cadets de la Trémoille ouvraient la marche à la tête des sergents d'armes et massiers de la garde. Le roi venait ensuite, sans escorte de seigneurs, ayant à ses côtés Madame la régente qui menait son cheval suivant l'étiquette au pas du cheval du roi, mais à une tête de distance en arrière.

Ce qui restait de ducs et pairs à Paris, dom Marie-Joseph Lobel, qui était bien le plus puissant de tous après la reine, le conseil de régence, le chancelier, le grand sénéchal et les vassaux principaux de la couronne marchaient ensuite en gardant leur rang de préséance.

Derrière eux venaient Louis, duc d'Orléans, et Anne de Bretagne.

Puis c'était une immense foule de gens de guerre conduits par leurs capitaines et portant à leurs lances de gaies banderolles comme un gage anticipé de victoire.

— Mon cousin, disait Anne de Bretagne au duc, vous avez eu grand tort de conduire le roi à cette mascarade indigne !

Louis d'Orléans était en train de lui conter, sur sa demande, ce qui s'était passé la nuit précédente dans les jardins du roi Salomon.

— Le roi le voulait, madame, répondit-il à l'observation de la jeune reine.

Celle-ci réfléchit un instant, puis elle dit de sa voix fermement accentuée.

— C'est différent, mon cousin, ce que le roi veut, il faut le faire.

Le duc d'Orléans reprit son récit, et comme il arrivait au moment critique où Thibaut de Ferrières avait séparé le roi des onze chevaliers noirs, un mouvement subit et tumultueux se fit dans la haie des spectateurs qui bordait la rue Saint-Antoine.

— Je dégaînai, madame, disait le duc d'Orléans, et je criai du plus haut que je pus : Le roi ! Sauvez le roi !

— Au nom de Dieu ! Monseigneur, répondit en ce moment une voix dans la foule, ne sauverez-vous point à son tour celui qui a sauvé le roi?

Le duc Louis et Anne de Bretagne arrêtèrent leurs chevaux en même temps.

Le duc jeta un regard étonné vers l'endroit d'où l'apostrophe était partie; c'était au coin de la rue Geoffroy-Lasnier. La foule encombrait l'embouchure de cette rue et l'on voyait au milieu du populaire un homme d'armes qui portait les couleurs de Graville et qui se défendait de son mieux contre les attaques de la cohue.

— C'est un écorcheur de la Marche ! criait-on, un taupin qui était là pour guetter le roi !

Et les horions de pleuvoir sur la toque heureusement doublée de fer et sur le justaucorps de l'homme d'armes. Il avait réussi à tirer son épée, mais il ne pouvait s'en servir, submergé qu'il était par le flot vivant.

— Que veux-tu de moi, l'homme? demanda Louis d'Orléans, qui tourna la tête de son cheval vers la rue Geoffroy-Lasnier.

L'homme d'armes venait de se faire un peu d'aise en piquant de la pointe de son estoc les reins de deux ou trois truands.

— Monseigneur, répondit-il, faites qu'on me livre passage. Je suis Jérôme Ripaille, ancien soldat d'Armagnac, et vous m'avez vu de près à la journée d'Auxonne.

— Jérôme Ripaille? répéta le duc d'Orléans, il me semble que je me souviens de ce nom-là. La paix, bonnes gens, et faites place!

Les rangs de la foule s'ouvrirent aussitôt. En même temps une évolution avait lieu dans le cortège; le roi et Madame la régente revenaient sur leurs pas pour voir ce qui se passait.

— Dieu vous garde, monseigneur, s'écria joyeusement Jérôme, dès qu'il se vit libre.

Puis, fixant ses yeux hardis sur la jeune duchesse Anne, il ajouta :

— Je ne savais pas que vous eussiez pris femme!

Anne de Bretagne rougit pour la seconde fois et poussa son palefroi vers Charles qui approchait.

— Que me parlais-tu, tout à l'heure, de celui qui a sauvé le roi? demanda le duc d'Orléans.

La toilette de Ripaille n'était pas très bien en ordre; il y avait du sang et de la poussière à ses habits; le duc Louis l'examinait avec une certaine défiance.

— Quant à cela, murmura Jérôme, répondant à cette défiance même quoiqu'on ne l'eût point exprimée, je n'étais ni plus propre, ni mieux fait devant Auxonne quand ce coquin de Bourguignon vous mit sa dague sur la gorge, monseigneur.

— Saint-Dieu! s'écria le duc, je me souviens!...

Mais Jérôme l'interrompit sans façon.

— A la bonne heure! dit-il, c'est tout ce qu'il faut, car je ne viens point vous parler de cette vieille histoire, monseigneur. Si vous vous souvenez de si loin, vous n'avez pas oublié que l'avant-dernière nuit vous donnâtes l'accolade à un jouvenceau qui venait de mettre vaillamment sa poitrine devant la poitrine du roi!

Charles VIII était là tout près avec Madame la régente qui restait silencieuse et morne comme si toutes choses désormais lui eussent été indifférentes. Le souvenir du danger qu'il avait couru mettait de la pâleur au front du roi; Madame Anne de Bretagne, qui venait derrière lui, écoutait et regardait.

— Un beau jeune homme, sur ma foi! s'écria Louis d'Orléans, taille et visage de prince... n'est-ce pas, mon sire?

Il était tourné vers Charles de France; celui-ci fit un signe de tête froid et baissa les yeux.

— Mon homme, dit Louis d'Orléans, qui mit la main sur l'épaule

de Ripaille et baissa la voix, j'ai dit à ce jeune gentilhomme que si le roi oubliait par fortune, j'aurais de la mémoire pour deux.

— Vous, monseigneur, murmura Jérôme, vous êtes un chevalier !

Les sourcils de la jeune duchesse étaient froncés violemment. Quand elle fronçait les sourcils de cette sorte, Madame Anne n'était pas bonne à regarder.

— Oui, pensait-elle peut-être, celui-là est un chevalier... mais l'autre !

— Si l'enfant est en danger, poursuivait le duc Louis, dis-moi son nom, et sur ma foi de chrétien je ferai ce qu'il faut pour le sauver.

Jérôme fut un instant avant de répondre; il se recueillait en lui-même; la solennité du moment mettait en lui une sorte de dignité inconnue.

— Il s'appelle Jean d'Armagnac ! prononça-t-il enfin d'une voix grave et lente.

A ce nom, un grand murmure se fit parmi les vassaux de la couronne et parmi les chevaliers. La régente frémit. Le petit roi releva la tête avec étonnement, tandis que le duc Louis lâchait la bride de son cheval pour joindre ses deux mains avec toutes les marques d'une émotion profonde.

— Jean d'Armagnac ! répéta-t-il, mais il n'y a pour porter ce nom que le fils de mon cousin Jacques, comte de la Marche et duc de Nemours, lequel fut décapité traîtreusement au-devant les halles, tandis que moi-même j'étais en exil !

— Celui dont je parle, répliqua Jérôme, est le fils de votre cousin Jacques et de la duchesse Isabelle... Mais s'il vous plaît qu'il soit un jour comte de la Marche et duc de Nemours, comme son père, hâtez-vous, monseigneur, car il est en grand danger de mort !

— Entre les mains de Graville peut-être? s'écria le duc en pâlissant.

— Entre les mains de Graville, répéta le soldat Jérôme.

Le duc d'Orléans alla vers le roi.

— Sire, lui dit-il avec respect, je vous prie d'avoir pour agréable que je prenne avec moi quelques-unes de vos lances pour retirer des griffes de ce noir démon la fleur de notre noblesse française, notre cousin à tous deux, sire, le fils du plus illustre chevalier que j'aie connu en ma vie, le fils de Jacques d'Armagnac duc de Nemours !

Le roi garda le silence et la régente eut le temps de lui glisser quelques mots à l'oreille.

— Ce fut mon honoré père Louis de France, balbutia l'enfant

couronné, qui déféra au parlement la conduite déloyale et traîtresse de Jacques d'Armagnac.

— Donc, s'écria Orléans, dont le visage exprima la colère, assemblez votre parlement afin qu'il me juge, mon sire, car tout ce qu'a fait Nemours, mon frère et mon ami, moi aussi je l'ai fait !

Charles tremblait déjà ; la régente baissait ses yeux dépareillés et sournois. Anne de Bretagne s'avança la tête haute entre le roi et le duc.

— Mon cousin Louis, dit-elle, le roi veut que vous preniez cent lances de ses compagnies et que vous fassiez comme votre cœur vous dira. Sauvez Jean d'Armagnac, mon cousin, non point parce qu'il est fils de son père, lequel fut un rebelle...

Le duc redressa la tête ; Anne de Bretagne répéta durement :

— Lequel fut un rebelle... mais parce que Jean d'Armagnac a protégé la vie de notre sire le roi !

Le duc ouvrit la bouche pour répondre avec emportement peut-être ; son regard et celui d'Anne de Bretagne se choquèrent ; les soucils de la jeune reine se détendirent et il y eut comme l'ombre d'un sourire autour de sa lèvre sévère.

Louis d'Orléans s'inclina sur sa main, qu'il baisa. Certains cherchèrent longtemps la raison de cette capitulation soudaine, car Anne de Bretagne l'avait fort malmené.

Quand il se releva il cria :

— A moi les lances de Champagne !

Cent hommes d'armes, en tête desquels marchait le plus jeune des cadets de La Trémoille, se rendirent à son appel.

— Où est mon jeune cousin d'Armagnac? demanda le duc à Jérôme Ripaille.

— Hélas ! monseigneur, répondit le soldat, Dieu le sait ! Ce que nous pouvons faire c'est de prendre, par assaut, la citadelle de Graville afin de trouver celui que nous cherchons.

Orléans secoua la tête d'un air indécis, puis il salua le roi et la reine, piqua des deux et prit le galop par la rue Geoffroy-Lasnier. Jérôme Ripaille, qui avait emprunté une monture, le suivit de bon cœur et l'on vit bientôt les cent lances de Champagne, conduites par le petit La Trémoille, courir ventre à terre sur la rive gauche de la Seine.

Le cortège reprit sa marche lente pendant que les trompettes sonnaient au-devant de la procession ; la duchesse de Bretagne, qui était maintenant toute seule et pensive, se disait :

— Si l'autre était roi...

III

JEAN LE BRUN

Il nous faut rétrograder de quelques heures et revenir au lieu même où commença notre histoire.

La nuit était sombre encore; tout autour du château de la Marche un silence profond régnait. A trois ou quatre cents pas des murailles, le long du canal appelé la Petite Seine et aux environs du Pré aux Clercs, on voyait luire çà et là quelques feux mourants. Trois ou quatre compagnies d'hommes d'armes, qui n'avaient pu trouver place dans le château, bivouaquaient en ce lieu. D'autres feux brillaient au clos Bruneau, entre Saint-Sulpice et la porte Saint-Germain. C'était le campement des soudards de Graville qui, cette nuit même, avaient été chassés de leurs positions au nord de Paris.

Il y avait du découragement parmi ces troupes déjà vaincues; soldats et chefs, harassés de fatigue, dormaient; ceux qui ne sommeillaient point causaient à voix basse autour des feux presque éteints et se disaient, en secouant la tête, qu'on n'avait point vu messire Olivier sur le lieu du combat.

Plusieurs avaient voulu pénétrer dans l'auberge du père Pavot afin de boire le fond de leur escarcelle et de reprendre un peu de bon cœur, mais l'auberge du père Pavot était close et gardée comme une

forteresse ; il y avait, disait-on, à l'intérieur, des prisonniers et des malades. Nul ne savait le nom des prisonniers. — Les conteurs de nouvelles affirmaient que le bonhomme Pavot avait donné son lit au capitaine Vincent Tarchino lequel avait perdu un bras à la bataille.

A quelle bataille? c'était là le mystère, car Vincent Tarchino ne s'était pas plus montré que le sire Olivier lui-même en face des hommes d'armes d'Orléans.

Elle était loin la fête de la veille ! il semblait qu'un siècle eut passé sur ces magnificences. Certains prétendaient pourtant que Graville avait prolongé la mascarade jusqu'en cette nuit sanglante, et que son absence avait pour cause je ne sais quelle frivole aventure.

La belle des belles, Madame Blanche d'Armagnac s'était enfuie. Selon les uns, elle n'avait point reparu, selon les autres, elle était en ce moment captive à l'auberge du père Pavot.

Mais tout cela importait peu en définitive; c'étaient de bien piètres événements en présence de la grande bataille qui, selon toute probabilité, allait se livrer le lendemain. A cette bataille, les soldats de Graville se préparaient sans enthousiasme ni chaleur; ils voulaient bien tirer l'épée parce que c'était leur métier, mais plus d'un songeait déjà aux moyens de faire sa paix en cas de malheur.

Entre le clos de l'abbaye Saint-Germain et la petite enceinte qui entourait le verger du père Pavot, il y avait un jeune taillis dont les arbres avaient fourni leur contingent au feu des bivouacs; ce taillis n'était pas éloigné de plus d'une centaine de pas du campement du Pré aux Clercs. Quand les premières lueurs du crépuscule pénétrèrent entre les pousses des chênes, on eut pu voir, demi-couché sur la mousse, un homme en costume de soldat, armé à la légère, et qui paraissait littéralement rendu de fatigue; son coude s'appuyait à l'herbe humide, sa poitrine se soulevait par soubresauts convulsifs et un râle sifflait dans sa gorge. Il avait ôté sa toque, ses cheveux longs et plats tombaient en mèches raides sur ses épaules.

— Elle pleure, pensait-il, tandis que sa main maigre et osseuse essuyait une larme au coin de sa paupière, elle est là-bas toute seule, agenouillée à son prie-Dieu,.. elle compte les heures, elle compte les minutes... Elle appelle son fils, hélas ! son pauvre enfant tant aimé, tout ce qui lui restait en ce monde !

Le soldat passa ses doigts sur son front baigné de sueur froide.

— Et c'est moi, reprit-il, moi qui, dans mon orgueil, me croyais

le plus fidèle des serviteurs, c'est moi que Dieu a choisi pour être l'instrument de ce désastre !... Non, non, Madame Isabelle ne m'appelle point à cette heure, non, non, Madame Isabelle ne dit pas : Où es-tu, Tranquille? mon pauvre ami, toi qui m'as consolée dans ma détresse? Madame Isabelle me maudit, je le sais bien. Et que ferais-je, moi, si j'étais mère, pour celui qui m'aurait tué mon fils adoré?

Au plus profond de son angoisse, le pauvre frère Tranquille était toujours lui-même ; la rêverie planait autour de lui, prête à saisir le défaut de sa pensée et à pénétrer au sein même de son désespoir.

Il resta un instant immobile, puis sa voix changea et sa tête s'inclina sur sa poitrine, tandis qu'il murmurait :

— Sais-je ce que j'ai vu depuis deux jours? Sais-je si j'ai ma raison, ou si c'est la folie qui est maîtresse en moi?... J'ai vu deux enfants, c'étaient mes enfants... les ai-je vus en songe?

Il y eut encore un silence, durant lequel on put entendre au loin les cris perdus des sentinelles et le chant des coqs qui saluaient le crépuscule du matin.

— Hélas ! hélas ! se reprit-il, il y a un bandeau sur mon intelligence ! je n'aperçois que des fantômes, ce qui est vrai, ce dont je ne peux pas douter, c'est que j'ai vu le fils de ma dame et maîtresse, baigné dans les flots de son sang ! c'est qu'ils ont enlevé Armagnac mourant et qu'à l'heure où je suis là, impuissant et oisif, les misérables creusent sa tombe peut-être !

Il se releva et secoua sa chevelure comme le lion qui va combattre agite sa crinière.

— Et pourtant, je suis fort ! s'écria-t-il avec une exaltation soudaine, je ne le savais pas, moi, mais je suis fort ! Si j'avais été droit à Tarchino, je lui aurais fendu le crâne comme je vais trancher en deux cet arbre, si c'est ma volonté !

Il avait saisi à deux mains son épée qui retomba sur le tronc du jeune chêne avec une violence terrible et qui le coupa comme si c'eût été la tige molle d'un glaïeul.

— Oh ! oh ! brave homme, dit une voix gaillarde à son oreille, la tête de maître Vincent n'est pas si dure que cela !

Tranquille se retourna en sursaut. Il vit à côté de lui ce jeune soldat, l'un des deux enfants, que son souvenir évoquait tout à l'heure ; mais son esprit ébranlé n'en était plus à suivre son rêve ; l'aspect du jeune soldat ramena sa pensée vers Jean d'Armagnac perdu.

— C'est vous ! murmura-t-il en laissant retomber son épée. Je

vous ai cherché longtemps sur le rivage de la Seine et autour du château. Vous m'aviez dit que vous étiez sûr de le retrouver !

Jean le Brun, c'était lui, examinait avec attention le tronc de chêne coupé.

— Merci de moi ! murmurait-il. Ce coup de taille eût pourfendu un géant depuis le crâne jusqu'aux reins !

— Quant à ce que vous dites, brave homme, reprit-il tout haut, si vous avez couru le long de la rivière et dans les taillis, je n'ai épargné non plus, mes jambes ni le reste. Quand je vous ai quitté, là-bas, au-devant du Louvre, on n'entendait plus guère le galop des chevaux : il n'y avait pourtant que cela pour me guider dans ma chasse. J'ai pris le galop, moi aussi, bien que je n'eusse point de monture, je me suis élancé vers la Tour-qui-fait-le-coin, bien persuadé que le bac du passeur devait attendre aux environs. Je ne m'étais pas trompé ; mais quand je suis arrivé nos coquins étaient déjà dans le bac, et le bac naviguait au milieu de la rivière.

— Seigneur Dieu ! Seigneur Dieu ! murmura Tranquille. Et n'y avait-il point d'autres bateaux amarrés sous la tour ?

— Pas seulement une planche ! répliqua Jean le Brun.

— Alors, il vous a fallu attendre le retour du bac ? dit Tranquille avec découragement.

— Que non point ! s'écria l'ancien page qui se prit à rire de tout son cœur. Tâtez seulement ma casaque et vous verrez si j'ai besoin d'un chaland pour traverser la rivière !

La main de Tranquille palpa les vêtements de Jean le Brun que la rosée nocturne avait empêché de sécher.

— A la nage ! fit-il en ouvrant de grands yeux. Vous avez traversé la Seine à la nage ?

— Vous l'aimez donc bien ? balbutia-t-il.

— Ma foi, mon brave homme, je crois que je ne l'aimerais pas mieux s'il était mon propre frère !

— Il y a peut-être longtemps que vous le connaissez ?

— Je le connais depuis avant-hier.

— Et comment avez-vous fait connaissance ?

— A coups d'épée, mon brave homme !

Tranquille recula étonné ; ces mœurs n'étaient pas les siennes et son esprit grave ne pouvait point entrer dans ce courant d'idées.

— L'eau n'est pas froide en cette saison, poursuivit gaiement Jean le Brun. Je suis arrivé sur l'autre rive presque aussitôt que le bac qui s'enfonçait sous sa cargaison de coquins. J'ai pu voir Jean le

Blond en travers sur le cheval de Pierre, et Madame Blanche, couchée sur le garrot du cheval de Raoul. Quant à Vincent lui-même, il était plus pâle qu'un spectre; la terre fraîche qu'il avait mise sur son bras n'empêchait pas son sang de couler à flots. Il se tenait en selle comme il pouvait et j'ai cru plus d'une fois qu'il allait choir sur la la route.

— Mais Jean d'Armagnac? interrompit Tranquille, parlez-moi de Jean d'Armagnac!

La figure espiègle du jeune soldat prit un air pensif qui ne lui était pas ordinaire.

— Il s'appelle donc bien vraiment Jean d'Armagnac? murmura-t-il.

Puis il secoua la tête comme s'il eût voulu chasser une idée importune et poursuivit d'un accent délibéré :

— Quatre jambes valent mieux que deux, mon brave homme! Aussitôt débarqués les coquins ont pris le galop : tout ce que j'ai pu faire c'est de ne pas perdre entièrement leurs traces.

— Alors vous savez où il est? s'écria Tranquille

Jean le Brun fit un signe de tête affirmatif.

— Je peux dire que si je l'ai su, ce n'a pas été sans peine, continua-t-il, je les perdis de vue au bout du petit Pré-aux-Clercs et je ne fis pas beaucoup d'efforts pour les rejoindre, parce que j'avais l'idée qu'ils se rendaient tout droit à l'hôtel de la Marche. Il était environ minuit quand j'arrivai devant le pont-levis du château. Il faisait noir comme en enfer et on ne voyait pas une seule lumière aux croisées : le château semblait mort... seulement comme je m'approchais de la douve, un carreau d'arbalète, puis deux, puis trois ont sifflé à mes oreilles et j'ai dû me convaincre qu'il y avait des vivants sur les murailles.

Je me suis couché à plat ventre dans l'herbe et ce n'était pas le moyen de sécher ma coquine de casaque qui me donnait froid jusqu'à la moelle des os. Je suis resté là une grande heure : comme cela n'avançait en rien les affaires de mon ami Jean le Blond, je me suis mis à ramper, tout autour des murailles, pour gagner la poterne qui s'ouvre sur les fossés de Paris.

Cette poterne et moi, nous nous connaissons bien ; quand elle n'est pas fermée à la barre, je sais un moyen de l'ouvrir et plus d'une fois je suis rentré par ce chemin à l'hôtel après quelque joyeuse escapade. Mais la poterne est fermée à la barre en dedans,

et comme je tentais de l'ouvrir, deux ou trois autres carreaux d'arbalète ont brisé des branches d'arbres autour de moi.

Sous les murailles de la Marche il en pleuvait cette nuit des carreaux d'arbalète !

Ma foi, il n'y avait plus qu'une manière d'en finir; je suis retourné au pont-levis, j'ai attendu qu'une ronde sortît et je me suis faufilé dans les rangs des soudards qui sont mes camarades; une demi-heure après j'étais dans la salle d'armes de la Marche.

Tranquille respira longuement : il allait enfin savoir !

— Mais le diable s'en mêlait, voyez-vous bien, brave homme, reprit Jean le Brun. A l'hôtel, on n'avait vu ni Vincent Tarchino, ni son prisonnier, ni Madame Blanche. — Seulement, voici autre chose ! une heure auparavant, le soldat Raoul était venu quérir maître Annibal Cola, barbier étuviste, abstracteur de quintessence, empoisonneur de rats et médecin d'hommes, pour un malade qui n'était autre que maître Vincent lui-même. J'avais fait fausse route ; mais si la poterne barricadée avait défié mes petites ressources quand j'étais dehors, je pouvais bien du moins l'ouvrir en dedans ; je sortis par cette voie et je me remis en quête.

Il n'y a pas plus d'une heure de cela, je vins, en rôdant, jusqu'à l'auberge du père Pavot que je trouvai fermée comme une maison forte avec des sentinelles au-devant du seuil.

La recette est toujours la même, quand le devant est clos, on fait le tour; je fis le tour et c'est là que je vis du nouveau....

— Que vîtes-vous, jeune homme? demanda Tranquille qui suait à grosses gouttes.

— Connaissez-vous Mirette? dit Jean le Brun.

— Non, jeune homme, non, je ne connais pas Mirette.

— Tant pis pour vous, brave homme ! Mirette a pour mère l'aubergiste de la Pie au quartier des Halles, qui est la femme de maître Pavot, aubergiste, hors des murs. Mirette, que vous ne connaissez pas, va être notre providence; sans elle, vous ne me verriez pas si gaillard ! car du diable si je saurais comment servir mon frère, Jean le Blond !

— Ecoutez ! interrompit Tranquille dont la détresse devenait visible expliquez-vous autrement au nom de Dieu ! car vous me faites mourir !

Jean le Brun le regarda tout surpris.

— Il me semble pourtant, répliqua-t-il, que je ne parle pas par énigmes.... mais si vous voulez tout savoir d'un seul coup, brave

ıomme, je vais tout vous dire : Je connais l'auberge du père ʾavot, pour l'avoir peut-être un peu trop fréquentée. Derrière a salle où l'on boit, il y a trois chambres, j'ai vu que les trois hambres étaient éclairées, et je me suis hissé sur mes poignets pour egarder ce qu'il y avait dedans.

J'ai vu dans la première, maître Vincent, aux mains de son espectable parent, maître Annibal Cola; maître Annibal pansait le ıras de maître Vincent, lequel tordait la bouche comme un homme [ui renie Dieu savamment et par habitude.

Dans la seconde chambre, j'ai vu Mirette dont je vous parlais out à l'heure avec un innocent qui a nom Simonot et que je compte ouer de coups, à la prochaine occasion, pour des causes qui me ont particulières. Dans la troisième chambre enfin, j'ai vu mon rère Jean le Blond couché sur un bon lit, la figure un peu pâle, ıais dormant comme un bienheureux.

Tranquille joignit les mains pendant que deux larmes roulaient : long de ses joues ; puis, sans mot dire, il prit sa course à longues njambées dans la direction de l'auberge du père Pavot.. Jean le 3run courut après lui et l'arrêta par la manche..

— Où allez-vous donc, bonhomme, s'écria-t-il en riant? si je uis ici, bavardant comme je fais, c'est que nous avons le temps... 'ous n'êtes pas au bout et j'ai encore bien des choses à vous dire.

Pendant que j'étais à me demander comment je m'y prendrais ıour attirer l'attention de Mirette sans éveiller les soupçons de ce rand idiot de garçon d'auberge, Tarchino s'est mis à pousser des ris furieux : il paraît que son cousin Annibal Cola n'a pas la main ègère. Je suis retourné à la première fenêtre et j'ai vu Tarchino écume à la bouche qui s'était levé debout sur son lit et que les aides u charlatan avaient bien de la peine à contenir. Il étouffait, il emandait de l'air. On a ouvert la croisée et j'ai pu entendre lors tout ce qui se disait à l'intérieur.

— Que le diable mette seulement sous ma main ce misérable ean Roland hurlait Tarquin avec frénésie, je lui crèverai les deux eux, je lui arracherai les entrailles et je ferai rougir au feu ma dague our la lui plonger dans le cœur !

— Qui est ce Jean Roland? demanda Tranquille.

— C'est moi, répondit l'ancien page, mais ne faites pas attention... ıaître Tarquin a la fièvre chaude et c'est bien le moins qu'il se âche un petit peu contre celui qui l'a rendu manchot. Quelque hose de pire, c'est qu'il disait, quand il était las de vomir ses

invectives contre moi : « Du moins je tiens l'autre ! Personne ne pourra me l'arracher et celui-là paiera pour tous ! »

— Et vous dites que nous avons le temps ! s'écria Tranquille, dont les cheveux se dressaient sur sa tête, ce Vincent Tarchino est un tigre qui va dévorer mon pauvre seigneur !

— Patience ! Patience ! fit Jean le Brun, nous serons là quand il en sera besoin. Pour le moment, le tigre est engourdi comme une marmotte en hiver et ne songe à dévorer personne. Au plus fort de sa mâle rage, ce sorcier d'Annibal Cola a versé quelques gouttes de je ne sais quel élixir dans une coupe d'eau pure et lui a dit : « buvez mon cousin, ou je ne réponds pas de votre vie. »

Au fond, ce Vincent est comme tous les mécréants, il a grande frayeur de la mort ; il a bu la coupe dont les rebords grinçaient entre ses dents, et peu à peu il s'est calmé jusqu'au point de retomber sur son lit, sans mouvement et sans voix.

— Il dormira ainsi jusqu'au lever du soleil, a dit maître Annibal, point de bruit autour de sa couche et qu'on vienne me chercher dès qu'il s'éveillera.

Or, mon brave homme, c'est à peine si les premiers reflets de l'aube, nous montrent là-haut les tours de la ville. Nous avons une grande heure d'ici le lever du soleil... quand le soleil se lèvera, il faut que nous soyons tous les deux derrière le lit de mon frère Jean le Blond, l'épée à la main.

Tranquille l'attira contre son cœur et l'embrassa sans mot dire ; quand il eût fini de l'embrasser, il passa sa main sur la casaque toujours mouillée de l'ancien page.

— Cela ne sèche pas, murmura-t-il, et la matinée est fraîche !

Il dégrafa le manteau qui entourait son costume d'homme d'armes et le jeta sur les épaules de Jean le Brun.

— Merci, brave homme, dit celui-ci, je commençais à grelotter. Pour en finir avec mon histoire, quand tout a été tranquille dans la chambre de Vincent, je suis revenu bien doucement à l'autre croisée et j'ai frappé deux ou trois petits coups aux vitres. Le Simonot dormait debout dans un coin. Mirette s'est approchée de la fenêtre, et comme elle est plus adroite qu'une fée, les châssis ont glissé sans produire aucun bruit. — C'est vous, messire Jean ! s'est-elle écriée. Ah ! seigneur, mon Dieu, qu'avez vous fait ! le capitaine Vincent a juré votre mort ! — Le capitaine a coutume de trahir ses serments, ma fillette, ai-je répondu : — Je vous en prie ! je vous en prie ! a-t-elle continué en joignant ses belles petites mains,

sauvez-vous, messire Jean, pour que je n'aie point à pleurer votre mort !

Moi, j'ai dit : — si je me sauvais, Mirette, mon amie, ce serait pour la première fois depuis que j'ai l'âge d'homme. Au lieu de me sauver, il faut que j'entre et que je voie mon frère Jean le Blond, qui est couché dans la chambre voisine. Elle a réfléchi un petit instant, puis ses beaux yeux se sont baissés. Messire Jean, m'a-t-elle dit, ma mère sait que vous voulez être mon mari, et j'ai confiance en vous; si vous entriez maintenant à l'auberge, vous pourriez tout perdre sans espoir de rien sauver : mon père est couché dans la chambre même où dort votre frère d'armes, et vous savez que mon père déteste le sang d'Armagnac. Dans une heure, mon père va se lever pour servir les soudards qui arriveront en quantité dans la salle commune; d'ici là je trouverai bien un prétexte pour éloigner Simonot... et qui sait si dans l'intervalle ma bonne mère ne viendra pas à notre secours?

Ici, Jean le Brun s'interrompit pour dire :

— Brave homme, il est bon que je vous dise deux mots de ce qui se passe à Paris. Mirette a quitté hier soir, longtemps après la nuit tombée, le logis de sa mère, à l'auberge de la Pie, parce qu'on se battait dans le quartier des Halles. Si nous pouvons faire seulement que mon frère Jean le Blond passe cette matinée sans encombre, il n'aura plus rien à craindre ce soir.

— Qui donc se battait au quartier des Halles? demanda Tranquille.

— Le roi contre la régente, répliqua l'ancien page, ou, ce qui est tout un, Louis d'Orléans contre Olivier de Graville.

— Louis d'Orléans? répéta le pédagogue. C'est vrai ! il était hier à cette fête... Protégez-nous, Seigneur Dieu ! protégez-nous, Vierge sainte, et ne nous laissez pas échouer si près du port !

— Bien près du port, en effet, dit Jean le Brun, car Louis d'Orléans a déjà délogé Graville de toutes ses positions dans l'intérieur de Paris. Et si maman Pavot m'avait demandé conseil, je lui aurais dit de laisser sa fillette à l'auberge de la Pie, où elle eut été plus en repos vingt fois que de ce côté des murailles. Mais tout est pour le mieux, puisque ma gentille Mirette sera le salut de mon frère Jean le Blond. Elle nous attend, il est bientôt l'heure, et nous allons commencer notre besogne dès que vous m'aurez fourni, mon brave homme, quelques petits renseignements dont j'ai besoin pour ma propre gouverne.

Jean le Brun avait prononcé ces derniers mots en faisant un pas vers Tranquille d'un accent plus déterminé. Le pédagogue fixa sur lui son regard toujours distrait.

— Des renseignements? répéta-t-il, demandez, jeune homme; je ne me souviens pas d'avoir rencontré en ma vie un si digne enfant que vous. Le peu que je sais est bien à votre service; s'agit-il de langue latine ou de sciences philosophiques?

Jean le Brun se prit à rire.

— Du diable! s'écria-t-il. Les renseignements que je vous demande ont trait à nos affaires. Dites-moi d'abord, je vous prie, à quel signe vous avez reconnu que mon frère, Jean le Blond, est le légitime héritier d'Armagnac?

Tranquille ne comprit pas tout de suite; il fallut que le jeune soldat lui répétât distinctement sa question.

— A quel signe! s'écria-t-il alors, et de quel signe aurais-je besoin, puisque je n'ai pas quitté mon petit seigneur depuis son enfance?

— Bien, dit Jean le Brun d'un air pensif, alors, ce n'est pas parce qu'il a l'écusson d'Armagnac gravé sur la poitrine?

— Comment savez-vous cela? interrompit frère Tranquille tout ému.

— Je le sais; le reste importe peu. Alors, disais-je, ce n'est pas pour cela?

— Non, sur ma conscience, répondit Tranquille, ne l'ayant jamais perdu de vue un seul jour, je n'ai jamais eu besoin d'aucun signe pour le reconnaître.

Jean le Brun se frotta les mains.

— Tant mieux! fit-il.

— Pourquoi tant mieux! demanda Tranquille.

— Parce que j'aurais été désolé, brave homme, si le sort m'eût fait le rival ou le compétiteur de mon bien-aimé frère Jean.

— Et comment le sort eût-il pu vous faire le compétiteur ou le rival de l'héritier d'Armagnac? demanda encore Tranquille.

Jean le Brun ne répondit pas. Il dégrafa d'abord le manteau, qu'il remit en silence sur les épaules du pédagogue, puis il délaça son justaucorps de cuir lentement et en silence, toujours. Tranquille le regardait faire et restait si loin de s'attendre à ce qui allait se passer, que sa curiosité n'était pas même éveillée.

Jean le Brun avait écarté sa casaque et son justaucorps. Il ouvrit sa chemise.

— Regardez cela, brave homme, dit-il avec un peu d'émotion dans la voix.

Le crépuscule du matin permettait de distinguer déjà les objets; Tranquille regarda et fit un pas en arrière. Il se frotta les yeux, revint et regarda encore.

— L'écusson d'Armagnac? murmura-t-il avec une stupéfaction profonde, tout pareil à celui que j'ai gravé sur la poitrine de notre jeune sire Jean!

IV

DEUX NAPOLITAINS

L'auberge du père Pavot avait beaucoup gagné en importance depuis le temps des seigneurs d'Armagnac, de sorte que le vieux coquin de tavernier, à part l'esprit de contradiction qui le portait à faire toujours autrement que sa femme, avait réellement ses raisons pour tenir au parti de Graville. Il était le plus heureux des cabaretiers.

Aujourd'hui, cependant, son réveil avait été salué par d'inquiétantes nouvelles : on entendait au loin dans Paris le bruit des arquebusades et les bonnes gens qui demeuraient en dehors de la porte Bucy disaient qu'on ne laissait plus entrer ni sortir personne. Il y avait une grande troupe d'hommes d'armes de l'autre côté de la Seine, sous le château du Louvre.

Le père Pavot aimait mieux les nuits de fête que les jours de bataille. Il savait vaguement, comme tout le monde, qu'il s'agissait d'une lutte dans laquelle son seigneur Olivier de Graville suivait la bannière de la régente; c'était chanceux; on était accoutumé de voir, depuis des siècles, les seigneurs rebelles porter leurs têtes sur l'échafaud; le petit roi avait beau n'être qu'un enfant faible et dénué d'audace, c'était le roi.

Il est bien entendu que tout le monde ignorait aux environs de

l'hôtel de La Marche la capitulation de la fille de Louis XI; on la croyait enfermée dans son palais, toute prête à soutenir un siège s'il le fallait, toute prête aussi à faire le siège de l'hôtel des Tournelles si l'occasion s'y prêtait.

Au milieu de ces craintes, Pavot avait d'ailleurs de justes sujets de consolation et d'orgueil : sa maison était véritablement la succursale du château de La Marche; il y avait des soudards plein la salle commune. Vincent Tarchino, le favori du maître, occupait une des chambres de l'auberge et dans une autre un jeune gentilhomme blessé, que l'on disait être un otage de grande importance, dormait sous la garde de deux archers. Dans une autre chambre encore, Madame Blanche d'Armagnac, l'unique héritière du feu duc de Nemours, avait passé la nuit.

Tous ces gens étaient arrivés la veille au soir, alors qu'on avait fermé déjà les portes de la taverne. Pavot avait vu de ses yeux Madame Blanche évanouie dans les bras de l'archer Raoul et le jeune gentilhomme, qui portait un costume mi-partie rose et azur, couché en travers du cheval de Pierre le soudard. Derrière eux, venait ce pauvre capitaine Vincent, qui avait le bras droit tranché et qui chancelait comme un homme qui va mourir au bout de son sang.

Mais la taverne du père Pavot devait recevoir encore d'autres hôtes. A minuit, on frappa de nouveau à la porte close et le vieux tavernier fut obligé d'ouvrir parce qu'il avait reconnu la douce voix de Mirette, sa fille, que Simonot accompagnait.

Enfin, vers le lever du jour, on entendit un grand bruit de chevaux sur la route qui menait à la porte Saint-Germain. C'était une troupe de cavaliers qui, au lieu de se diriger vers l'hôtel de la Marche, s'arrêta devant le seuil du père Pavot. Le chef de l'escorte mit pied à terre et fit avancer deux femmes qui étaient au milieu des rangs. Pavot se donna au diable en reconnaissant, dans l'une d'elles, sa propre moitié qu'il n'avait pas vue depuis plusieurs semaines. L'autre femme était voilée. Le chef de l'escorte ordonna au père Pavot de lui fournir une retraite et laissa deux hommes d'armes pour la garder captive.

C'était dans la pièce où le capitaine Vincent Tarchino avait passé la nuit; il sommeillait encore, ou plutôt il était plongé dans cet engourdissement fiévreux que le breuvage d'Annibal Cola lui avait procuré. Au pied de son lit les soldats Pierre et Raoul s'entretenaient à voix basse; de temps en temps on entendait des clameurs

lointaines que dominait le bruit toujours plus rapproché des arquebusades.

— Saint patron ! disait Raoul, c'est un supplice que d'ouïr ainsi le bruit du combat sans savoir qui est vainqueur ou vaincu !

— Je n'ai pas engagé mon épée à messire Olivier, répliqua Pierre, pour garder le diable malade !... On dirait, que les remparts de la ville tirent contre les murailles du château.

— Ça me fait cet effet-là, répliqua Raoul qui traversa la chambre sur la pointe des pieds pour regarder au dehors.

Du rez-de-chaussée de l'auberge, on ne pouvait apercevoir l'enceinte parisienne, mais un nuage de fumée s'élevait au-dessus de l'hôtel de la Marche et c'en était assez pour confirmer l'opinion des deux soudards.

Comme Raoul regagnait sa place, une explosion plus forte fit trembler les vitres de la taverne.

— La Sainte-Agnès ! grommela Pierre. Je reconnais sa voix pour l'avoir fait chanter bien souvent. En sommes-nous là, déjà?

La Sainte-Agnès était une des quatre grandes couleuvrines lançant des boulets de pierre que Louis XI avait fait placer à la contrescarpe de la porte Bucy.

En ce moment, les premiers rayons du soleil frappaient la croisée et, suivant la prédiction de maître Annibal Cola, Vincent Tarchino ouvrit les yeux. Il n'eut point d'abord la conscience de ce qui s'était passé la veille et voulut soulever son bras droit pour frotter ses paupières enflammées; la douleur qu'il éprouva de ce mouvement lui arracha un cri d'angoisse; son bras mutilé retomba sur la couverture.

— Ah ! Ah ! fit-il en abaissant son regard sombre, je vois qu'il ne faut jamais oublier cela. Je ne l'oublierai plus. Mon cousin Annibal Cola m'a-t-il donc abandonné?

— Sire capitaine, répondit Pierre, maître Annibal avait promis qu'il serait présent à votre réveil.

— C'est que je ne vaux plus grand'chose ! grommela l'Italien amèrement; j'ai perdu les trois quarts de moi-même, quoi qu'on puisse arriver à manier l'épée comme il faut du bras gauche. Et il y a bien des gens qui vont croire qu'on pourra désormais me traiter comme un chien. A-t-on fait battre le bord de l'eau pour trouver ce jeune loup de Jean Roland?

— On a battu inutilement les deux rives de la Seine, messire.

Les mâchoires de l'Italien grincèrent.

— Par l'enfer ! s'écria-t-il avec une violence soudaine, celui-là ne perdra rien pour attendre !

— Mais qu'est-ce donc que l'on entend? demanda-t-il en prêtant l'oreille, cette fièvre m'a-t-elle rendu fou? Il me semble ouïr des coups d'arquebuse...

— Depuis l'aube, capitaine, répliqua Pierre, on n'a pas cessé de tirer entre les portes Bucy et Saint-Germain.

— Est-ce vrai? s'écria Vincent, qui se leva sur le coude de son bras gauche, mort de ma vie ! voici le son d'un engin d'artillerie ! Est-ce que messire Olivier voudrait raser le quartier Saint-André !

Avant que les deux soldats eussent pu répondre, la porte s'ouvrit, la taille haute et maigre d'Annibal Cola se dessina sur le seuil. Il fit une entrée théâtrale, drapé dans son manteau de fourrure, et vint s'asseoir sans mot dire auprès du lit du blessé.

— Ah ! vous voilà, mon cousin ! dit celui-ci, que la fatigue accablait déjà, quelles nouvelles?

Les deux soldats dressèrent avidement l'oreille; mais leur curiosité fut trompée : le charlatan montra la porte d'un geste plein de souveraine emphase, et ils furent obligés de sortir.

— Quelles nouvelles? répéta Vincent.

Annibal ferma les yeux à demi et croisa les bras sur sa poitrine.

— Ce n'est pas messire Olivier qui fait parler l'artillerie de la porte Bucy, prononça-t-il d'une voix basse et lente.

— Quoi !... commença Vincent stupéfait.

— Ce n'est pas messire Olivier, poursuivit l'empirique, ménageant son accent et son geste comme un acteur en scène, qui veut raser le quartier Saint-André, c'est monseigneur Louis, duc d'Orléans, qui veut jeter bas la maison de Graville.

— Le duc d'Orléans? s'écria Tarchino à la porte Bucy ! déjà ! Est-ce qu'il serait arrivé malheur à Madame la régente?

Annibal Cola prit le bras gauche de son cousin et le tâta doctoralement; Vincent le vit secouer la tête et la rougeur ardente de ses joues fit place à une livide pâleur.

— Suis-je plus mal? demanda-t-il.

— Oui, répliqua le charlatan, vous êtes plus mal.

— Est-ce que je mourrai de cela?

Annibal Cola sembla réfléchir.

— Les horoscopes mentent rarement, répondit-il; j'ai tiré trois fois le vôtre, et trois fois j'ai vu que vous deviez mourir la corde au cou.

— Alors, s'écria Vincent dont le visage se rasséréna, nous avons de la marge, mon cousin. Laisse là cette mine solennelle, qui est bonne pour piper les sots, et dis-moi bonnement où sont nos affaires?

— Les sots, Vincent, mon cousin, prononça sèchement maître Annibal, sont ceux qui tremblent dans leur cuir à la première menace de la science, et qui, sitôt rassurés, font bravement les incrédules. Mais je te parlerai comme tu veux qu'on te parle, car je ne discute jamais ni avec les femmes, ni avec les enfants, ni avec les fiévreux. Madame la régente de France n'a point éprouvé de malheur, au contraire, elle a fait sa paix avec le roi et chevauche, à cette heure, par les rues de Paris conquis, entre Charles VIII et la duchesse de Bretagne.

— Ah ! peste ! fit Tarchino dont le regard devint sournois.

Ce n'était point là l'effet qu'attendait maître Annibal.

— Je vois que tu ne me comprends pas, mon cousin, dit-il.

— A quoi vois-tu cela?

— Aux battements réguliers de ton pouls, répondit le charlatan qui tenait toujours sa main; aux regards tranquilles de tes yeux, à ta voix ferme; tu aurais tremblé si tu avais saisi toute la portée de mes paroles !

Il se redressa et jeta son manteau sur son épaule pour ajouter :

— Olivier de Graville est perdu sans ressource.

— Crois-tu? fit Tarchino qui eut presque un sourire.

La douleur atroce qu'il éprouvait au bras changea ce sourire en grimace; mais Annibal avait vu l'intention et ses sourcils se froncèrent.

— J'en suis sûr ! poursuivit-il, et messire Olivier en est encore plus convaincu que moi ! Je pense, Dieu me pardonne, qu'il a envie de se repentir, suivant les conseils de Guillaume de Soles, ce lugubre fou; car en apprenant que Jean d'Armagnac avait eu la vie sauve, il s'est écrié : « Le ciel soit loué ! »

Les lèvres minces et méchantes de Tarchino eurent un frémissement.

— Es-tu bien sûr de cela, mon cousin? demanda-t-il.

— Je l'ai entendu de mes oreilles.

— Et quand il a su que j'avais le bras coupé, qu'a-t-il dit?

— Rien ! fit Annibal.

Tarchino mit sa tête fatiguée sur l'oreiller en murmurant :

— Il n'y a pas que toi, mon cousin, pour tirer des horoscopes ! depuis bien du temps j'ai tiré l'horoscope de cet homme-là. S'il

avait dit seulement : C'est grand dommage ! ou bien : Quelle pitié ! ou toute aûtre fadaise, j'aurais été assez sot pour lui en savoir gré. Cela m'eût gêné... Mais continue.

— Est-ce que tu songerais à faire aussi, toi, la paix? demanda maître Annibal qui se rapprocha.

— Ne t'inquiète pas, répliqua Vincent, je suis un homme prévoyant, et je flaire l'avenir sans avoir besoin de consulter les étoiles.. N'y a-t-il rien autre chose de nouveau, que tu saches?

Maître Annibal changea de ton, parce qu'il lui vint à l'idée que Tarchino pouvait bien garder quelque bon tour dans son sac.

— Tu te souviendras de moi à l'occasion, mon parent, dit-il. Quant à ce que je puis savoir encore, cela se réduit à peu de chose. Messire Olivier, voulant jouer sa partie jusqu'au bout a fait enlever cette nuit de l'auberge de la Pie, tandis que la porte Saint-Germain était encore libre, la veuve de feu le duc de Nemours.

— A la bonne heure ! fit Tarchino. Il est comme ces gens qui voient clair à l'article de la mort. J'approuve cette idée-là et j'en ferai bon profit, je l'espère. Madame Isabelle est au château de la Marche?

— Elle est ici, à l'auberge du vieux Pavot.

Les yeux de Vincent brillèrent.

— A la bonne heure ! à la bonne heure ! répéta-t-il par deux fois. Voici donc que j'ai à remercier M. le comte de la Marche une fois en ma vie ! Après?

— Après? il n'y a plus rien, répondit Annibal, qui interrogeait sa mémoire; rien, sinon que messire Olivier m'a demandé un flacon de baume napolitain pour le cas où il serait pris vivant.

— Ceci le regarde, fit Tarchino avec indifférence. S'il s'empoisonne, il y a la rivère où l'on jette les chiens morts.

Puis il ajouta, en fixant sur maître Annibal ses yeux ardents de fièvre :

— Mon cousin, si tu veux ou si tu peux me sauver la vie, nous aurons encore de joyeux instants à passer en ce monde. Que Graville tombe, c'est un fruit mûr, laisse Graville pour me servir fidèlement; j'ai quelque part, en un lieu que je ne te dirai point, certain parchemin qui nous ouvrira toutes les portes de Paris quand l'heure sera venue. Ce parchemin, c'est notre vie; Jean d'Armagnac, c'est notre fortune. Et j'espère que dans cette eau trouble où patauge le royaume de France, nous pêcherons assez d'écus d'or pour vivre jusqu'au jour mémorable où je serai pendu.

Pendant qu'il parlait ainsi, les pommettes de Tarchino se colo-ient de plus en plus; sa main sèche et brûlante se crispait sur la uverture de son lit.

— Mon bon cousin, dit maître Annibal, qui tâcha de prendre un n pénétré, je te rends grâce sincèrement d'avoir songé à moi. iant à la fidélité, tu sais bien que c'est mon fort... tope là, Vin-nt, mon cousin, et regarde-moi comme le plus dévoué de tes ser-teurs.

Il prit la main gauche de Tarchino, comme pour la serrer affec-eusement entre les siennes mais ce qu'il voulait, par le fait, c'é-it interroger encore une fois son pouls.

— Allons, dit-il gaiement, je n'aurais jamais cru qu'un homme it supporter si bien un si terrible accident ! Encore quelques heures sommeil, et tu pourras sortir de ton lit, mon cousin.

Il replaça le bras de Tarquin sous les couvertures, et dessina ce ste doctoral du médecin qui commande le repos. En gagnant la rte à pas majestueux et comptés il se disait :

— Avant la fin de la journée, le cher garçon pourrait bien mourir ragé !

V

SAUVÉE !

A chaque instant, le nombre de soldats augmentait aux environs . château. Pavot et bien d'autres pensaient que c'était là un bon ;ne, mais les vieux routiers savaient que ces compagnies avaient andonné leurs postes dans Paris et qu'il n'y avait là qu'une ar- ée de fuyards.

Pavot, trompé par l'apparence, faisait force rêves ambitieux, autant qu'il n'ignorait point que sa maison contenait d'impor- nts otages. Il se sentait grandir.

— Mieux vaut tard que jamais ! se disait-il, et je ne suis pas du oins comme ceux qui ont mangé leur pain blanc le premier. itrefois j'étais un petit cabaretier, maintenant je suis un grand bergiste, et demain, je serai l'intendant d'un duc et pair !

Auprès de la chambre où Jean d'Armagnac reposait toujours, il avait une soupente obscure, fermée par un lambeau de serpil- re; c'était dans cette soupente que le père Pavot avait passé la iit. Maman Pavot, ayant fait mine d'y entrer pour se reposer, la tite Mirette s'était jetée à son cou en criant.

— Mère ! ne me gronde pas ! Tu m'avais dit que s'il revenait, il llait l'introduire dans notre logis...

Maman Pavot ne savait pas du tout de qui parlait sa fillette; elle

voulait bivouaquer, voilà tout. Elle avait été fort troublée par l présence de Jean d'Armagnac, blessé, dans l'auberge de son mar. D'où venait cette blessure? elle l'ignorait encore, et ne savait rie du drame de cette nuit, mais son instinct lui disait que, si près d l'hôtel de La Marche, l'héritier d'Armagnac courait un véritabl danger. En l'absence de tout secours humain, elle s'instituait l garde-du-corps du fils de ses maîtres.

— Il est revenu, reprit Mirette, et j'ai attendu que mon pèr fût levé pour lui ouvrir la porte.

Maman Pavot fronça le sourcil à ce coup.

— Oh ! ne te fâche pas, mère ! s'écria Mirette. Je l'ai mis dans la soupente où il est resté caché depuis ce matin.

Maman Pavot s'élança vers la soupente comme une lionne; mai au moment où elle allait toucher la serpillière, une autre mai prévînt la sienne et la toile fut écartée brusquement de l'intérieur

Ce fut un coup de théâtre : maman Pavot se trouva face à face avec frère Tranquille en costume d'homme d'armes, tou souillé de sang et de boue, et plus blême et plus décharné encor que de coutume.

— Dieu m'assiste ! murmura-t-elle. Est-ce le cousin Andéol que tu avais caché, fillette?

— Non, mère... balbutia Mirette.

— Et de qui donc parlais-tu?... demanda encore la Pavot.

— De moi, s'il vous plaît, bonne dame, répondit Jean le Brun qui poussa de côté Tranquille, pour faire son entrée dans la chambre.

— Oui dà ! murmura la tavernière en considérant curieusement l'ancien page. Voilà un gentil garçon, ou je ne m'y connais pas !... mais où donc ai-je vu sa figure?

Elle frappa dans ses mains tout à coup et mit un doigt sur l'épaule de Jean le Brun pour l'examiner mieux.

— Sur ma foi ! pensa-t-elle tout haut, si Madame Blanche d'Armagnac se déguisait en jouvenceau...

— Allons, maman, interrompit Jean le Brun qui lui planta inopinément un gros baiser sur la joue, je vois que vous n'êtes pas trop en colère. Et quand nous aurons le loisir, nous ferons aisément amitié tous les deux, mais aujourd'hui, voyez-vous, le temps presse.

Mirette s'était approchée de sa mère.

— Tu n'es pas fâchée contre moi? demanda-t-elle timidement.

— Nous verrons cela, répliqua la Pavot qui ajouta en se tournant vers l'ancien page :

— Pourquoi le temps presse-t-il, mon gentilhomme?

Tranquille étendit sa main vers le lit et tira de sa poitrine un profond soupir.

— Thérèse, dit-il d'une voix profondément altérée, Jean d'Armagnac est en danger de mort !

La Pavot suivit le geste du pédagogue et son regard tomba sur le visage de Jean le Blond qui semblait sourire dans son sommeil.

— Puisque vous êtes avec Andéol, dit la Pavot à Jean le Brun, vous tenez pour l'enfant. D'ailleurs, ma petite fille m'en avait déjà touché quelques mots. Eh bien ! vous avez l'air fort et brave, jeune homme; voici mon cousin Andéol, déguisé en homme de guerre et qui porte une épée, je ne sais pourquoi ni comment : Cela fait que nous sommes trois pour mourir en le défendant !

Tranquille secoua la tête d'un air désolé.

— Ne perdons pas notre temps en paroles, dit Jean le Brun, car de quart d'heure en quart d'heure, à cette porte vitrée, on voit apparaître quatre ou cinq figures de coquins qui viennent épier ce qui se passe. Si, par malheur, ils nous apercevaient, tout serait perdu.

— Tout ! répéta Tranquille.

— Mais que veulent-ils donc faire à l'enfant? s'écria la Pavot épouvantée.

— Vincent Tarquin n'a pas pu l'assassiner hier soir, répondit l'ancien page, Vincent dort... gare le moment où il s'éveillera !

— C'est un tigre celui-là ! murmura la Pavot.

— Un tigre ! répéta Tranquille qui avait l'œil cloué au sol et qui parlait comme un automate.

— Un tigre, qui a vu couler son sang ! ajouta Jean le Brun. Or, ma noble dame, je suis comme vous, moi : je veux bien mourir pour mon frère Jean le Blond; seulement, si je meurs, je veux qu'il vive, car ce serait un jeu de dupe que de livrer pour rien notre gorge au couteau de ces bouchers.

— C'est comme cela que je l'entends, répondit résolument la Pavot. Il faut qu'Armagnac soit sauvé; advienne de nous ce que le ciel voudra !

On entendit des pas dans la chambre voisine; Jean le Brun saisit Tranquille à bras-le-corps et se jeta avec lui derrière la toile de la soupente; au même instant la figure de Raoul, le soldat, se montra au châssis de la porte.

— Rien de nouveau ici, dit-il à Pierre qui le suivait.

— Ce n'est pas comme là-bas, dit Pierre, le diable est dans le corps du capitaine... Écoute plutôt !

Pendant le silence qui suivit, Mirette et sa mère purent entendre des cris partant de l'autre extrémité de la maison. Les deux soldats s'éloignèrent, et Jean le Brun s'élança de nouveau dans la chambre.

— Le tigre est éveillé ! dit-il. Agissons, si nous voulons lui enlever sa proie !

Tranquille sortit de la soupente après Jean le Brun; il était en proie à cette agitation vaine de l'homme qui se noie : Il vit Jean le Brun qui tirait à part la tavernière, et marcha vers eux à grands pas.

— Écoutez ! dit-il, ne me cachez rien. C'est à moi que sa mère dira : Où est-il? qu'avez-vous fait de lui?

Le jeune soldat lui mit la main sur la bouche.

— La paix ! brave homme, dit-il, tout à l'heure on va vous tailler votre besogne; jusque-là, n'embarrassez pas notre chemin.

Tranquille courba la tête.

— C'est vrai, pensa-t-il, en poussant un profond soupir. Je ne fais rien et j'empêche les autres de faire... J'ai pourtant bonne vovolonté, mon Dieu !

— Je ne sais pas le temps qu'il nous faudra, disait Jean le Brun à la mère Pavot, mais si ces diables de soldats reviennent comme cela mettre le nez à la lucarne, nous ne pourrons jamais en finir. Et je ne voudrais pas affirmer que, dans un quart d'heure, Vincent Tarchino, s'il peut se tenir sur ses jambes, ne viendra pas faire ici quelque mauvais coup...

— Si vous voulez, répondit la tavernière, j'irai faire faction dans la chambre voisine...

— Et les soudards vous prendront par les épaules, la mère, et l'on vous jettera de côté.

Tranquille avait trouvé le moyen de la Pavot excellent; quand Jean le Brun eut répliqué, Tranquille secoua la tête et murmura tristement :

— C'est vrai ! c'est vrai !

— Savez-vous où l'on a enfermé Madame Blanche d'Armagnac? demanda Jean le Brun.

— Madame Blanche est ici? fit la Pavot étonnée.

— Je le sais, moi, répondit la petite Mirette; on a donné à Madame Blanche la première chambre du corridor, et la seconde est

occupée par cette noble dame qui est venue avec vous, ma mère.

Tranquille joignit les mains et jeta un regard dérobé vers le lit où Jean d'Armagnac dormait. Le fils et la mère étaient là tout près l'un de l'autre, et le cœur du pauvre Tranquille se déchirait, lorsqu'il songeait que l'heure prochaine pouvait mettre la mère désolée en présence du cadavre de son fils.

— Pas un soldat de Graville, reprit Jean le Brun, n'osera porter la main sur Madame Blanche, voilà ce qui est certain. Allez la chercher, Mirette. Allez chercher aussi la duchesse Isabelle, car je sais son nom, et c'est ici sa place.

— Maître fou que vous êtes, interrompit la Pavot, ne voulez-vous point mettre ensemble la noble veuve d'Armagnac et celle qui lui a pris le nom de son époux?

— Faites ce que je vous dis, la mère, répliqua l'ancien page péremptoirement.

Mirette était déjà partie.

— Après tout, grommelait la Pavot, on n'est pas forcé de dire à Madame Isabelle : Celle-ci est Blanche d'Armagnac ! ni à Madame Blanche : Celle-ci est la duchesse de Nemours.

Madame Isabelle arriva la première au bas de l'escalier. A la vue de Tranquille, qui était debout au milieu de la chambre, elle demeura interdite et la voix lui manqua pour interroger. Madame Blanche, qui la suivait de près sur les pas de Mirette, passa entre elle et Jean le Brun, pour s'élancer vers le lit du blessé.

— Madame ! Madame ! s'écria-t-elle, venez voir votre fils; je suis arrivée trop tard, moi, au bord de l'eau, là-bas, et ce sont eux qui l'ont sauvé !

Elle montrait du doigt Tranquille et Jean le Brun.

La duchesse Isabelle n'avait fait qu'un bond vers le lit; elle était déjà penchée, souriant et pleurant à la fois, au-dessus du pâle visage de son fils.

— J'aurais dû prévoir cela ! grommelait Jean le Brun qui se mordillait la lèvre et gourmandait sa propre émotion. C'est très touchant, mais du diable si nous avons le temps de pleurer !

— Allons, bonhomme, dit-il en s'adressant à Tranquille, prenez votre dame par le bras, bien respectueusement, et suivez mon exemple.

Ce disant, il entraînait Madame Blanche étonnée vers la chambre voisine. Tranquille, balbutiant des excuses incohérentes, en usait de même avec Madame Isabelle.

— Si l'on vous demande qui vous a mises là, dans cette chambre, dit le jeune soldat avant de refermer la porte sur les deux femmes, vous répondrez hardiment que c'est Vincent Tarchino, le capitaine, Il nous faut dix minutes pour sauver celui que vous aimez toutes deux. Ne laissez âme qui vive s'approcher de cette porte !

Comme il allait rentrer dans la chambre où Jean d'Armagnac était couché, il se ravisa tout à coup.

— Que mon frère Jean ne vous voie ni l'une ni l'autre ! ajouta-t-il en tirant le panneau qui aveuglait le châssis vitré, s'il vous voit, je ne réponds plus de rien !

— Faites suivant sa volonté, ma noble dame, murmura Tranquille à l'oreille de la duchesse Isabelle; Dieu, qui protège le sang d'Armagnac, a donné à cet enfant la prudence et le jugement d'un homme.

La porte retomba. Les deux femmes, émues et curieuses jusqu'à l'angoisse, retinrent leur souffle pour écouter.

— Allons, la mère ! s'écria Jean le Brun en rentrant dans la chambre où Jean le Blond dormait, voilà le moment de se montrer ! Mettez bas votre cotte, car les habits de ma gentille Mirette seraient trop étroits pour mon frère Jean !

Tranquille ouvrait de grands yeux, suivant son habitude; Mirette regarda sa mère avec une expression qui voulait dire : Vous feriez bien toute la ville de Paris, tout le royaume de France, et même l'univers tout entier, sans rencontrer le pareil de messire Jean Roland !

Et la Pavot était assez de cet avis, car elle frappa ses bonnes et grosses mains l'une contre l'autre en disant avec admiration.

— Par exemple, mon joli garçon, voilà qui est bien trouvé !

Tranquille était d'autant plus malheureux, qu'il n'osait point demander d'explication. La Pavot se dépouillait de sa cotte, de sa jupe et de sa camisole à manches avec une incroyable prestesse.

— Holà ! Jean le Blond, mon frère ! s'écria Jean le Brun gaillardement.

La blessure de Jean d'Armagnac était légère; il ne fit point trop mauvaise figure pour avoir été ainsi réveillé en sursaut : seulement, il regarda tout autour de lui d'un air étonné.

— Jean le Brun ! murmura-t-il, maman Pavot ! Et le bon frère Tranquille qui porte les habits qu'on avait achetés pour moi !

— En voici d'autres, mon gentilhomme ! s'écria la Pavot qui brandit en triomphe, au-dessus de sa tête, sa cotte et sa camisole.

Elle restait en corset, la digne femme, et n'en paraissait pas plus mince pour cela.

Jean d'Armagnac essaya de se mettre sur son séant, et la douleur que lui fit éprouver sa blessure lui arracha un cri faible.

— Bon ! dit-il, j'avais oublié le coup d'épée de maître Vincent ! Mais quelle folie vous prend, maman Pavot, de vouloir me déguiser en tavernière?

Jean le Brun s'était glissé derrière la serpillière et se déshabillait de la tête aux pieds, ni plus ni moins que la mère Pavot.

— On te dira cela, mon bon frère, répondit-il à Jean d'Armagnac au travers de la toile. J'ai lu des aventures semblables dans plusieurs romans de chevalerie que je te prêterai, quand tous nos embarras seront finis. Allons, bonhomme Tranquille, enlevez-lui ses chausses et son justaucorps de soie : j'en aurai besoin tout à l'heure.

La petite Mirette s'était éclipsée. Tranquille alla vers le lit. De l'autre côté de la porte, Madame Isabelle pensait tout haut :

— Que vont-ils faire?

— Ne craignez rien, madame, répondit Blanche d'Armagnac dont les yeux se relevèrent sur sa compagne avec une respectueuse tendresse, il est entouré de gens qui l'aiment. Et n'est-ce pas un miracle de Dieu que cette tendresse qu'il inspire à tous ceux qui l'approchent?

— Allons, travaille, Andéol ! disait la mère Pavot qui s'était re tournée face au mur.

Tranquille fit assurément de son mieux, comme valet de chambre, mais dans tout le royaume de France on n'aurait point trouvé de mains si maladroites que les siennes. Il eut cependant raison des chausses mi-parties rose et azur qui furent tant bien que mal détachées du justaucorps.

— Passez-moi cela, dit Jean le Brun dans sa soupente, et au justaucorps maintenant, vite ! vite !

Mais Jean le Blond qui s'était laissé faire dans le premier moment de sa surprise, résista tout à coup :

— Pourquoi cette mascarade? demanda-t-il.

Et il repoussa Tranquille qui répéta aussitôt :

— Oui, pourquoi cette mascarade?

Heureusement, Jean le Brun eut la bonne idée de dire derrière la toile :

— Si mon frère ne se hâte pas, je ne donnerais pas un écu de ma peau !

Jean le Blond entendant cela, ôta lui-même sa casaque et Jean le Brun l'ayant revêtue, rentra, vêtu à son tour en page de la reine de Saba.

Ce fut lui qui acheva la toilette de son ami, disant :

— Tu me tires d'un bon embarras ! je te jure que toutes ces choses là seront expliquées !

La Pavot put enfin se retourner et Mirette rentrer, mais celle-ci faillit tout perdre en laissant échapper un franc éclat de rire à la vue du beau jeune homme accoutré comme il était.

— Va-t-on me dire enfin?... commença-t-il en fronçant le sourcil.

— Écoutez, fit Tranquille qui avait l'oreille au guet.

Maman Pavot et Jean le Brun prêtèrent l'oreille avec inquiétude; en entendait un bruit de voix dans la pièce voisine.

— Les hommes d'armes ! murmura la Pavot.

Et comme Jean d'Armagnac ouvrait la bouche pour parler encore, son ami lui fit de sa main un bâillon. Il y eut une attente qui dura une minute et cette minute parut longue comme une heure d'angoisse.

Évidemment les soudards s'étonnaient d'avoir trouvé les deux femmes dans la chambre qui leur servait pour leur guet; Raoul parlait rudement déjà, mais nous savons que Madame Blanche savait prendre au besoin un ton de princesse; on entendit s'élever sa voix impérieuse et celle des deux soudards baissa d'autant.

— Laisse-moi écouter ! dit Jean d'Armagnac qui tâchait de repousser son frère d'armes pour s'élancer vers la porte.

— Et que diable veux-tu écouter ! fit Jean le Brun en jouant la colère.

— Laisse-moi ! laisse-moi ! continuait Jean le Blond : j'ai cru reconnaître...

— Morbleu ! tu n'es pas un soldat ! si tu perds la tête pour une égratignure ! Je devine ce que tu crois reconnaître et je te dis que tu es fou !

— En voici un, poursuivit-il en se tournant vers Mirette et sa mère, qui rêve tout éveillé, et qui prend des servantes d'auberge pour des princesses !

Jean le Blond baissa les yeux; il essaya d'écouter encore, mais le silence régnait désormais dans la pièce voisine.

Pendant cette courte scène, Tranquille n'avait rien dit, ses re-

gards s'étaient fixés avec admiration sur ce jeune homme qui connaissait Jean d'Armagnac depuis deux jours seulement, et qui dépensait pour son salut tant de dévouement et tant d'adresse; il comparait son impuissance, à lui Tranquille, à l'activité, à l'énergie de ce jeune homme et restait écrasé sous la conscience de son inutilité. Quand l'alerte fut passée, il alla vers Jean le Brun et lui tendit les deux mains. Jean le Brun, étonné, lui donna les siennes; frère Tranquille l'attira brusquement à lui et le serra contre sa poitrine.

Puis, plus brusquement encore, il le repoussa pour reprendre sa pose inerte et morne.

— Maintenant, gentille Mirette, dit Jean le Brun, il faut offrir votre main à mon frère Jean le Blond que voici, et le conduire à la loge de Jacquot Chaumerel, le pâtre, au-devant du clos Saint-Sulpice.

Mirette regarda sa mère qui l'embrassa au front, en disant :

— Si tu fais bien cette commission-là, fillette, je te donnerai ce que tu voudras, voire un mari à ton gré !

— Et toi, mon bon frère, reprit Jean le Brun, qui était réellement le chef des opérations, songe que je te donne, en ce moment, la garde de ma fiancée, il n'y a plus à dire : Pourquoi m'a-t-on revêtu de ce costume? ni ceci, ni cela, ni autre chose, il s'agit de rendre un service à ton frère, et je suis bien sûr que tu ne reculeras pas !

Jean d'Armagnac regarda tour à tour les figures qui l'environnaient. Tout le monde lui souriait, à l'exception de Tranquille qui n'avait jamais eu un visage plus lugubre.

Jean le Brun eut donné une douzaine d'écus d'or, à prendre sur sa première aubaine, pour que le bon pédagogue fut à cent lieues de là.

— Réponds-moi, Tranquille, mon ami, dit Jean d'Armagnac doucement. On me trompe ici, je le sais, j'en suis sûr. Tous ces gens me prennent pour un enfant, et veulent me sauver malgré moi.

Le jeune soldat, Mirette et sa mère échangèrent des regards inquiets; l'aventure tournait mal, et Dieu sait pourtant que, suivant toute apparence, il restait bien peu de temps pour l'accomplir, car les arquebuses et l'artillerie faisaient rage maintenant de tous côtés, et manifestement l'hôtel de la Marche subissait un assaut.

A l'apostrophe de son élève, on vit un frisson passer par les membres de Tranquille, ses paupières battirent et ses longs bras cherchèrent une contenance.

— Réponds-moi, te dis-je, ami, poursuivit Jean d'Armagnac. Ceci est une fuite déguisée, je le sens bien. Et tu ne prêterais pas les mains par deux fois en un seul jour au déshonneur du fils de mon père?

Pendant que Tranquille faisait un visible effort pour trouver des paroles, Jean le Brun et la Pavot voulurent répondre en même temps, mais le pédagogue leur fit signe de se taire.

— Non, non! murmura-t-il d'un ton qui donna la chair de poule à tous ceux qui étaient là pour le salut d'Armagnac. Il ne faut plus tromper cet enfant-là!

— Et qui songe à le tromper? s'écria Jean le Brun.

— Silence! jeune homme, fit Tranquille avec autorité, mieux vaut lui dire la vérité tout entière.

Jean le Blond écoutait avidement, tandis que la Pavot et le jeune soldat ne prenaient plus la peine de cacher leur découragement.

— Voici la vérité, Jean d'Armagnac, continua le pédagogue, dont les yeux pourtant n'osèrent pas affronter le regard de son maître. Madame Isabelle votre mère, et une jeune fille qui porte le nom de Blanche, se trouvent dans ce moment seules et sans secours dans la loge du pâtre Jacquot Chaumerel, au-devant du clos Saint-Sulpice.

— Ah! s'écria Jean d'Armagnac, dont le cœur fit un bond dans sa poitrine.

La Pavot et Jean le Brun, stupéfaits tous les deux, relevèrent la tête avec espoir.

— Et pourquoi me cachait-on cela? demanda Jean le Blond, qui gardait un reste de défiance.

— Armagnac, répondit frère Tranquille, je vous ai dit tout ce que je savais.

— On t'a caché cela, frère, reprit Jean le Brun qui entrait à pleine course dans la voie ouverte par frère Tranquille, parce que si on te l'avait dit tout à l'heure, tu serais parti avec ton costume de page, et que, dès les premiers pas, une balle d'arquebuse t'aurait jeté mort dans l'herbe du verger. Maintenant que nous t'avons donné les moyens de rejoindre ta mère et celle que tu aimes, fâche-toi si tu veux contre nous, Jean d'Armagnac, mon frère; va-t'en, ne t'en vas pas, fais en un mot suivant ta volonté : nous avons rempli notre devoir.

— Voilà! conclut crânement la Pavot qui mit ses deux mains sur ses hanches.

Tranquille était dans un coin, demandant pardon à Dieu du men-

songe qu'il venait de proférer. Comment l'idée de cette ruse lui était venue, comment il avait eu, à un moment donné, lui, le pauvre être, simple comme un enfant, plus d'adresse qu'un page et qu'une femme, il eût fallu demander cela au bon ange gardien de la destinée d'Armagnac, et non point au pauvre Tranquille.

Jean le Blond hésita un instant, puis, tout pâle et tout ému, il prit la main de Mirette.

— Merci ! murmura-t-il.

Il donna l'accolade à Jean le Brun, à frère Tranquille décontenancé et même à maman Pavot, puis il gagna résolûment la porte de derrière, rabattit le capuce de l'aubergiste sur son visage et traversa, en tenant toujours Mirette par la main, la basse-cour où deux soudards de la Marche faisaient sentinelle.

— Où allez-vous? demandèrent les soldats qui firent mine de barrer la porte de la cour.

— Chercher des provisions pour votre dîner, mes bons maîtres, répondit la petite Mirette.

Les deux soldats essayèrent de voir sous son voile et ne songèrent point à relever le capuce de la prétendue mère Pavot.

— Sauvé ! s'écria Jean le Brun qui les vit, par la fenêtre, passer le seuil de la basse-cour et entrer dans la campagne.

— Sauvé ! répétèrent Blanche d'Armagnac et Madame Isabelle qui s'élancèrent en même temps dans la chambre.

Jean le Brun s'était installé dans le lit.

— Maintenant, dit-il en souriant, les soudards de Graville peuvent démasquer le châssis et regarder au travers. Je vais nouer un mouchoir autour de mes cheveux, et les coquins, en voyant sortir des draps mon pourpoint bleu et rose, croiront tenir toujours l'oiseau en cage. Vous, mes nobles dames, il faudra bien que vous trouviez un moyen de quitter l'auberge pour aller retrouver mon frère Jean le Blond, là-bas, à la loge du pâtre Chaumerel, car si vous tardiez longtemps, il serait capable de revenir !

— J'ai de l'or, dit Blanche d'Armagnac qui toucha sa lourde escarcelle.

— Avec cela, s'écria Jean le Brun, vous achèteriez douze douzaines de soudards de la Marche !

— J'avais pris défiance de vous, Jean Roland, reprit Blanche en lui tendant sa main que le page baisa respectueusement. Vous avez agi comme un noble homme, et je vous demande pardon d'avoir douté de vous.

Puis ce fut le tour de Madame Isabelle qui vint remercier aussi cet heureux Jean Roland. On ne songeait point à frère Tranquille; il semblait que le dévouement de frère Tranquille fût chose sous-entendue, naturelle, et trop simple pour qu'on y prit garde.

La joie recueillie qui était dans tous les cœurs ne demandait qu'à s'épandre, et avant de combiner les moyens de fuite pour Blanche et Madame Isabelle, tous ceux qui étaient là, dans cette chambre naguère si triste, le visage rayonnant, l'âme pleine d'allégresse, et se tenant par la main comme des gens qui fêtent une grande joie, répétèrent ensemble une fois encore :

— Béni soit Dieu qui l'a sauvé !

Un petit bruit se fit à la porte de la chambre voisine; Tranquille, le premier, regarda de ce côté, et un cri de terreur s'étouffa dans sa gorge. A leur tour, Madame Blanche et la duchesse regardèrent.

Elles changèrent de couleur toutes les deux.

— Merci de nous ! murmura Jean le Brun, qui regarda le dernier, s'il y en a un de sauvé, tant mieux pour lui ! j'en connais d'autres qui pourraient bien être perdus !

Son visage restait calme; il mit à tout hasard sa tête contre l'oreiller pour jouer, s'il en était temps encore, son rôle de blessé.

Or, voici ce qui causait tout ce grand trouble. Sur le seuil de la chambre du guet, il y avait un homme livide comme un spectre, qui chancelait sur ses jambes, et qui se soutenait d'un bras convulsif au chambranle de la porte.

La Pavot, qui tremblait comme la feuille, Madame Isabelle, Blanche d'Armagnac, Jean le Brun et Tranquille avaient reconnu dans cet homme, Vincent Tarchino, le capitaine, à l'épaule droite de qui pendait un moignon informe entouré de linges sanglants.

VI

FRÈRE TRANQUILLE

Vincenzio Tarchino était arrivé là sans bruit : peut-être n'était-il sorti de sa couche que par un caprice de fiévreux, peut-être les soldats Raoul et Pierre, qui tout à l'heure avaient trouvé inopinément dans la chambre du guet Blanche et Madame Isabelle, étaient-ils allés lui faire leur rapport. Au lieu d'analyser minutieusement les passions qui se reflétaient sur la face horriblement altérée de l'Italien, nous rappellerons les dernières paroles de maître Annibal Cola; maître Annibal avait dit, en quittant le chevet de Vincent : « Voici un homme qui mourra enragé avant la fin de la journée. »

Pour quiconque eût entendu ce lugubre pronostic, le regard de Tarquin aurait déjà offert de menaçants symptômes : sa physionomie était double en quelque sorte; elle exprimait toujours, pour un peu, cet esprit de ruse et de calcul qui était son caractère habituel, mais en dehors de cela, ou, pour mieux dire, par-dessus cela, il y avait je ne sais quel égarement; Tarchino ne s'appartenait plus tout entier à lui-même. Et cela se voyait; l'ennemi qui allait mettre la main sur son crâne et broyer son cerveau, était invisible de sa nature, mais le ravage qu'il exerçait pouvait s'apercevoir déjà.

Son regard fit le tour de la chambre et s'arrêta sur le lit où Jean

le Brun était couché à la place de l'héritier d'Armagnac. Il ne devina pas d'abord la supercherie.

— Qu'ont-ils à bénir Dieu ! se disait-il en lui-même. D'où vient tant de reconnaissance? Et pourquoi ces gens sont-ils si joyeux?

Son idée fixe le dominait toujours, il avait fait de bonne besogne depuis le matin, et il constatait avec une satisfaction mêlée d'orgueil la présence de ces deux otages qui devaient donner une si heureuse tournure à ses négociations avec le parti d'Orléans.

La veuve du duc de Nemours, c'était assurément quelque chose, mais Jean d'Armagnac valait dix fois plus, Jean d'Armagnac était une fortune !

On pouvait aussi estimer à un prix raisonnable cette charmante jeune fille, Madame Blanche, pour l'amour de qui le roi Charles VIII avait fait, l'avant-veille, une si éclatante folie.

Tarchino regardait tour à tour le blessé dans son lit, Madame Isabelle et Madame Blanche, comme un avare qui compte son trésor.

Madame Isabelle et Blanche avaient toutes deux la même pensée, elles se disaient : Jean d'Armagnac ne peut pas être bien loin encore, et elles tremblaient.

La frayeur de maman Pavot s'était changée en sourde colère, parce qu'elle venait d'apercevoir derrière Vincent Tarquin le visage bourgeonné de Pavot, son époux.

Jean le Brun restait immobile, cachant de son mieux sa tête dans le creux de l'oreiller, et n'ayant qu'une pensée : faire durer le plus longtemps possible l'erreur qui protégeait son frère Jean le Blond.

Parmi tous les assistants, celui qui allait droit au fond de la situation, le seul qui s'occupât du danger réel, imminent, inévitable, c'était le pauvre frère Tranquille. D'ordinaire, Tranquille pensait après tout le monde; cette fois, il était en avance.

Une idée avait traversé son cerveau tout de suite, et il s'était senti frémir de la tête jusqu'aux pieds. Ce morceau de chair informe et sanglant, qui pendait à l'épaule du capitaine, c'était l'ouvrage de Jean le Brun, qui était là couché dans le lit. Jean le Brun allait payer son dévouement de sa vie; car il était impossible d'espérer que Vincent tardât longtemps désormais à le reconnaître.

En conséquence, Tranquille alla chercher son épée dans un coin et vint se mettre au-devant du lit.

Tarchino le regarda en grimaçant un sourire.

— Toi, idiot ! dit-il, si tu veux ne point faire le fou on te laissera sain et sauf.

La Pavot connaissait bien trop Tranquille pour ne pas être épouvantée de son mouvement. C'était la dernière chance de salut qui s'évanouissait pour le pauvre Jean le Brun.

— La paix, mon frère Tranquille, s'écria-t-elle en s'élançant vers lui, la paix, au nom de Dieu !

Mais Tranquille l'écarta du geste et se redressa en face de Tarchino.

— Laissez-moi, femme, répliqua-t-il avec ce légitime orgueil de l'homme vaillant qui a fait le sacrifice de sa vie, je sais désormais me servir de l'épée. Et puisque celui-ci a défendu Jean d'Armagnac, je lui dois, moi, de le défendre jusqu'à la dernière goutte de mon sang !

Il parlait ainsi d'une voix haute et ferme, exprimant toute la pensée de son âme loyale et ne se doutant même pas qu'il prononçait l'arrêt de son protégé.

Les yeux de Tarquin étincelèrent ; il crut d'abord avoir mal entendu et interrogea Tranquille du regard. La main de la Pavot pesait sur la bouche du pédagogue.

— Celui-ci a défendu l'héritier d'Armagnac? répéta Vincent, qui semblait chercher un sens à ces paroles ; quoi d'étonnant puisque c'est Jean d'Armagnac lui-même ! Quelle est l'idée de ce fou?

— Sire capitaine, répondit la Pavot, vous savez que ce n'est pas d'aujourd'hui que le pauvre homme divague !

— Oh ! oh ! fit Tarchino en remarquant le désarroi de la tavernière, celle-là aussi essaye de mentir !

Il se tourna vers Madame Isabelle et Blanche d'Armagnac qu'il vit toutes deux les mains jointes, et retenant leur souffle.

— Oh ! oh ! répéta-t-il.

Derrière Tranquille, Jean le Brun disait tout bas : Laissez là votre épée, brave homme, mais ne vous dérangez pas jusqu'au moment où maître Vincent s'approchera de mon lit. Je suis curieux de voir la grimace qu'il va faire en apercevant le bout de mon nez.

Il disait cela gaiement, et il se doutait bien pourtant que ses dernières minutes étaient comptées ; mais ils étaient ainsi ces téméraires enfants qui devenaient des chevaliers quand le sang de leurs veines perdait sa surabondante chaleur.

Tarchino ne devinait pas encore, mais il en était bien près. Il fit un pas à l'intérieur de la chambre et démasqua le seuil, derrière lequel

se montraient les têtes barbues d'une douzaine de soldats. Pavot était en avant de la troupe et menaçait du poing sa femme.

— Range-toi ! dit Tarchino à Tranquille.

Le pédagogue, au lieu d'obéir, prit sa lourde épée à deux mains et se campa solidement sur ses jambes écartées.

— Tu ne vois donc pas que la résistance est inutile?... reprit Tarchino qui s'arrêta pour désigner du doigt Pierre, Raoul et les autres soudards.

Tranquille haussa les épaules.

— C'est grande pitié, dit-il que l'orgueil des gens de guerre !... hier soir, à la brune, je n'avais jamais touché un estoc en ma vie, et maintenant j'en sais aussi long que vous tous.

— Il faudra donc s'y prendre par la force?... s'écria l'Italien en fronçant le sourcil.

— Prête-moi ton braquemart, Raoul, disait Pavot pour faire du zèle, celui-là est l'ami de ma femme : je gage lui fendre le crâne d'un seul coup !

— Ne tenterons-nous rien pour sauver ce généreux enfant? murmura Madame Isabelle à l'oreille de Blanche d'Armagnac.

La jeune fille vint se placer entre Tarchino et Tranquille. Nous l'avons vue, plus d'une fois déjà, prendre cet air impérieux qui courbait le front de tous les lieutenants de Graville. Comme son caprice avait été la loi du seigneur, chacun lui obéissait d'ordinaire; elle le savait, et, jusqu'à ce dernier moment, elle comptait sur l'effet de son intervention.

— Je crois que vous n'avez pas remarqué ma présence, maître Tarchino, dit-elle en couvrant ce dernier d'un regard dédaigneux.

Tarchino fixa sur elle son œil effronté.

— Si fait, ma fille, répliqua-t-il avec une sorte de compassion railleuse, je vous ai aperçue en entrant et je me suis dit : En voici une qui va dégringoler de haut !

Blanche n'en pouvait croire ses oreilles. Elle savait bien d'avance que cet homme était son ennemi, car les femmes ont à cet égard un instinct qui ne les trompe jamais. Mais la veille encore cet homme rampait à ses genoux.

Et Blanche était loin de savoir ce qui s'était passé depuis la veille.

— Il y a deux jours, dit-elle, tandis que le rouge lui montait au front, messire Olivier, comte de la Marche, me disait : « Si, parmi les chevaliers qui m'entourent, le meilleur et le plus renommé vous

manquait de respect, madame, je le donnerai à la hart comme le dernier manant de mes domaines ! »

— Messire Olivier a bien pu dire cela... répliqua Tarchino, n'est-ce pas, vous autres? ajouta-t-il en se tournant vers les hommes d'armes. Messire Olivier a toujours sacrifié ses plus dévoués serviteurs à la première folle qui souriait sur son chemin !

Le rouge qui était au front de Blanche d'Armagnac s'évanouit.

— Vassal ! s'écria-t-elle en se redressant de son haut, tu seras puni, j'y engage ma foi !

Et se tournant, à son tour, vers les hommes d'armes, elle ajouta :

— N'y-a-t-il ici que des lâches et des traîtres pour laisser insulter leur seigneur !

Personne ne répondit parmi les hommes d'armes. Tarchino eut un rire sec auquel fit écho le gros rire du père Pavot.

Les poings de son excellente femme se fermaient malgré elle et nous pouvons affirmer qu'une fois la bataille engagée, les deux yeux du père Pavot y auraient passé, pour le coup !

Nous disons bataille, car Jean le Brun avait caché une épée sous ses couvertures, et Dieu sait qu'il avait grand'peine à se contenir vis-à-vis de la brutale insolence de Tarchino.

Tranquille, lui, ne disait plus mot; il restait appuyé sur la croix de son estoc, immobile et roide comme une statue de pierre; il attendait, et l'on pouvait bien voir que rien de ce qui se passait autour de lui n'influait sur sa résolution.

Il s'était dit : Que cet homme fasse un pas, je le tue ! Il attendait que Tarquin fit un pas.

— Ma fille, dit celui-ci, qui oubliait presque sa blessure tant cette scène lui donnait de méchant plaisir, je sais bien que votre petit cœur est tout entier au beau jeune homme que voici. Vertubleu ! ce blondin l'a emporté sur un comte suzerain et sur un roi de France ! J'ignore ce qui adviendra de vous et de nous, ma fille, car nous vivons dans un temps plein d'énigmes, mais je puis bien vous dire, dès à présent, que vous êtes princesse à peu près comme la bonne femme Pavot !

— N'est-ce pas, ma noble dame, ajouta-t-il en s'adressant inopinément à la duchesse Isabelle, n'est-ce pas que cette fraude coupable a duré trop longtemps? Il n'y avait qu'un berceau dans la maison d'Armagnac, et dans ce berceau ce n'était pas une fille qui dormait, mais bien un jeune duc !

Madame Isabelle baissa les yeux et répondit:

— Mieux que personne vous devez savoir cela, Vincenzio Tarchino! vous qui vouliez assassiner l'enfant après avoir assassiné le père!

L'Italien ne perdit pas son sourire.

— Il y a des instants, murmura-t-il, où mieux vaudrait oublier! Qu'importe ce que j'ai fait autrefois, si je vous rends service aujourd'hui?

— Enfants, approchez tous, reprit-il en appelant les soldats d'un geste impérieux, dites à ces hommes et à ces femmes quel est le nom de votre seigneur et maître!

— Vincent Tarchino, le capitaine! répondirent les soldats tout d'une voix.

Et le père Pavot s'écria en jetant son bonnet fourré aux solives avec enthousiasme :

— L'illustre capitaine Vincent Tarquin!

— Êtes-vous donc en révolte contre votre sire Olivier? demanda Blanche d'Armagnac qui ne perdait rien encore de sa fierté ni de son courage.

Un éclat de rire général répondit à cette question.

— Ouvre la fenêtre, Raoul, dit l'Italien, la fenêtre qui donne du côté de l'hôtel; cette jeune fille pourra voir un spectacle curieux et qui nous évitera de plus longues explications.

Raoul souleva le lourd châssis, et les bruits du dehors arrivèrent tout à coup plus distincts; les arquebusades semblaient s'être éloignées, mais des cris confus éclataient de toutes parts.

C'était, on pouvait le croire du moins, ce joyeux concert de clameurs qui suit la bataille gagnée.

Tarchino se tourna vers la fenêtre ouverte et dit :

— Regardez, madame Blanche d'Armagnac! (il appuya ironiquement sur ce nom) vous comprendrez pourquoi ces honnêtes compagnons éclatent de rire, quand on parle de messire Olivier, leur seigneur.

Par la fenêtre, au-dessus des arbres qui bordaient la grande route, on apercevait les remparts de l'hôtel de la Marche; une foule d'hommes d'armes grouillaient sur les murailles; aux créneaux de la tourelle qui terminait les fortifications du côté du sud-est, une corde pendait; au bout de la corde un cadavre se balançait lentement, et tournait.

Blanche d'Armagnac poussa un cri d'horreur; le soldat Raoul laissa retomber le châssis de la fenêtre. . . . .

. . . .

— Soutiens-moi, Pierre, dit Vincent Tarquin qui faisait effort pour garder l'équilibre et dont la voix s'altérait à chaque instant davantage, je pense que je vais entrer bientôt dans cette crise favorable qui doit me rendre la santé, suivant l'avis de mon cousin Annibal.

Il s'appuya contre l'épaule de Pierre et jeta tout autour de lui un regard satisfait. La Pavot était agenouillée, marmottant une prière pour le repos et le salut de messire Olivier, pendu par le cou aux créneaux de son hôtel de la Marche; Madame Isabelle avait couvert son visage de ses mains; Blanche d'Armagnac tremblait convulsivement et sa voix s'arrêtait dans sa gorge.

Un instinct secret leur disait, à ces trois femmes de condition si diverses, réunies dans le même amour, que la mort de messire Olivier n'était qu'un malheur de plus en ce moment.

Graville avait été un ennemi cruel, mais c'était un gentilhomme, et devant l'infamie de certaines extrémités, peut-être que Graville eut reculé, tandis que celui-là, cet Italien au venimeux regard, ce coquin sans entrailles ni conscience, ne serait arrêté par aucun scrupule. On ne savait pas bien encore ce qu'il voulait, ni quel ténébreux mobile le faisait agir; mais ce devait être quelque chose de noir comme l'enfer.

A l'aspect de Graville supplicié, le pédagogue n'avait pas changé de visage; on peut bien dire que cela ne lui importait pas : au contraire, le cœur de Jean le Brun avait bondi dans sa poitrine. Pendant qu'il restait ainsi emprisonné sous ses couvertures, une colère terrible s'amassait en lui; son cerveau prenait feu, il guettait l'Italien par-dessus les grands bras de Tranquille, et sa main se crispait dans la ruelle de son lit autour du pommeau de son épée.

— La bataille est finie, dit Tarchino, nous sommes vainqueurs... Quand je dis, nous, j'entends parler de notre bien-aimé sire le roi Charles de France, dont je fus toujours le sujet fidèle et loyal.

— Vous le sujet fidèle du roi ! s'écria la Pavot qui se releva les les poings fermés, vous, l'âme damnée du malheureux seigneur à qui sa révolte a coûté la vie !

Pavot traversa la chambre, la prit par les épaules et la fit taire. Tarchino entr'ouvrit son vêtement et en retira un parchemin qu'il déroula de la main qu'il lui restait.

— Ceci n'est point pour mes vaillants compagnons, dit-il avec emphase; mes braves soldats savent quel a été mon rôle dans les circonstances difficiles que nous venons de traverser.

— Nous le savons ! nous le savons ! répétèrent Raoul, Pierre et les autres.

Pavot ajouta avec componction, sans lâcher les épaules de sa femme :

— Et je dis que c'est un fameux rôle !

— Je parle, reprit Vincent, pour Madame Isabelle, duchesse de Nemours, pour cette jeune fille, Madame Blanche, quel que soit le nom qu'elle veuille prendre désormais, je parle surtout pour ce jeune et illustre seigneur, étendu sur ce lit de souffrance. Je veux qu'il ne reste aucun malentendu entre nous, je veux qu'ils sachent, à n'en pouvoir douter, que je suis ici le maître, le vainqueur, le souverain arbitre : que leur sort dépend de moi seul, et que je puis faire à ma volonté leur perte ou leur salut.

Blanche d'Armagnac et Madame Isabelle essayaient de lire ce parchemin dont elles n'apercevaient encore que le revers. En tout ceci, Tranquille ne comprenait qu'une chose à savoir que Tarchino, prolongeant son erreur, croyait toujours avoir sous la main l'héritier d'Armagnac. Il se dressait de toute sa hauteur au-devant du lit pour faire écran et cacher la supercherie. Tarchino retourna le parchemin. Madame Isabelle et Blanche d'Armagnac purent déchiffrer les lignes d'un sauf-conduit royal, signé par dom Marie-Joseph Lobel, évêque d'Autun, confesseur de Sa Majesté.

Ce sauf-conduit était non seulement pour Tarchino, mais encore pour *ses compagnons*, ce qui nous donne la clef du dévouement soudain de Raoul, de Pierre et des autres hommes d'armes.

Quelques minutes auparavant, il y avait eu une scène violente dans la chambre à coucher de Tarquin. Peu s'en était fallu que les soudards ne lui fissent payer, une bonne fois pour toutes, ses trahisons et ses scélératesses; mais il avait exhibé le fameux parchemin : les soudards de Graville savaient ce qui les attendait, ils se rangèrent avec empressement autour de ce nouveau maître, dont l'inviolabilité, garantie par la promesse royale, allait désormais les couvrir. Si bien que messire Olivier, poursuivi de près par l'écuyer du duc Louis, étant venu demander asile à la porte de l'auberge, la porte demeura close, et, cinq minutes plus tard, le corps de messire Olivier, étranglé, se balançait sous la saillie des créneaux.

Tarchino reprit, en tenant toujours le parchemin déroulé au-devant de sa poitrine :

— Les conseillers du roi savaient combien m'était odieuse la rébellion de cet homme qui avait usurpé le titre du comte de

la Marche... J'étais placé près de lui pour éclairer sa conduite.

Les trois femmes firent à la fois un geste de dégoût.

— Espion! gronda Jean le Brun qui ne pouvait contenir son indignation.

Vincent fronça le sourcil, et un instant sa face pâle se couvrit de rougeur.

— Mon jeune seigneur, dit-il en contenant sa voix et en s'adressant au prétendu blessé, pour être comte de la Marche et duc de Nemours, la première condition est de vivre... Or, ne me contraignez pas à vous le répéter une fois de plus : Je suis ici le maître!

Pour arriver jusqu'au lit où Jean le Brun, frémissant de colère, cachait encore son visage dans le creux de l'oreiller, ces paroles passaient, en quelque sorte, à travers les oreilles de Tranquille. Tranquille ne bougeait pas, mais sa respiration devenait dure et pénible.

— Ce n'est qu'un enfant! murmura-t-il.

Et son instinct lui montrant, une fois encore, ce que les enfants ne voyaient point, le calcul intime de Tarchino, il ajouta :

— Louis d'Orléans était l'ami du père de cet enfant, Louis d'Orléans l'a vu sauver le roi! Je voudrais bien avoir la somme qui tombera, ce soir, dans votre escarcelle, maître Vincent, quand vous direz au duc : « Voici le petit Jean d'Armagnac que messire Olivier voulait mettre à mort, et que j'ai sauvé ».

Il y eut un silence dans la salle; les trois femmes comprenaient vaguement et se taisaient. Tarchino se prit à sourire.

— Si j'ai une bonne somme, murmura-t-il, je te donnerai une poignée de nobles, vieil innocent, pour faire bouillir la marmite où tu cuis la pierre philosophale... Mais je dirai encore autre chose au duc d'Orléans; je lui dirai : « Monseigneur, c'est moi qui ai ouvert les portes de l'hôtel de la Marche à vos soldats! »

— Traître! gronda Jean le Brun sous ses couvertures, d'une voix à peine intelligible.

— Je lui dirai, ajouta Vincent : « C'est moi qui ai caché à messire Olivier la défection de Madame la régente! C'est moi qui lui ai mis l'épée à la main; c'est moi qui lui ai mis la corde au cou! »

Il étendait le doigt vers cette fenêtre par laquelle on avait vu naguère le corps du comte de la Marche se balancer suspendu aux créneaux de sa propre demeure.

— Et ce sera bien dit! s'écria le père Pavot.

— Jour de Dieu!... commença la tavernière exaspérée.

Mais elle n'eut pas le temps d'achever, parce que le prétendu Jean d'Armagnac jeta tout à coup ses couvertures loin de lui et sauta sur le carreau l'épée nue à la main. Blanche et Madame Isabelle étouffèrent un cri de terreur. Tranquille s'élança au-devant du jeune homme et voulut l'arrêter.

Mais Jean le Brun était un rude petit compagnon : il mit Tranquille de côté et sauta d'un bond au-devant de Tarchino en s'écriant :

— C'est le martyre que de rester dans ce lit ! Graville a fait de méchantes actions en sa vie, mais j'ai mangé son pain durant quinze ans; donc, je te répète tout haut ce que je murmurais tout à l'heure : Vincenzio Tarchino, tu es un traître et un lâche, un infâme et un assassin !

— Allons, dit Tranquille qui leva les yeux au ciel et vint se ranger, l'épée haute, à côté du jeune homme, vous auriez mieux fait de rester coi... Mais que Dieu ait pitié de nous, c'est le moment de faire son devoir !

Tarquin demeura un instant comme si la foudre l'eût frappé. Il pouvait à peine en croire ses yeux : quand il eut bien regardé Jean le Brun, ses lèvres s'agitèrent convulsivement et se couvrirent d'écume. On le vit trembler, on le vit toucher sa blessure en frémissant de la tête aux pieds, comme si le choc violent qu'il venait d'éprouver eût frappé le siège même de son mal. Les hommes d'armes lurent dans ses yeux sa pensée sinistre, et les épées s'agitèrent au moment où les trois femmes criaient : Pitié ! d'une voix éteinte.

— Ne vous mêlez pas de cela, mon brave homme, disait Jean le Brun à Tranquille, en essayant de l'écarter de la main, je saurai bien mourir tout seul.

— Jeune homme, répondit Tranquille avec une émotion affectueuse, pourquoi je me conduis ainsi, je n'en sais rien, car je me dois à d'autres et j'ai bien des choses à faire en ce monde, mais c'est plus fort que moi, j'atteste Dieu que le premier qui s'approchera de vous aura la tête fendue !

Tarquin laissait Madame Isabelle se traîner, suppliante, à ses genoux, et ne regardait même pas Blanche d'Armagnac qui se penchait, baignée de larmes, sur sa main.

Un instant, il avait eu soif de sang. Sa main s'était levée à demi pour désigner aux estocs de ses soudards la poitrine du jeune homme.

Mais les dernières paroles du pédagogue agirent sur lui d'une façon inattendue, bien qu'elles ne lui fussent pas adressées; il arrêta d'un geste l'élan de ses soudards et se cramponna à l'épaule de

Pierre, parce qu'il se sentait chanceler. Un sourire diabolique était sur sa face. Il y avait là une cruauté implacable, une joie si cruelle qu'elle faisait froid dans les veines à ses sicaires eux-mêmes, rangés autour de lui.

— Je ne lui voulais que du bien, moi, à ce Jean d'Armagnac, dit-il d'une voix étranglée. Quelqu'un veut-il m'apprendre où il s'est réfugié?

— Allons, tigre ! s'écria Jean le Brun, que la fièvre prenait à son tour; on t'a enlevé ta proie, tu ne la retrouveras plus... aiguise tes dents et mords vite !

Tarchino ne laissa percer aucun signe de colère.

— Personne ne me répondra? prononça-t-il lentement en regardant tour à tour Blanche d'Armagnac, Madame Isabelle et Tranquille.

Il sembla se recueillir un instant, puis il reprit soudain d'une voix vibrante :

— Vieux fou ! tu avais deux enfants autrefois?

Tranquille fit un pas vers lui, comme si une force surhumaine l'eût poussé en avant.

— Et l'on dit, poursuivit Tarchino, que tu aimais bien la mère de ces deux enfants, la pauvre Marion, ta femme, qui mourut dans sa vingtième année?

Un gémissement s'échappa de la poitrine de Tranquille. Tous ceux qui étaient là, Jean le Brun lui-même, écoutaient, bouche béante, et le cœur serré. On sentait que sur la tête de ce pauvre homme un coup était suspendu; quelque chose de navrant et de funeste, quelque chose de plus terrible que la mort même.

Tranquille le sentait, lui aussi, car la sueur froide ruisselait déjà de son front.

— Est-ce toi qui as fait échapper Jean d'Armagnac? reprit Tarchino qui le couvait de son regard fauve.

— C'est moi ! balbutia Tranquille.

— Est-ce toi qui as mis ce jeune homme à la place de Jean d'Armagnac?

Tranquille ne répondit point, mais sa gorge rendit une plainte. Il devinait.

— Vous êtes un homme de mensonge ! murmura-t-il, essayant de lutter contre la conviction qui s'emparait de lui, je ne veux pas vous croire, je ne vous crois pas !

Et il détournait les yeux de Jean le Brun et de Madame Blanche,

pour ne pas reconnaître, à cette heure d'agonie, la double vision qui lui était apparue dans les jardins du roi Salomon.

Le rire de l'Italien devint plus sarcastique.

— Tu ne me crois pas ! répéta-t-il; mais je ne t'ai encore rien dit... Tu fais mieux que de me croire, tu me devines !

Tranquille se signa et baissa la tête en balbutiant :

— Seigneur Dieu ! Seigneur Dieu ! éclairez ma pauvre âme !

— Jeune fille, dit Tarchino, regardez ce jouvenceau bien en face et reportez-vous, par le souvenir, aux jours de votre enfance. Jean Roland, regarde cette jeune fille, rappelle-toi cette sœur dont tu m'as parlé si souvent !

Jean et Blanche obéirent malgré eux, ils échangèrent un regard et ils tremblèrent.

Madame Isabelle pâlit plus fort qu'eux; car son instinct de mère pressentait que de cette scène allait jaillir le danger suprême pour son fils.

— Ils se reconnaissent ! s'écria Tarchino avec triomphe. Mais veux-tu d'autres preuves, vieil homme? ouvre le justaucorps de ton fils, et vois ce qu'il a sur la poitrine !

— Son fils ! répéta Madame Isabelle au fond de son cœur, son fils et sa fille ! Jean d'Armagnac est perdu !

La Pavot et jusqu'aux hommes d'armes de Tarchino suivaient avec un intérêt croissant les péripéties de ce drame. Tranquille restait les yeux cloués au sol.

— Eh bien ! reprit l'Italien, ne m'as-tu pas entendu?

— Je t'ai entendu, répondit Tranquille; mais je n'ai pas besoin d'ouvrir les vêtements de cet enfant, je sais qu'il porte l'écusson d'Armagnac gravé sur sa poitrine. Qu'est-ce que cela prouve !

Les yeux ardents et curieux de Jean le Brun répétaient cette question.

— L'histoire ne sera pas bien longue, répliqua Vincent Tarchino, avec une sorte de complaisance : ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais me vaincre moi-même. Voici un jeune extravagant qui m'a privé de mon bras droit, auquel je tenais comme à la vie, eh bien, au lieu de le donner aux estocs de mes soldats, ce jeune homme je le laisse là, debout, devant moi, et je raisonne froidement. Le sang brûlant de ma blessure s'élance contre lui... mais je suis maître de moi-même, je retiens ma colère et mon sang. Il vit ! je le laisse vivre !

Il se redressa et Tranquille fut forcé de le regarder.

— Tu vas me croire, cette fois, vieil homme, reprit-il, car tel que tu m'as vu jadis, tu vas me reconnaître. Un soir, il y a quinze ans, tu m'enlevas ma proie, comme aujourd'hui, et, comme aujourd'hui, le hasard me mit en présence de cet enfant qui est le tien. Souviens-toi, cette nuit-là même, ton fils vint au château de La Marche, pour être fouetté en punition des fautes du petit duc Jean...

— C'est vrai! murmura Tranquille. C'est vrai!

Et Jean le Brun répéta :

— C'est vrai!

Madame Isabelle avait la mort dans l'âme.

— J'aurais pu le tuer, continua encore Tarchino, et peut-être que j'en eus la pensée. Mais tu avais emmené Jean d'Armagnac pour le susciter contre nous quelque jour, et je savais bien dans quel dessein tu avais gravé l'écusson qu'il porte sur la chair de sa poitrine. Je me dis alors : il y aura deux enfants et deux écussons. Le fils de cet homme qui nous a joué vivra pour être un obstacle sur le chemin de son père; il vivra pour être l'ennemi mortel de Jean d'Armagnac, il vivra... Mais pourquoi tant de paroles? En ceci, tu me reconnais, n'est-ce pas, frère Tranquille?

— Oui, murmura le pédagogue, je te reconnais!

— Eh bien, reprit Tarchino en remettant froidement le sauf-conduit dans son sein, si, dans un quart d'heure, je ne sais pas la retraite de Jean d'Armagnac, ton fils et ta fille seront mis à mort sous tes yeux!

Madame Isabelle poussa un faible cri, et la Pavot fut obligée de la soutenir dans ses bras.

VII

MYSTÈRES DU CŒUR

Vincent Tarchino n'avait pas ajouté une parole, il s'était retiré avec ses soldats.

A peine avait-il passé le seuil, qu'on put entendre ses gémissements, une souffrance atroce le domptait. Il n'eut que le temps de regagner la chambre où maître Annibal Cola, le savant homme, avait opéré son premier pansement. L'effort qu'il venait de faire sur lui-même avait exaspéré sa fièvre; les convulsions le saisirent et ses soudards le virent se tordre sur sa couche en poussant de folles clameurs. Et parmi les blasphèmes que sa bouche vomissait incessamment, il appelait maître Annibal à son secours.

Maître Annibal ne venait point.

Vincent disait :

— Je souffre ! on n'endure pas de pareils tourments dans l'enfer ! mais ce n'est pas ma dernière heure, c'est la crise ! la crise qui doit me rendre la force et la santé !

Et il tâchait de lire sa destinée sur les visages effrayés de ses compagnons.

Au dehors une sorte de calme avait succédé au fracas de la bataille, le soleil montait radieux dans le ciel sans nuages. Il était tout au plus neuf heures du matin.

Dans le silence, du côté de la porte Bucy, on put ouïr un son de trompe, puis une voix monotone et lente promettant bonne récompense, de par le roi, au nom de Monseigneur le duc d'Orléans, à quiconque saurait dire la retraite du jeune sire Jean d'Armagnac et de la duchesse sa mère.

C'était le dernier effort tenté par le duc Louis, qui avait donné l'assaut à l'hôtel de la Marche tout exprès pour trouver le jeune sauveur du roi Charles, et qui avait fouillé en vain tous les recoins du château.

De l'autre côté de la porte vitrée, frère Tranquille était toujours debout, à la même place, au milieu de la chambre, immobile, les bras tombants, les yeux perdus dans le vide. Jean le Brun et Madame Blanche n'avaient pas bougé non plus. Maman Pavot, toute seule, s'occcupait de Madame Isabelle qui avait les yeux fermés et qui ne respirait plus.

Jean le Brun s'éveilla le premier, il alla droit à Tranquille, et, avec la décision de son caractère, il lui dit :

— Dès que je vous ai vu pour la première fois, à l'auberge de la Pie, j'ai senti quelque chose en moi qui me parlait du passé oublié. Il en fut de même quand, pour la première fois, je m'approchai de celle-ci, qui portait le nom de Madame Blanche d'Armagnac. C'est bien elle qui était avec moi dans la pauvre masure d'Arcueil... et c'est bien vous qui veniez nous voir quand nous étions enfants tous les deux.

Il jeta un regard du côté de Blanche comme pour la prendre à témoin; les paupières de la jeune fille restèrent baissées et une nuance d'amertume assombrit l'expression de son beau visage.

Hier, elle était princesse : elle songeait peut-être à cela.

Hier, l'héritage d'Armagnac était à elle, le noble château, d'immenses forêts, des provinces entières, et celui qu'elle aimait, l'adorait d'en bas.

Aujourd'hui, plus rien, et justement celui qu'elle aimait, c'était Jean d'Armagnac, le maître légitime de ces nobles manoirs, de ces forêts immenses, de ces provinces entières. Et l'homme qu'on lui montrait en disant : Voilà ton père ! c'était ce pauvre malheureux dont tous les vassaux de la Marche savaient l'histoire, ce pauvre frère Tranquille, demi-savant, demi-fou, qui, deux jours auparavant, avait été promené en triomphe dans les jardins du roi Salo-

mon avec un bonnet pointu de nécromancien et sa soutanelle pelée !

Blanche tombait de trop haut et sa grandeur perdue était trop près d'elle encore. Son cœur avait comme un éblouissement qui l'aveuglait.

Mais quelque chose était plus étrange et plus inattendu que l'hésitation de cette jeune fille, précipitée tout à coup du faîte des honneurs au plus humble degré de l'échelle humaine, c'était l'insensibilité de frère Tranquille en présence de ses deux enfants retrouvés.

Les deux enfants de Marion, sa femme tant aimée !

Ses yeux, qui semblaient ne point voir, restaient égarés dans l'espace, on eut dit qu'il n'avait pas entendu les paroles de Jean le Brun.

— Père, s'écria ce dernier, à quoi pensez-vous? Du diable si nous avons le temps de songer creux à cette heure ! Le scélérat de Vincent nous a donné quinze minutes pour faire nos réflexions et je l'entends là-bas qui hurle comme un possédé. Embrassez votre fils qui est aussi heureux de vous nommer son père que si vous étiez un chevalier ou un roi.

Il parlait ainsi tout simplement et de cœur, Jean le Brun, ce bon garçon qui, lui aussi pourtant, avait eu ses rêves. Bien des fois, cet illustre écusson qu'il portait sur sa poitrine lui avait donné à penser, mais il avait apprécié le digne cœur de Tranquille, et il était de ceux qui prennent leur parti du premier coup, il ne mentait point quand il disait : Je suis content !

Seulement il trouvait que Tranquille méritait par trop bien son surnom, et que Madame Blanche tardait trop à jeter aux orties le déguisement de princesse.

— Suis-je donc tout seul à me souvenir ! s'écria-t-il en frappant du pied déjà, car la patience n'était pas son fort. Mon père, ne voulez-vous point de votre fils? Et vous, ma sœur, avez-vous honte de votre père et de votre frère?

Une larme roula sur la joue de Blanche; elle vint se mettre à la droite du pédagogue, toujours immobile et comme pétrifié. Le frère et la sœur échangèrent un regard, puis ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, puis encore, ils relevèrent en même temps les yeux sur Tranquille qui ne les voyait pas.

— Il souffre ! murmura Blanche, pauvre père !

Cette idée-là n'était pas venue au page espiègle, mais dès qu'on

la lui eut suggérée, elle s'empara de son esprit, sa figure changea.

— Vous avez raison, ma sœur, murmura-t-il, ému qu'il était profondément pour la première fois de sa vie, c'est une heure pleine d'angoisse que celle-ci, qui devrait être toute au bonheur.

Ils gardèrent un instant le silence, les yeux humides et l'âme serrée. Sans se concerter, ils s'agenouillèrent tous les deux aux côtés du pédagogue, et chacun d'eux prit une de ses mains pour la baiser pieusement.

— Père, dirent-ils ensemble, voici, près de vous, vos deux enfants qui vous demandent un regard et une bonne parole.

Leurs voix tremblaient doucement, une expression de tendresse angélique et résignée naissait sur le charmant visage de Blanche; elle en était à vouloir déjà payer en amour ses regrets de tout à l'heure. Les paupières de Tranquille battirent et ses doigts glacés eurent un tressaillement dans les mains de Jean et de Blanche.

— Dieu me les avait montrés ! murmura-t-il, je les avais vus tous les deux, mon fils et ma fille !

Son œil s'abaissa vers Jean d'abord, puis vers Blanche.

— Marion, dit-il d'une voix brisée, une prière pour eux, si tu es auprès de Dieu !

— Est-ce le nom de notre mère? demanda Blanche tout bas.

Tranquille se pencha au-dessus d'elle comme pour déposer un baiser sur son front, mais à ce moment la Pavot fit un mouvement à l'autre bout de la chambre.

— Dieu soit loué ! s'écria-t-elle, voici notre chère dame qui revient à la vie.

Un frisson parcourut les os de Tranquille; ses lèvres étaient à quelques lignes du front de sa fille, mais avant de lui donner le baiser attendu, il se releva. Il glissa un coup d'œil du côté de Madame Isabelle, que la Pavot soutenait presque mourante. Il arracha ses mains des mains de ses enfants.

La sueur vint à ses tempes, son visage exprima tout à coup une angoisse si navrante que Jean le Brun et Blanche se relevèrent effrayés.

— Tout aux uns, rien aux autres ! murmura-t-il, tandis qu'un sanglot convulsif déchirait sa poitrine.

Puis il ajouta en détournant sa tête qu'il cacha dans ses deux mains :

— Marion, ma femme, une prière pour eux !

Quand on cessait d'entendre, par intervalles, les cris de Tarquin,

un silence profond régnait dans l'auberge, la chambre où nos personnages étaient réunis donnait, comme nous l'avons dit, sur la campagne, c'est à peine s'ils purent ouïr, comme un écho faible et lointain, la voix du crieur d'armes promettant récompense à qui découvrirait la retraite de Jean d'Armagnac et de sa mère. Quant à saisir le sens de ses paroles, impossible.

La duchesse Isabelle cherchait le regard de Tranquille qui se détournait d'elle.

— Nous sommes condamnés ! dit-elle à la Pavot.

La tavernière ne répondit point, car elle faisait un retour sur elle-même ; elle était bien dévouée, elle était bien fidèle, mais aurait-elle donné une goutte du sang de Mirette pour sauver tous les hauts barons de l'univers !

— Voici la moitié du quart d'heure écoulée ! dit encore Madame Isabelle.

Et la Pavot ne put s'empêcher de frissonner en songeant à la catastrophe inévitable, que chaque minute rapprochait désormais.

Tarquin venait de pousser un long hurlement d'agonie auquel le silence avait succédé. En ce moment on vit, à travers les carreaux de la porte, les casques de deux hommes d'armes ; en dehors, devant la fenêtre, d'autres casques brillèrent aux rayons du soleil. La chambre était gardée de toutes parts.

— Combien faut-il de temps pour se rendre d'ici à la cabane de Jacquot le berger ? demanda Madame Isabelle.

Elle comptait, la pauvre mère désespérée, elle comptait les minutes qui étaient entre la mort et son fils.

La Pavot détourna la tête. Tranquille jeta sur la duchesse un regard où il y avait de la haine.

— Pendant quinze ans, murmura-t-il d'une voix à peine intelligible, qu'ai-je fait pour eux ? Quelle part de ma vie ai-je donnée à mes enfants !

La duchesse Isabelle courbait le front, Tranquille alla vers elle et lui toucha l'épaule du doigt.

— Eux, à qui ma vie appartient, poursuivit-il, selon le vœu de la nature et selon la loi de Dieu ! Mes deux enfants, mon fils et ma fille, la chair de ma chair ! Qui donc était entre eux et moi ! Quel charme maudit enivrait mon cœur et endormait ma mémoire ?

Les yeux de Madame Isabelle se mouillèrent, car, malgré l'amertume de ses reproches, la voix de Tranquille était douce comme la plainte d'un enfant.

— Vous étiez bien malheureuse, reprit-il, et Marion, ma femme, vous aimait !

Un sourire désolé courut autour de ses lèvres.

— Marion ! répéta-t-il en baissant la voix davantage. Elle nous voit, et que dit-elle?

— Elle dit, s'écria-t-il en laissant éclater tout à coup une colère folle, elle dit : Celui-là est un mauvais père ! Et sans vous, madame, Marion pourrait-elle dire cela? Elle dit : Les deux enfants qu'il oublia durant quinze années, Dieu les lui rend, sans qu'il les ait cherchés. Dieu miséricordieux et bon ! Et le voilà sombre auprès de cette joie inespérée ! S'est-il enivré seulement de ces chères caresses qu'il avait rêvées parfois à ses heures lucides, quand sa folie ne le dominait point? la folie du dévouement aveugle et stupide, la folie du vassal, la folie de l'esclave !

Il fixait ses yeux ardents sur la duchesse Isabelle, qui frémissait jusque dans la moelle de ses os.

La Pavot s'était éloignée, saisie d'une respectueuse pudeur; il n'y avait personne entre Tranquille et la duchesse Isabelle.

Après un silence, Isabelle se leva.

— Ami, dit-elle avec cette affectueuse et douce majesté qui était en elle, vous avez trop fait pour nous, et nous avons trop accepté de vous. Je ne vous demande plus rien.

Elle le prit par la main et se dirigea vers les deux jeunes gens.

— Toi, tu es ma fille, dit-elle en baisant Blanche au front, car mon fils chéri t'aime, et je lui avais promis d'être ta mère.

Elle tendit sa main à Jean le Brun, qui la pressa contre ses lèvres.

— Vous, que Dieu vous récompense, poursuivit-elle, généreux jeune homme ! A quoi bon dire que mon fils eût été votre ami et votre frère?

Tranquille écoutait, bouleversé dans tout son être.

— Quoi qu'il arrive, acheva la duchesse dont la voix s'étouffait dans ses larmes, puissiez-vous être heureux ! Isabelle d'Armagnac après son fils, qui va mourir, n'a rien de plus cher au monde que vous deux, et cet homme, dont nulle parole d'action de grâce ne peut récompenser le dévouement, votre héroïque et digne père !

Elle s'éloigna jusqu'à l'autre bout de la chambre et se mit à genoux, le visage tourné contre la muraille. Tranquille la suivit des yeux et attira vers lui ses deux enfants, qu'il serra passionnément contre son cœur. . . . .

. . . .

Il y avait encore cinq minutes, Tranquille était assis sur le lit de Jean le Blond; il avait mis Blanche à sa droite et Jean le Brun à sa gauche; il unissait leurs mains dans les siennes et les regardait tour à tour.

— M'aimez-vous, mes enfants? murmura-t-il en savourant leurs caresses; m'aimez-vous, moi qui n'ai pas mérité votre amour? Je ne suis pas comme les autres hommes : il y a souvent un voile sur mon esprit, et ma pensée ne va pas où je veux la conduire. Je suis né, là-bas, sur le domaine d'Armagnac. On dit que le vassal doit fidélité à son seigneur : faut-il être fidèle jusqu'au crime?

Sa main lissait les doux cheveux de Blanche.

— Que tu es belle, Marie, ma fille ! dit-il encore, car tu ne t'appelle pas Blanche, tu as nom Marie, comme ta mère qui est dans le ciel ! Il ne faut pas me croire, mes enfants, quand je vous dis que je vous ai oubliés : je pensais à vous toujours.

— Et toi, mon fils, se reprit-il en baisant le jeune soldat sur le front, tu es beau comme ta sœur, tu as le sourire heureux de ta mère. Ce nom de Jean, qu'ils t'ont donné, n'est pas le tien, tu t'appelles Andéol, comme ton pauvre père. Embrassez-moi tous les deux ensemble ! Encore ! encore ! que j'aie, en ces quelques minutes, toutes les joies d'une longue vie de bonheur !

Marie et Andéol le couvraient de baisers et de caresses; ils souriaient et ils pleuraient à la fois. Marie ne se souvenait plus d'avoir été noble dame. L'image de Jean le Blond lui-même se voilait pour elle. Son père, elle ne pouvait plus voir que son père, si tendre et si bon, qui lui était rendu !

Ils étaient tous les trois serrés l'un contre l'autre sur le bord de ce lit qui eût dû leur rappeler la terrible menace du moment, et ils ne songeaient qu'à eux-mêmes, et leurs sourires se croisaient tout pleins d'heureuses sérénités.

Il leur restait quatre minutes.

— J'ai vu bien des soldats, disait Jean le Brun. J'ai vu bien des chevaliers sans peur, et des comtes et des princes, mais depuis hier au soir, si j'avais eu à choisir mon père, c'est vous que j'aurais choisi !

Et Blanche remerciait son frère de cette parole, et le pauvre Tranquille, en extase, se demandait s'il n'était pas encore une fois le jouet d'un rêve. Il ne pouvait que balbutier : Mes enfants ! et les admirer tous les deux avec passion, avec délire.

— Il y a bien longtemps que je vous connaissais, mon père ! disait Blanche, en appuyant sa tête charmante contre son sein.

Quand j'étais tout enfant j'ai pleuré bien des fois au récit de votre dévouement sublime. Je ne savais pas que j'étais la fille de ce saint homme qui avait défendu tout seul, et sans aide, la veuve et l'orphelin contre une armée de bourreaux. Dieu soit béni qui m'a donné un tel père !

Tranquille réunit les têtes des deux jeunes gens sous un même baiser.

— Soyez remercié, mon Dieu, s'écria-t-il, les voici, jeunes et forts, dans mes bras ! Je sens la vie couler à flots dans mes veines, nous resterons ensemble, toujours, toujours !

Il ne parla plus, les cœurs émus de ses enfants battaient contre le sien, il croyait deviner les joies du ciel. Madame Isabelle priait à l'autre bout de la chambre, la Pavot glissait ses regards effrayés par le carreau de la porte, un silence profond régnait.

— Il n'y a plus qu'une minute ! dit la tavernière qui suivait l'horloge suspendue aux murailles de la pièce voisine.

Un mouvement se fit du côté de la retraite où l'on entendait toujours par intervalles les gémissements furieux de Vincent Tarchino.

La Pavot s'élança vers la duchesse Isabelle qui chancelait demi-morte et répéta d'une voix éteinte :

— Il n'y a plus qu'une minute !

Tranquille écarta ses deux enfants à droite et à gauche, et passa ses mains sur son front lentement.

— Il n'y a plus qu'une minute? répéta-t-il à son tour, comme s'il eut cherché en vain le sens de cette parole.

Il regarda tout autour de lui ; on eut pu suivre sur son visage le travail de l'angoisse qui remplaçait peu à peu l'extase de la joie paternelle.

— Seigneur Jésus, murmura-t-il, pourquoi ne suis-je pas mort, avant d'avoir trempé mes lèvres à cette coupe de bonheur et d'amour?

— Approche, Andéol, mon fils, reprit-il en changeant de voix. Viens ici, ma petite Marie. Vous voyez bien que cette pauvre femme souffre, et qu'elle n'a plus la force de prier Dieu (il montrait du doigt la duchesse Isabelle); Marion, votre mère, était la dernière des vassales de son manoir, et pourtant cette pauvre femme, — cette noble princesse ne dédaignait pas Marion, votre mère. En ce temps-là, toute fière, toute jeune, toute heureuse, elle avait déjà la miséricorde des âmes saintes. Quand Marion rendit sa vie au

Seigneur, le nom de Madame Isabelle vint le dernier sur sa lèvre, car Madame Isabelle avait été sa providence ici-bas !

— Que Dieu ait pitié de celle que notre mère aimait ! murmurèrent Jean et Blanche.

Des pas lourds résonnèrent sur les dalles de la chambre voisine et l'on entendit la voix de Tarchino qui criait :

— Annibal ! qu'on aille chercher mon cousin Annibal.

Il y eut encore un instant de tumulte, puis la voix de Tarquin, haletante et semblable à un rugissement, dit encore :

— Si c'est ma dernière heure qui sonne, je ne m'en irai pas seul !

L'heure sonnait en effet. Au premier coup du timbre, la duchesse Isabelle se leva toute droite, comme ces somnambules qui n'ont pas la conscience de leurs mouvements. Chaque coup qui tintait la frappait au cœur. Elle vint jusqu'au milieu de la chambre d'un pas incertain et inquiet. Il y avait de la folie dans ses yeux.

Tranquille et la Pavot s'avancèrent en même temps vers elle pour l'empêcher de tomber à la renverse. D'un geste plein d'égarement elle repoussa la tavernière, qui se recula effrayée.

— Tranquille ! Tranquille ! dit-elle en saisissant les deux mains du pédagogue, j'ai toute ma raison, et ce n'est pas le délire qui dicte mes paroles. Entends-moi bien !

Elle baissa la voix et ajouta en l'attirant avec violence :

— Tu as fait un rêve extravagant... je le sais ! Je le sais !

Tout le sang de Tranquille reflua vers son cœur.

— Madame !... voulut-il dire.

— Tais-toi !... Ecoute : moi, Isabelle d'Armagnac, duchesse de Nemours je te jure, sur mon salut, que si tu sauves mon fils, je serai ta femme !

Tranquille dégagea ses mains. La duchesse ne se trompait pas, Tranquille avait fait ce rêve, le pauvre misérable, mais dans le regard qu'il jeta sur elle, il y eut de l'horreur.

— Que Dieu vous pardonne, madame, murmura-t-il, pour avoir voulu acheter la conscience d'un pauvre homme ! Ceux-là sont mes enfants comme Jean d'Armagnac est votre enfant. Que Dieu vous pardonne, madame !

La duchesse Isabelle s'affaissa sur ses genoux. Tranquille ne la releva point.

— La veuve d'Armagnac ne m'a rien dit, prononça-t-il avec une douloureuse sévérité. J'ai dû rêver ce que je viens d'entendre, moi qui

rêve si souvent... Si ce jour a pour nous un lendemain, je ne me souviendrai pas de vos paroles, madame.

Le front de la duchesse Isabelle toucha la poussière qui couvrait le carreau.

Tranquille retourna vers ses enfants qui n'avaient rien entendu de cette scène. — Jean et Blanche écoutaient ce qui se disait dans la chambre voisine, où était Tarchino.

Tarquin criait :

— Je ne veux pas de glaive ! Des haches !

Au son de sa voix on devinait le grincement de ses dents de hyène.

— Lève-toi, Andéol, lève-toi, Marie, dit Tranquille qui avait le front calme et grave. Andéol, tu as vécu parmi les gentilshommes, tu connais les saintes lois de l'honneur. Si le maître, à qui l'on doit sa vie, vous insulte profondément et cruellement, lui doit-on encore sa vie?

— Toujours ! répondit Jean le Brun.

Tranquille respira longuement, et jeta un regard vers la duchesse qui venait de l'insulter.

— Andéol, poursuivit-il en mettant la main sur l'épaule de son fils, tu connaissais Jean d'Armagnac avant de me connaître. Ce n'est pas moi qui t'ai dit de l'aimer.

— Je le chéris comme un frère ! s'écria le jeune homme.

— Ne m'interromps pas ! Tarchino nous a donné une minute de trêve : il ne nous en donnera pas deux.

— Marie, continua-t-il en appuyant son autre main tremblante sur l'épaule de la jeune fille et en l'attirant auprès de son frère, Dieu a mis Jean d'Armagnac sur ton chemin, tu l'as choisi pour fiancé alors que tu te croyais une noble dame et que tu le croyais, lui, un pauvre abandonné : Tu l'aimes donc bien, ma fille?

— Je l'aime plus que ma vie ! répondit Blanche.

— Ce n'est pas moi qui ai fait cela, murmura Tranquille en levant ses grands yeux humides vers le ciel. Mon fils et ma fille, voici la main du bourreau qui entr'ouvre la porte; vous pouvez sauver Jean d'Armagnac en mourant pour lui.

Jean et Blanche se prirent tous les deux par la main.

— Nous voulons mourir pour Jean d'Armagnac ! s'écrièrent-ils d'une même voix.

La duchesse Isabelle entendit; elle se traîna vers eux, la pauvre mère, sur ses genoux et sur ses mains.

La porte était ouverte; Vincent Tarchino, dont le visage boule-

versé n'avait plus rien d'humain, entra dans la chambre suivi de trois misérables qui portaient des haches affilées.

— Eh bien ! s'écria-t-il, as-tu réfléchi, frère Tranquille.

Tranquille embrassa ses deux enfants qui l'entendirent murmurer avec une amertume poignante, ces paroles dont il ne leur était point donné de comprendre le sens :

— Tout aux uns, rien aux autres !

Puis Tranquille marcha vers Vincent Tarchino, en s'appuyant toujours sur les épaules de Jean et de Blanche. La duchesse Isabelle retrouva la force de s'élancer entre eux et les bourreaux.

— Pitié ! s'écria-t-elle. Pour leur vie, Vincent Tarquin, je te promets tout ce qu'Armagnac possède et possédera !

L'Italien eut un sourire de damné.

— Leur vie est entre leurs mains, répondit-il. Où est Jean d'Armagnac?

Tranquille et ses deux enfants gardèrent le silence.

— Ecartez cette femme ! commanda Tarchino.

Les soldats se saisirent de Madame Isabelle, qui s'attachait aux vêtements de Blanche.

— Ma fille ! ma fille ! criait-elle, celle-là est ma fille !

— A la besogne ! vociféra Tarquin, avec un rugissement où se mêlaient la douleur atroce et l'ivresse de la vengeance.

Tranquille attira ses deux enfants contre son cœur, et récita sur eux le *De profundis* à haute voix.

Les bourreaux levèrent leurs haches.

A ce moment un grand bruit se fit au dehors et l'on entendit une voix qui criait avec l'accent d'Italie :

— Vincenzio ! mon cousin Vincenzio Tarchino !

Tarchino se redressa tout chancelant, car il semblait n'attendre que sa vengeance assouvie pour tomber mort. Un éclair d'espoir superstitieux ranima son regard. Il n'avait pas cessé un seul instant d'attendre Annibal.

— C'est lui murmura-t-il. C'est enfin lui ! il peut encore me sauver ! Vite ! ouvrez la porte à mon cousin Annibal !

Maître Annibal Cola, c'était lui en effet, s'élança dans la chambre et recula en voyant les haches levées; il se tourna vers le dehors et cria de toute sa force :

— A l'aide ! Monseigneur ! il n'est pas trop tard !

VIII

BON PARENT

Pendant le quart d'heure de grâce, accordé à Tranquille pour ré-
.échir, tandis que Tarchino se tordait, appelant à grands cris son
ousin Annibal, ce fidèle parent revenait justement vers l'auberge,
ans se presser.

Il songeait avec mélancolie à la méchante tournure que prenaient
:s affaires, quand il avisa, sur le grand chemin, entre le château et
auberge, un crieur d'armes à cheval escorté de ses sonneurs.

De l'endroit où il était, Annibal aurait presque pu entendre la
oix de son cousin qui l'appelait. Les sonneurs embouchèrent leurs
:ompettes, et maître Annibal continua son chemin.

« — De par le roi, dit le crieur d'armes, quand les sonneurs se
ırent, au nom de Monseigneur Louis, duc d'Orléans, il est promis
onne récompense à quiconque découvrira la retraite de Jean d'Ar-
ıagnac et de la duchesse Isabelle, sa mère. »

Maître Annibal s'arrêta court; il avait quelque chose en tête.
omme les sonneurs s'éloignaient il put ouïr distinctement, cette
ɪis, à travers les fenêtres de l'auberge, les cris désespérés de Tar-
ıino.

Annibal Cola fit comme le chien de Jean Nivelle, il s'enfuit à
ɪutes jambes et rattrapa le crieur d'armes.

— Je veux gagner la récompense, dit-il; qu'on me conduise à Monsieur Louis !

— Suivez-nous donc, mon maître, lui répondit le crieur.

Mais ce n'était pas le compte d'Annibal, qui sauta en croupe et s'écria d'une voix impérieuse :

— Au galop ! s'il vous plaît de sauver la vie du jeune duc et de sa mère !

Les éperons du crieur d'armes touchèrent les flancs de son cheval, et quelques minutes après il était introduit à l'intérieur de la tourelle qui flanquait la porte Bucy.

Dans une petite chambre ronde, éclairée par deux meurtrières, Louis d'Orléans, harassé de fatigue, était assis sur un billot; non loin de lui, Jérôme Ripaille dormait, étendu sur le sol nu, la tête appuyée contre la muraille.

A la vue du crieur d'armes, Louis d'Orléans se leva de son billot.

— M'apportes-tu des nouvelles? demanda-t-il avec empressement.

— Voici un homme qui veut gagner la récompense, répondit le crieur.

Certes, il y avait bien quelque petit désordre dans le costume d'ordinaire si magistral et si pompeux du plus beau des barbiers étuvistes, mais ce désordre pouvait passer pour un effet de l'art, en un jour de bataille.

— Parle ! que sais-tu? lui cria de loin le duc Louis.

— Monseigneur, répondit Annibal avec un geste élégant, je sais tout ce que vous désirez savoir.

— Parle donc ! répéta le duc d'Orléans, qui n'était pas patient de sa nature.

Maître Annibal appela sur sa lèvre un sourire rempli de dignité.

— Que monseigneur me pardonne, dit-il en arrangeant les plis de son manteau, avant de parler, il me semble juste que je sache quelle est la récompense promise?

Louis d'Orléans fronça le sourcil.

— Cent nobles d'or ! répliqua-t-il brusquement, Annibal releva sa magnifique tête de faquin.

— Monseigneur me prend pour un autre ! murmura-t-il d'un accent offensé.

— Ecoute ! dit le duc d'Orléans, dont la voix tremblait déjà de colère, je te donnerai deux cents nobles, si tu parles tout de suite. Et si tu ne parles pas tout de suite, je vais te faire pendre !

Maître Annibal ne broncha pas; son sourire devint au contraire plus suave.

— Je ne m'étais pas trompé, reprit-il, monseigneur me prend pour un autre. Je suis, il est bon que monseigneur le sache, le célèbre Annibal Cola des seigneurs de Calvi au pays de Capoue. A Naples, on pourrait vous dire quelle est la puissance de mon illustre famille...

— Jérôme!... interrompit le duc d'Orléans avec violence.

Le soldat se mit sur ses pieds en sursaut; il tira son épée à tout hasard, avant même de frotter ses yeux chargés de sommeil.

Maître Annibal Cola ne l'avait point remarqué; une légère expression d'inquiétude vint assombrir son visage, mais il se remit tout de suite.

— Voici justement un vaillant homme d'armes, dit-il sans perdre son sourire, qui pourra me donner son témoignage, et dire qui je suis.

— Tu connais ce bavard? demanda le duc à Jérôme Ripaille.

— Oui bien, répondit celui-ci, c'est l'ancien barbier de Graville.

— Fais-le parler!

Jérôme s'approcha aussitôt de l'Italien. Celui-ci prit un air encore plus aimable.

— Monseigneur, dit-il, à l'instant où je vous parle, le jeune duc Jean et sa mère sont entre la vie et la mort. Le temps de me mettre à la torture, il serait trop tard pour les secourir.

Louis d'Orléans hésita.

— Qui donc pourrait assassiner un enfant et une femme? murmura-t-il.

— Vincenzio Tarchino... commença maître Annibal.

— Sur notre salut, monseigneur, s'écria Ripaille à ce nom, donnez à cet homme tout ce qu'il vous demandera!

— Dis-nous donc ce que tu veux, prononça le duc d'Orléans avec répugnance.

Car, dès qu'il s'agissait d'argent, ce prince chevaleresque à tant d'autres égards, se faisait tirer l'oreille. Maître Annibal n'abusa point de sa victoire.

— Je me contenterai de mille nobles d'or, répondit-il, et de l'emploi de barbier étuviste près la cour, quand votre altesse sera roi de France!

— Roi de France! répéta le duc Louis en pâlissant.

Ceux qui lisent dans les astres peuvent faire de ces marchés-là,

monseigneur, répliqua maître Annibal, qui s'inclina cette fois jusqu'à terre.

L'instant d'après, le duc d'Orléans et Jérôme Ripaille, accompagnés de Cola, et suivis par une douzaine de lances, galopaient à travers les prés Saint-Germain. Maître Annibal entra le premier, comme nous l'avons dit, dans l'auberge du père Pavot.

Tarquin devina tout de suite qu'il n'était pas seul. Avant même qu'Annibal fît appel à ceux qui le suivaient, Tarquin ivre de rage et désignant du doigt Jean le Brun, s'écria :

— A celui-là, qui m'a pris ma main droite ! sur votre vie, que celui-là du moins ne puisse pas m'échapper !

Les trois soldats, armés de haches, se précipitèrent à la fois sur Jean le Brun.

L'ancien page et Tranquille étaient sans armes, car Vincent, avant de se retirer pour la première fois, avait ordonné qu'on leur enlevât leurs épées; toute résistance était impossible, et cependant Tranquille, couvrant son fils de son corps, opposa ses deux bras étendus aux haches levées. Blanche et Madame Isabelle s'étaient jetées au-devant des soldats; durant une seconde ceux-ci furent obligés de lutter pour arriver jusqu'à leur victime.

C'était assez d'une seconde. Un cliquetis de fer se fit à la porte.

— Armagnac ! Armagnac ! cria le duc d'Orléans, qui fendit d'un revers, jusqu'aux épaules, le crâne d'un des soldats de Tarquin.

Un autre avait la poitrine traversée d'outre en outre par le vaillant estoc de Jérôme Ripaille.

— Ne tuez pas celui-là ! cria Ripaille en montrant du doigt Vincent : il faut qu'il soit pendu !

Vincent avait fait un effort suprême pour soulever son épée; il était là, tremblant et livide, l'écume aux lèvres, la rage folle dans les yeux. Les hommes d'armes d'Orléans obéirent à l'ordre de Jérôme. Ce fut la main de Dieu qui frappa Vincent Tarquin. Il tomba; pendant que ses ongles saignants grattaient et déchiraient la terre, ses yeux roulèrent dans leurs orbites, sa bouche, distendue, râla un dernier blasphème, et son cadavre, hideusement contourné par la convulsion suprême, se raidit dans la boue sanglante. Il ne fut pendu qu'après sa mort. Ripaille l'accrocha par les pieds à la porte d'une étable.

IX

LA RÉCOMPENSE DE TRANQUILLE

Et maintenant, selon la tradition du pays d'Armagnac, cette histoire eut un dénouement bien étrange. Ce dénouement fut mis en scène par moi tout au long dans les premières éditions de ce livre, où je racontais comme quoi Jean d'Armagnac et sa mère, unissant et mêlant les sentiments de leurs grands cœurs, voulurent donner au dévouement du pauvre Tranquille une récompense que la sagesse des hommes aurait jugée peut-être extravagante.

On dit en effet là-bas, du côté de Mirande, que Jean d'Armagnac duc de Nemours et la duchesse Isabelle, se souvenant de la promesse faite à l'heure d'un terrible danger, et tenant compte à Tranquille de tout, même de son refus, lui offrirent d'un commun accord ce prix qui aurait tenté l'ambition des plus hauts barons du royaume; la main de la veuve d'Armagnac.

On dit aussi que ce prix ne fut point offert à Tranquille en cachette, mais publiquement et après un solennel débat qui eut lieu en grande assemblée de famille où siégeaient les parents et alliés d'Armagnac. Foix, d'Albret, Clèves et Louis d'Orléans lui-même. Ce fut dans cette assemblée de famille que François de Clèves, veuf et sans enfant adopta la fille de Tranquille, Madame Blanche qui fut ainsi Clèves. « Comme la greffe est l'arbre, » et put devenir, sans

qu'il y eut mésalliance, la femme de notre Jean le Blond, couronné duc de Nemours.

La légende Mirandaise ajoute que Tranquille refusa dans le bonheur comme il avait refusé dans le malheur.

Peut-être n'avons-nous pas su rendre cette figure qui, derrière un voile mystérieux et parfois touchant au grotesque, avait son auréole de noble beauté, — et dans laquelle ceux qui cherchent, à travers le passé, les jalons au moyen desquels l'humanité marque ses étapes parcourues, découvriraient le rayon des sublimités chrétiennes : Cette haute, cette humble, cette pacifique beauté que sait traduire le génie des peintres catholiques; la beauté des saints, la beauté des martyrs.

La légende ajoute encore que le jour même du mariage de Jean d'Armagnac avec Marie de Clèves (c'était le nouveau nom de Madame Blanche), Tranquille, dépouillant le manteau de velours dont on l'avait affublé après la victoire, s'enfuit de Paris revêtu de sa pauvre soutanelle, et gagna, le bâton à la main, les montagnes de l'Armagnac.

Il fut longtemps à faire la route, des semaines peut-être, et se reposa tout un jour, assis la tête entre ses mains, sur une pierre moussue et surmontée d'une croix où était le nom de Marion sa femme.

Au soir, il frappa de son bâton le seuil du couvent de Mirande où il entra pour n'en plus sortir.

La légende dit enfin qu'en l'année 1499, Madame Isabelle, duchesse douairière de Nemours, fit don d'un cercueil d'argent à Saint-Benoît de Mirande, où était mort récemment un moine du nom de dom Andéol.

Bien mince événement pour cette illustre année qui vit le duc d'Orléans (Louis XII), succéder au petit roi Charles VIII et rappeler au trône de France Anne de Bretagne, deux fois reine.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

CHARTRES. — IMPRIMERIE F. LAINÉ. 208.1.23.

